

T. TRILBY

# D'un palais rose à une mansarde



BeQ

**T. Trilby**

**D'un palais rose à une  
mansarde**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 424 : version 1.0

*De la même auteure, à la Bibliothèque :*

Lulu, le petit roi des forains

Le petit roi malgré lui

Au clair de la lune

Boule d'or et sa Dauphine

Casse-Cou ou la miraculeuse aventure

La princesse héritière

Vacances en liberté

Coco de France

Cordon, s'il vous plaît

# **D'un palais rose à une mansarde**

Édition de référence :

Flammarion Jeunesse.

Le D<sup>r</sup> Micht, robuste Alsacien, déjeune tout en consultant la liste des malades réclamant ce matin sa visite. La liste est longue ; pour quelques-uns, le docteur sait qu'il ne peut plus rien. Il ira quand même les voir, sa présence et ses paroles réconfortent et font prendre patience à ceux qui souffrent.

Un nom retient particulièrement son attention : comtesse Mancinella. Et son secrétaire a écrit à la suite : « De toute urgence. »

– Que se passe-t-il encore ? murmure le docteur en achevant de déjeuner. La semaine dernière Luigi, le pauvre petit, était en parfaite santé.

Ayant mis la liste dans son portefeuille, il se lève, sort de la salle à manger. Dans l'antichambre il prend une serviette contenant tout ce dont il peut avoir besoin pour les malades qu'il va voir, puis il quitte le modeste appartement où, depuis de longues années, il

habite : appartement situé au quatrième étage d'un vieil immeuble de la longue et provinciale rue de Passy.

Il descend tranquillement, la journée sera rude. Dès le début il ne faut pas se fatiguer ; il a soixante ans passés et bien qu'il jouisse d'une santé superbe, il se sent parfois las. Le métier de médecin est un pénible métier, surtout quand on l'exerce comme le docteur Micht, avec tout son cœur, sans se soucier de sa propre santé. Il soigne les riches comme les pauvres, préfère les pauvres, mais ne montre jamais cette préférence.

Arrivé au troisième étage il s'arrête, étonné d'entendre le chant d'un violon. Le musicien exécute d'une manière parfaite une mélodie que le docteur aime particulièrement. Un ou une bonne violoniste ; qui, dans la maison, joue de cet instrument ?

Les locataires – de vieilles connaissances – y habitent depuis de longues années et aucun ne possède ce talent. Ont-ils chez eux un hôte, excellent musicien ?

Très lentement, le docteur Micht descend,

écoutant avec plaisir. Le son s'amplifie, devient plus net. Sans nul doute le violoniste habite le rez-de-chaussée.

Dans le couloir, le docteur trouve la concierge et lui demande :

– Nous avons un artiste dans la maison ?

– Non, Monsieur le docteur, c'est dans la cour. L'artiste, ajoute-t-elle en riant, m'a suppliée de lui permettre de jouer. Le propriétaire n'aime pas cela, mais il y a tant de misères en ce moment qu'il faut bien aider un peu tout le monde.

– Vous avez raison. Vous donnerez à l'artiste ceci de ma part, il joue vraiment bien.

– Portez-lui vous-même, Monsieur le docteur, et vous verrez l'artiste, ça vaut la peine.

Le médecin ouvre la porte derrière l'escalier, et pénètre dans la cour. L'artiste lui tourne le dos.

C'est une petite fille d'une douzaine d'années, mince mais robuste, vêtue d'une petite robe de serge bleue bien usée, très propre. Sa tête blonde, penchée en avant, maintient le violon et son bras droit manie, avec une aisance parfaite et une

certaine élégance, l'archet.

L'âge de l'artiste surprend le docteur. Cette petite fille est douée et a travaillé.

Le morceau fini, l'enfant lève la tête afin de voir si les fenêtres vont s'ouvrir, ce qui permet d'espérer une recette. Mais il est de bonne heure ; la plupart des locataires dorment encore, et si cette musique les a réveillés, ils n'ont pas cherché à savoir d'où elle venait et à qui ils devaient ce réveil agréable.

Après s'être dressée, pleine d'espoir, la petite tête blonde s'abaisse, et il semble au docteur que les jeunes épaules se courbent comme si quelque chose s'appesantissait sur elles.

La jeune artiste prend la boîte de son violon qu'elle avait posée par terre, dans laquelle le docteur a mis son obole, et remet son instrument en place. Cela fait, elle se dirige vers la porte de la cour ; devant cette porte, elle trouve le docteur.

– Tu n'as pas fait recette, dit-il en souriant à la jeune musicienne.

– Non, répond-elle, c'est une mauvaise heure.



– Pourquoi viens-tu le matin ? Si tôt, tout le monde dort !

– Je ne peux pas venir plus tard à cause de l'école.

– Tu vas à l'école ?

– Oui, je passe mon certificat cette année.

– Il y a longtemps que tu joues du violon ?

– Oui, j'ai commencé avec ma grand-mère. J'avais cinq ans et j'en aurai douze à l'automne.

– C'est ta grand-mère qui te fait travailler ?

– Autrefois c'était grand-mère, elle est morte il y a deux ans. J'avais un professeur l'année dernière, maintenant je n'en ai plus ; je travaille toute seule, ça ne va pas aussi bien.

– Pourquoi n'as-tu plus de professeur ?

– Maman est malade. Elle n'a pas assez d'argent pour le payer.

– Ta maman est malade ?

– Oui, ça dure depuis longtemps. Maintenant c'est devenu grave, elle ne sort plus ; et depuis un mois elle ne s'est pas levée.

– Qu'est-ce qu'elle a ?

– Des bronchites.

– Qui est-ce qui la soigne ?

– Elle allait au dispensaire quand elle pouvait sortir. Mais au dispensaire on a voulu la faire partir sans moi à la campagne, alors elle n'y est pas retournée et n'y retournera jamais. Ce sont de méchantes femmes les infirmières du dispensaire.

– Crois-tu ! Enfin si je te comprends, la maman n'est pas soignée par un médecin ?

– On n'a pas d'argent. Les médecins ne viennent pas sans argent, répond la fillette qui paraît avoir beaucoup de rancune contre le corps médical et son personnel.

– Cela dépend... J'en connais quelques-uns qui se dérangent toujours pour les malades, qu'ils aient de l'argent ou qu'ils n'en aient pas.

Les frêles épaules de la petite fille se lèvent, puis retombent. Et d'une voix triste, elle dit :

– Moi, je n'en connais pas, sans cela j'aurais été en chercher un.

– Je suis médecin. Veux-tu que j’aille voir ta maman ?

Les yeux clairs de la fillette regardent attentivement le docteur Micht.

– On n’a pas d’argent, vous savez, répète-t-elle.

– Tu me l’as déjà dit et, tu peux être tranquille, je ne vous en demanderai pas.

Avec une certaine fierté, la petite fille s’écrie :

– On vous en donnera plus tard, quand j’en gagnerai.

– C’est entendu. Comment s’appelle ta maman ? Donne-moi donc son adresse, j’irai la voir aujourd’hui.

Tant de bonté étonne la fillette. Elle se méfie encore :

– Vous êtes un vrai docteur ?

– Demande à la concierge, j’habite dans la maison.

Cette référence suffit à la jeune artiste.

– Madame Marelle, 20, rue Perly, dans la

cour, sixième étage, deuxième couloir à gauche, porte 13.

Le docteur sort de son portefeuille la liste de ses clients et y ajoute un dernier nom et les renseignements que la fillette lui a donnés.

– J’irai ce soir... Tu seras là ?

– Oui, je rentre vers six heures. Mais, ajoute-t-elle embarrassée, qu’est-ce que vous allez dire, Monsieur le docteur, à maman ? Elle ne vous connaît pas et vous ne la connaissez pas, alors elle se demandera pourquoi vous venez.

– Je lui dirai que je t’ai rencontrée.

– Justement, il ne faut pas le lui dire. Elle ignore que je fais les cours avec mon violon. Quand ça me rapporte des sous et quelquefois des pièces, je les mets dans la boîte à l’argent et elle ne s’en aperçoit pas, ou quand je fais les commissions j’achète des choses meilleures que je paie avec mes bénéfices. Maman ne voudrait pas que je fasse les cours et si je ne les faisais pas, elle se priverait encore plus. À la maison tout est toujours pour moi et c’est elle qui est malade ;

je dois manger le meilleur et je ne peux refuser parce qu'elle se fâche, alors elle ne guérit pas. Avec les sous que je gagne j'améliore l'ordinaire. C'est pour elle, vous comprenez, mais il ne faut pas surtout lui en parler.

Un peu ému, d'un ton bourru, le docteur reprend :

– J'ai compris, petite fille. Comment t'appelles-tu ?

– Suzelle.

– Un nom d'Alsace ? dit le docteur content.

– Mon papa était Alsacien.

– Tu n'as plus ton papa ?

– Non, il est mort quand j'étais toute petite.

– Eh bien, à ce soir, Suzelle ; et je ne dirai rien à ta maman. Je suis médecin dans une école, c'est l'école qui m'aura prévenu. Sois tranquille, tu pourras continuer à faire les cours.

– Merci, Monsieur le docteur. À ce soir.

La fillette ouvre la porte donnant dans le vestibule. Elle y trouve la concierge et, en passant

devant elle, lui dit gentiment :

– Au revoir, Madame. À une autre fois.

– Est-ce que la recette a été bonne au moins ?

– Pas fameuse. Je reviendrai un soir, ce sera meilleur.

Sur le seuil de la porte, Suzelle se retourne et sourit un peu tristement à la concierge et au docteur qui, à côté l'un de l'autre, la regardent s'en aller.

– Pauvre gosse, dit la concierge. J'ai idée qu'elle ne doit pas manger tous les jours.

– Vous la connaissez ? demande le docteur.

– Je la connais sans la connaître. Elle est déjà venue le mois dernier et je la rencontre quelquefois dans la rue avec son violon qu'elle promène toujours avec elle. Je ne sais pas si elle a des parents, mais ça doit être de drôles de parents... Laisser une gosse venir jouer dans les cours, a-t-on idée de ça !

Le docteur s'en va, trouvant inutile de renseigner la concierge sur les parents de la petite fille. Il prend le taxi qui l'attend, chaque matin,

devant sa porte, donne l'adresse de la comtesse Mancinella qu'il doit voir de toute urgence et pense plus à la jeune violoniste qu'à la riche cliente.

Lorsque le taxi s'arrête, il est tout étonné d'être déjà arrivé. Il descend de voiture, sonne à la grille, traverse une cour pavée de larges dalles, et se dirige vers un palais rose, un palais copié sur une de ces demeures où vivaient autrefois de grands seigneurs florentins. La porte de ce palais, dont les murs extérieurs sont recouverts de marbre rose, s'ouvre devant le médecin, et le valet de chambre le prévient que Madame la comtesse l'attend.

– Qui est malade ? demande le docteur en enlevant son manteau.

– Personne, Monsieur ! Du moins je ne le sais pas.

Furieux – le docteur n'aime pas à être dérangé inutilement – il insiste :

– Voyons, on a téléphoné ce matin, je devais venir de toute urgence.

– Oui, Monsieur le docteur. C’est moi qui ai transmis l’ordre de Madame la Comtesse.

– Alors, s’il n’y a pas de malade, cela me paraît incompréhensible.

– Je ne sais pas autre chose, Monsieur. Madame la Comtesse a bien recommandé de vous conduire immédiatement chez elle.

– Eh bien, conduisez-moi. Mais si on m’a dérangé pour rien, je serai fâché. J’ai des clients très malades, j’aimerais bien qu’on s’en souviene !

De mauvaise humeur, le docteur Micht suit le domestique. Il traverse un large vestibule, marche sur des tapis merveilleux jetés sur un sol fait de mosaïques aux vives couleurs, pénètre dans un salon dont les murs, les rideaux et les sièges sont de couleur ivoire ; et enfin il est introduit dans le boudoir de la comtesse Mancinella, la propriétaire du palais rose. Veuve d’un diplomate italien, elle vit en France depuis de longues années avec son fils Luigi, un garçon de onze ans, de caractère difficile.



Très jeune encore, toute mince dans une robe de soie blanche, la comtesse Mancinella vient au-devant du médecin.

– Bonjour, docteur, dit-elle d’une voix douce et mélodieuse, comme j’avais hâte de vous voir. C’est pour Luigi. Depuis hier il a refusé toute nourriture, il n’a pas voulu quitter son lit, il ne veut voir personne. Cette nuit, je me suis aperçue qu’il pleurait. Il avait fermé la porte de sa chambre, mais derrière cette porte j’ai écouté et j’ai entendu. Il sanglotait comme un tout petit enfant ; c’était douloureux, si douloureux, vous me comprenez...

Des yeux bruns de la comtesse Mancinella tombent de grosses larmes. Elle montre un fauteuil au docteur et reprend :

– Pardonnez-moi, je suis faible. Mais je ne peux voir souffrir mon enfant.

– Mais pourquoi pleurait-il ? demande le docteur Micht en s’asseyant.

– Il sait. On lui a crié la vérité.

– Ah ! je comprends, répond le docteur Micht.

Et après un court silence, il ajoute : Qui l'a renseigné ?

– Une dispute entre camarades. Un petit, en colère, m'a dit Mademoiselle, a jeté à la face de Luigi, comme une injure, l'affreux mot.

– C'était inévitable, répond le docteur tristement. Voyez-vous, Madame, je vous ai dit, il n'y a pas encore bien longtemps, toutes mes craintes au sujet de Luigi : on n'élève pas un enfant seul. On ne lui supprime pas le lycée parce qu'on craint la cruauté des écoliers ; on ne recommande pas à son institutrice de ne le laisser jouer qu'avec de petits enfants qui ne peuvent faire, eux, aucune comparaison. Ces moyens n'ont fait que reculer l'échéance. Elle est arrivée. Un autre que vous a appris à votre fils la vérité et ce camarade, inconscient, ne s'est pas rendu compte du mal qu'il faisait. Comment réparer ce mal ?... C'est difficile.

– Hélas ! reprend la comtesse Mancinella, je ne sais pas, je suis désespérée. Je vous ai appelé pour vous demander conseil.

– N'oubliez pas, Madame, reprend le docteur

dont l'humeur ne s'est pas améliorée, que je vous ai donné, ici-même, à propos de Luigi, bien souvent des conseils ; vous ne les avez jamais écoutés. Je voulais qu'il fût préparé à accepter ; je voulais qu'on lui répétât sans cesse que toute vie peut être utile. Vous, vous ne désiriez qu'une chose : satisfaire ses caprices, lui donner le plus de bonheur possible en le comblant de tout ce que la fortune vous permet de faire. Avez-vous réussi ? Non. Luigi qui avait de belles qualités les a pour ainsi dire perdues, il est devenu insupportable. Vous vous êtes donné un maître dont vous ne viendrez pas facilement à bout.

– Pauvre petit, reprend la comtesse Mancinella, il sera si malheureux. J'ai voulu que son enfance soit heureuse.

– Peut-être... Mais vous lui avez préparé une adolescence qui m'inquiète.

Tendant les mains vers le docteur, la comtesse Mancinella implore :

– Vous ne m'abandonnez pas ?

– Non, je ne vous abandonnerai pas. Mais

c'est une situation pénible, difficile, et encore si j'étais certain que vous m'écouteriez, il y aurait peut-être moyen d'en sortir.

– Docteur, croyez-moi, je vous écouterai. Je suis si seule, j'ai perdu mes parents, mon mari, à qui voulez-vous que je demande conseil ? Luigi est difficile, si difficile... Et pourtant il a des qualités, vous venez de le dire.

– Oui, mais j'ai dit aussi qu'il les avait perdues. Allons le voir, je vais tâcher de le raisonner.

La comtesse Mancinella se lève, hésitante. Puis elle ajoute :

– Docteur, je crois... qu'il faudrait mieux que vous y alliez seul. Même moi, sa maman, moi qui souffre autant que lui, il a refusé de me voir. Si je ne suis pas à côté de vous, vous réussirez peut-être mieux.

– C'est possible. À tout à l'heure, Madame.

Le docteur quitte le boudoir, prend le couloir le conduisant directement à l'appartement de Luigi. Cet appartement se compose de la chambre

du jeune garçon, de celle de son institutrice, et d'un grand studio où est réuni tout ce qui peut plaire et distraire un jeune garçon : T. S. F., phono, mécano, piano, téléphone, bibliothèque, cage pleine d'oiseaux, aquarium où les plus belles plantes vivent avec les plus étranges poissons. À cet enfant rien n'a été refusé, sa mère l'a comblé.

Dans le studio, le chien de Luigi, ce Micky qu'il aime, a été chassé comme tout le monde et, couché devant la porte de la chambre, il attend la fin d'une disgrâce qu'il ne comprend pas.

D'un pas décidé, le docteur traverse le studio et ouvre la porte de la chambre, blanche et verte, où une grande fenêtre met toute la lumière désirable. Mais aujourd'hui persiennes et rideaux fermés ne permettent pas au jour et au soleil d'entrer. Dans un coin de la pièce, le lit, tourné vers le mur ; un enfant semble y dormir. Son corps, que les couvertures recouvrent, ne fait pas un mouvement.

– Bonjour, Luigi, à neuf heures tu es encore couché ! Malade ?... Non, boudeur, comme un

gosse... Je ne te félicite pas, tu as passé l'âge.

– ...

– Tu ne réponds pas, tu fais le sourd. Tu sais, avec moi cela n'a aucune chance de réussir... Ton mutisme ne m'impressionne pas et le régime que tu as choisi, diète absolue, n'est pas mauvais pour toi, au contraire ! Je t'ai toujours dit que tu mangeais trop, surtout des bonbons et des gâteaux, et que les petits ennuis de santé que tu avais venaient de là. Continue à ne pas manger, mon bonhomme, cela ne te fera aucun mal. Ceci posé, discutons ensemble.

– ...

– Silence ? Tu j tiens ! Tu trouves sans doute que cela fait bien ? Alors je vais parler, tu m'écouteras sans discuter, cela ira plus vite et j'ai pas mal à faire ce matin. Luigi, je sais qu'un sale gosse en colère, pas plus méchant qu'un autre, seulement quand on est en colère on n'est plus responsable de ce qu'on dit, t'a crié que tu étais un nain et peut-être un affreux nain... Tu as été surpris, mon pauvre petit, tu ne t'en doutais pas... Tu n'avais jamais compris pourquoi tant de

grands médecins étaient venus te voir... Pourquoi on avait essayé sur toi tant de remèdes si différents, et de méthodes soi-disant nouvelles, remèdes et méthodes qui n'ont pas réussi. Non, tu n'avais pas compris... Tu te portais bien. Ta maman acceptait toutes tes fantaisies, excusait tes colères, tu étais un enfant riche et heureux. Pourquoi tout cela serait-il fini ? Tu as les mêmes choses que tu avais hier et maintenant que tu connais la vérité tu pourras, peut-être, préparer ta vie mieux que tu ne l'as jusqu'à présent préparée. Luigi, il faut que tu comprennes une chose : l'épreuve qui est la tienne est une épreuve adoucie. Tu pourrais être l'enfant d'une famille pauvre pour qui tu serais une terrible charge, tandis que la fortune de ta maman peut t'aider à faire de belles choses... Seulement il faut vouloir les faire et ne pas t'enfermer comme une bête blessée dans sa tanière. Une bête ne possède pas d'âme... Toi, tu en as une, Luigi, une âme dont le Créateur, un jour, te demandera compte. Cherche-la cette âme, tu l'as peut-être perdue ; et quand tu l'auras retrouvée, écoute-la ; tu ne l'as guère écoutée ces dernières années. Sois

courageux, accepte ton infirmité, et tu verras comme tout s'arrangera. Ta maman sera de nouveau souriante et elle ne pleurera plus comme elle a pleuré ce matin. Mon petit, tu n'as de la peine que depuis hier... Elle, depuis cinq années, savait ce que tu sais à présent et elle ne te l'a jamais laissé voir. Elle riait avec toi, elle te paraissait gaie, contente, et elle avait au cœur la peine que tu as aujourd'hui. Cette peine elle la portait avec tant de vaillance que tu ne t'en es jamais aperçu. Est-ce que tu ne vas pas être aussi courageux qu'elle, toi un homme ?... Réponds, Luigi ?

– ...

– Décidément, tu ne veux rien entendre ; tu es plus méchant que je ne le pensais. Je t'ai parlé comme à un garçon raisonnable, un garçon qui pouvait comprendre... Tu n'as pas compris ou du moins tu n'as pas voulu me le dire, alors je vais te traiter comme un gosse malade... Je vais m'en aller, tu vas te lever, faire ta toilette, déjeuner, vivre comme les autres jours. Si tu ne m'obéis pas – car maintenant, ici, je commande –



j'agirai... Et je vais t'expliquer comment. Je téléphonerai à ta maman entre midi et une heure et je demanderai ce que tu as fait. Si tu es toujours couché, immobile comme un être privé de raison, j'envoie deux infirmières. On te lèvera, on te baignera, on t'habillera, on te nourrira par la force. Les lavements alimentaires, mon bonhomme, ne sont pas agréables ; et je peux te dire que mes infirmières n'ont de pitié que pour les enfants vraiment malades. Cette fois je m'en vais, Luigi. Et je tiens bien à te prévenir qu'entre ta mère et toi il y a ton docteur, un vieil ami qui sera très gentil si tu es gentil, mais très méchant si tu es méchant. Au revoir.

Le docteur regarde encore la tête brune enfouie dans l'oreiller, le petit corps immobile allongé sous les couvertures, puis il quille la chambre et revient dans le studio où Micky attend la permission d'entrer.

– Pauvre gosse, murmure le docteur. Et regardant le chien dont les yeux intelligents l'observent, il dit en ouvrant la porte :

– Va voir ton maître.

Le docteur traverse rapidement le studio. Il a perdu beaucoup de temps dans cette maison. Il prend le couloir et trouve la comtesse Mancinella qui l'attend.

– Eh bien, dit-il, rien à faire pour le moment. Luigi n'a pas daigné me répondre, il est tourné contre le mur et boude. Les paroles douces n'ont eu sur lui aucun effet, aussi j'ai menacé.

– Docteur ! s'écrie la pauvre maman effrayée, que lui avez-vous dit ? Il ne faut pas lui faire de peine, il est si malheureux.

– Ah ! Madame, reprend le médecin avec impatience, vous m'avez promis de m'écouter, laissez-moi agir. Actuellement votre fils est un malade qu'il faut guérir ; abandonnez-moi ce malade, ayez confiance, nous en viendrons à bout. N'allez pas le voir ce matin. Comprenez qu'avant tout il ne faut pas le plaindre... Il souffre, laissez-lui sa souffrance, toute parole l'augmenterait. J'ai menacé d'envoyer ici deux infirmières, de le traiter en enfant qui n'a plus sa raison. Je crois le connaître, il n'acceptera pas ce traitement. Restez chez vous, lui chez lui.

Mademoiselle le surveillera et s'en occupera comme chaque jour ; je téléphonerai à une heure et je reviendrai demain.

– Merci, docteur. Je vous en prie ne nous abandonnez pas, Luigi est si malheureux.

– Pauvre gosse, j'en ai pitié, mais je ne le lui laisserai jamais voir. Et puis tout peut encore s'arranger.

– Comment ? reprend la mère tremblante, retrouvant cet espoir qui l'a aidée si longtemps à vivre. Vous croyez encore à la guérison ?

– Non, je ne crois pas qu'il cessera d'être ce qu'il est : un nain. Il faut vous habituer à entendre ce mot, mais je vous rappelle qu'il y a autre chose que le corps, une belle âme. Madame, cela vaut mieux.

– Oui, docteur, répond la comtesse Mancinella en baissant la tête. Et elle ajoute dans un murmure : Oui, vous avez raison, cela vaut mieux. Je comprendrai, oui, un jour je comprendrai.

Le docteur sent que dans sa gorge une chose

anormale le pique. Aussi il s'empare de la main tremblante de la comtesse Mancinella et, la serrant bien fort dans la sienne, lui dit d'une voix enrouée :

– Pauvre maman. Puis il ajoute : À demain, Madame, je viendrai de bonne heure.

Bien vite il quitte le boudoir, traverse rapidement le salon blanc, le grand vestibule, réclame au valet de chambre son manteau, son chapeau, court presque – il est très en retard – et monte dans le taxi comme s'il était poursuivi. D'une voix enrouée il crie une adresse au chauffeur et furieux contre lui et contre tous, il murmure :

– Quel sale gosse !

\*

Le soir de ce même jour, en sortant de la demeure d'un malade le docteur Micht pense avec plaisir que, pour aujourd'hui, c'est la dernière visite. Et en montant dans le taxi, tout

content, il dit au chauffeur :

– À la maison.

Ses malades vont mieux. Ce soir aucun ne l'empêchera de dormir. Le petit Luigi Mancinella a consenti à se lever, à manger, à reprendre une existence normale. Il a simplement refusé de sortir. Le docteur a recommandé qu'on le laisse dans sa belle cage. Demain il ira voir cet enfant révolté contre une maladie qu'aucun médecin ne peut guérir.

Afin de s'assurer qu'il n'a oublié aucune visite, le docteur prend dans son portefeuille la liste que son secrétaire lui a remise ce matin. Quelle longue liste !

Il la relit attentivement et s'aperçoit qu'à la fin un nom et une adresse ont été, par lui, ajoutés. Immédiatement il se souvient de la petite musicienne découverte ce matin dans la cour de sa maison. Il a promis d'aller voir sa maman, il a complètement oublié cette promesse ; depuis ce matin, tant de choses se sont succédé ! Un docteur, aimant sa profession, est accablé par les responsabilités et toujours en discussion avec sa

conscience qui exige, souvent, plus que les forces physiques ne peuvent donner. Ce soir il était en paix avec elle, content d'avoir bien fait sa tâche journalière, et voici qu'un bout de papier lui dit : tu n'as pas fini, une petite fille t'attend. Et malgré sa lassitude et l'heure tardive, il dit au chauffeur :

– J'ai oublié une malade. Conduisez-moi, 20, rue Perly.

– Où ça se trouve cette rue-là ?

– Je n'en sais rien. Demandez à un agent.

Le chauffeur grogne. Il est tard, il voudrait bien dîner, mais avec le docteur on ne sait jamais à quelle heure on dînera. Les malades d'abord, c'est naturel, mais parfois ennuyeux.

Le chauffeur ne cherche pas un agent, c'est inutile ; malgré sa mauvaise humeur il se souvient. La rue Perly doit donner près du Pont de Grenelle, une rue où il n'y a que de vieilles maisons bonnes à abattre. Il ne s'est pas trompé. La rue Perly, sorte d'impasse, débouche sur le quai. Il arrête son taxi devant le numéro 20.

Le docteur descend de voiture et pénètre dans

un étroit couloir où il trouve la loge de la concierge. Il n'y a qu'un escalier et la petite fille a donné tous les renseignements : sixième étage, deuxième couloir à gauche, porte 13 ; il ne peut se tromper. Il s'engage dans un escalier étroit, mal éclairé, et monte doucement afin de ne pas arriver essoufflé chez sa dernière cliente.

Au sixième étage, il s'arrête. En fin de journée l'ascension a été pénible. Il trouve un premier couloir qu'il ne prend pas et se dirige vers le second. Aucune lumière ne permet de voir le numéro des portes. C'est une vieille maison sans aucun confort, sale et mal tenue, comme il y en a encore beaucoup à Paris. Il sort un briquet, l'allume, et avec la petite lueur il va essayer de lire les numéros inscrits sur les portes : 7, 9, 11, 13 ; il est arrivé.

Remettant le briquet dans sa poche, il toque. Et une petite voix qu'il reconnaît crie :

– Entrez ! La clé est dans la serrure.

À tâtons le docteur trouve la clé. Il pénètre dans la chambre. C'est une pièce plus longue que large, sans fenêtre ni cheminée, une tabatière

ouvrant directement sur le toit donne bien peu d'air à cette chambre habitée par deux personnes dont une est malade. Une lampe à pétrole, posée sur une table ronde, éclaire mal et ne permet pas au docteur de voir l'ameublement. Il distingue un lit où une femme est couchée et, près de ce lit, debout, la petite fille rencontrée ce matin. Elle le regarde venir sans prononcer un mot. C'est la malade qui parle.

– Vous désirez, Monsieur ? demande-t-elle, étonnée par la présence de cet étranger.

– Madame, je suis le docteur Micht. On m'a prévenu, à l'école, que vous étiez souffrante et je viens vous voir ; je me rends toujours près des parents malades.

Un peu troublée, M<sup>me</sup> Marelle répond :

– Je vous remercie, docteur, mais je vais mieux depuis quelques jours. J'espère pouvoir bientôt me lever et reprendre mon travail.

– Que faites-vous ?

– Je suis comptable dans une grande pharmacie du boulevard.



– Qui vous soigne en ce moment ?

– Avant d’être alitée j’allais au dispensaire du quartier, mais avec les infirmières nous ne nous sommes pas entendues.

– Pourquoi ?

– Elles voulaient m’envoyer à la montagne. J’ai ma petite fille, elles n’ont pas compris mon refus. Suzelle, dis bonsoir à M. le docteur.

Sans bouger de la place qu’elle occupe près du lit de sa mère, Suzelle obéit :

– Bonsoir, Monsieur le docteur.

Très effrayée, elle a parlé d’une voix craintive. Il lui semble que le nouveau venu, tout comme les infirmières, va dire des choses tristes.

– Voyons, Suzelle, reprend la malade qui s’agite, avance une chaise. Le docteur a monté les six étages pour me voir... Tu as l’air endormie.

Toujours silencieuse, Suzelle approche un siège du lit.

Le docteur s’assied et prenant la main de la malade, une main brûlante indiquant un état

fiévreux, il dit :

– Il me semble que vous avez besoin d'un docteur, Madame, c'est pour cela que je suis venu. Voulez-vous me permettre de vous examiner ?

Craintive, la malade se défend :

– Je vais mieux, beaucoup mieux. Depuis plusieurs années j'ai une bronchite tous les hivers ; celle-là a été plus mauvaise que les autres, le printemps qui vient l'emportera.

La petite voix claire de Suzelle se fait entendre :

– Maman, dit-elle, puisque le docteur veut bien te soigner, il faut accepter. Rappelle-toi qu'il y a deux jours, cela n'allait pas du tout.

Résignée, M<sup>me</sup> Marelle répond :

– Docteur, je vous préviens que je suis une malade difficile, les infirmières du dispensaire vous le diraient. Dès que je n'ai plus de fièvre, faut que je travaille ; Suzelle n'a que moi et elle est encore bien jeune.

Le docteur a pris dans sa serviette un

instrument bizarre : deux longs tuyaux de caoutchouc tiennent un cornet en métal. Il demande à Suzelle de mettre la lampe sur la table, près du lit de la malade, ce qui lui permettra de voir le visage resté dans l'ombre de celle qu'il va soigner. Quand il aperçoit la figure maigre et ravagée il se doute de la maladie qu'il va découvrir.

M<sup>me</sup> Marelle accepte l'auscultation et quand elle est terminée, en petite fille habituée à soigner, Suzelle arrange les oreillers de sa maman comme elle a coutume de le faire plusieurs fois par jour.

Silencieux, le docteur remet son appareil dans sa serviette. Puis il se rassied, et d'une voix où il y a beaucoup de tristesse, il dit :

– Madame, je vais d'abord vous faire de la peine, ma conscience m'y oblige. Et puis, si vous le voulez bien, vous causerez avec moi comme si j'étais un ami, un médecin est toujours l'ami de ses malades.

Le docteur hésite encore. Il regarde Suzelle restée près de sa maman, si près qu'elle lui a pris

la main et la tient bien serrée comme si elle supposait que ce docteur, dont elle a fait la connaissance dans une cour, n'est venu que pour dire des choses tristes, redoutées. Il a pourtant une bonne figure. Il a tenu sa promesse, et puis dans la boîte de son violon elle a trouvé une grosse pièce que, seul il a pu mettre puisque dans la cour aucune fenêtre ne s'était ouverte. Tout est en sa faveur. Mais le médecin du dispensaire paraissait gentil, ça n'empêche pas qu'avec les infirmières il avait fait un complot pour lui enlever sa maman. Ah ! on a eu bien du mal à se débarrasser de lui et de ses aides ! Et voici que ce soir, un autre est là ; un autre qui vient de dire à sa maman : « Je vais d'abord vous faire de la peine. »

Mais Suzelle défendra la malade, qui a déjà assez de chagrin avec sa maladie.

– Voici, Madame, ce qu'il faut que vous sachiez... Vous n'avez pas une bronchite...

« Bonne nouvelle », pense Suzelle.

– Mais ce que vous avez, ajoute le docteur, c'est une maladie plus grave dont je ne vous

cacherai pas le nom : vous êtes atteinte de tuberculose.

La tête de la malade se renverse sur les oreillers et ses paupières cachent les fiévreuses prunelles. Le docteur ne veut pas s'apercevoir de celle émotion. Bien vite il continue :

– Vous connaissez sans doute, Madame, le danger de cette maladie, dont on guérit toujours quand on se soigne, c'est la contagion, inévitable pour ceux qui vivent avec vous et qui vous soignent. Voici ce que je devais vous dire... C'était mon devoir.

Après une courte défaillance, M<sup>me</sup> Marelle se redresse :

– Docteur, répond-elle, je ne me croyais pas atteinte. Au dispensaire, les infirmières m'avaient dit : « Méfiez-vous, si vous ne vous soignez pas, cela tournera mal. » Je ne pouvais les écouter, alors ça a mal tourné. Que vouliez-vous que je fasse ?... J'ai ma petite, pas de parents, son père est mort... Nous sommes seules toutes les deux.

– Madame, reprend le docteur avec énergie,

vous n'avez pas le droit, en ce moment, de garder près de vous votre petite fille.

En entendant ces mots dits d'une voix forte qui semble commander, Suzelle se fâche.

– Monsieur le docteur, s'écrie-t-elle, faut pas vous mêler de cette histoire-là ! Maman et moi on ne nous séparera jamais ! On vous remercie bien d'être venu. Faites une ordonnance, on fera ce que vous direz, mais pour le reste, faut pas vous en occuper !

Le docteur se tourne vers la fillette qui vient de lui parler avec tant d'insolence et, attrapant la jeune Suzelle par le bras, il lui dit :

– Écoute-moi, méchante gamine ! Tu as l'air d'avoir de la tête et du cœur ; avec toi, au moins, on peut discuter. Il faut que tu comprennes ce que je vais te dire. Ta maman est malade, très malade. Si elle reste ici, dans cette chambre sans air, sans soleil, sans la nourriture qu'il lui faut, tu la perdras, entends-tu ?... Tu seras une petite fille sans maman et c'est bien triste, tu t'en doutes. Ah ! te voilà déjà moins révoltée... Tu n'avais pas pensé que ta maman, soignée par toi, bout de

femme, pouvait mourir. Si elle s'en va le plus vite possible à la montagne, dans un endroit que je lui choisirai, avec l'aide du Bon Dieu elle guérira... Mais ce sera long, une année, peut-être davantage ; et toi, ma petite fille, comprends-le, tu ne peux pas, pendant ce temps, vivre avec elle. Il faut que tu choisisses. Si tu me répètes ce que tu viens de me dire : « Faut pas vous mêler de cette histoire-là ! » je m'en irai et tu garderas ta maman malade, dans cette chambre, sans espoir de la voir guérir, ou tu vas me demander de m'occuper de son départ. Choisis, Suzelle.

Sur son lit, M<sup>me</sup> Marelle se dresse et tend ses mains vers le médecin :

– Docteur, écoutez-moi, on pourrait peut-être...

– Non, Madame, je ne vous écoute pas. Votre fille doit me répondre.

Et d'une voix décidée, qui est un sanglot, Suzelle réussit à dire :

– Occupez-vous du départ de maman, s'il vous plaît.

La figure du docteur s'éclaire. Et pensant au petit habitant du palais rose, il murmure :

– Au moins celle-là a un cœur qu'elle écoute.

M<sup>me</sup> Marelle proteste :

– Docteur, c'est impossible ! Que deviendra Suzelle ?

– Elle ira en pension.

Pension est, pour Suzelle, synonyme de prison. Elle tressaille, mais aucun mot ne sort de ses lèvres.

Honteuse, M<sup>me</sup> Marelle répond :

– Je n'ai pas d'argent, docteur. Depuis trois mois je suis malade et avant ma maladie j'avais déjà bien du mal à vivre.

– Je travaillerai, maman ! s'écrie Suzelle. J'ai déjà deux élèves, je peux en trouver d'autres.

Le docteur intervient :

– Il existe des pensions pour les petites filles des mamans malades, et on n'y règle les notes qu'après la guérison.

– Et dans ces pensions, demande Suzelle, est-



ce qu'il est permis de continuer à étudier le violon et à donner des leçons ?

– Je ne sais pas, mais tes deux élèves te rapportent beaucoup ?

– La fruitière me donne trois francs et une livre de pommes pour une heure, c'est moi qui ai commencé son petit garçon et il est bien débrouillé. J'ai aussi la mercière de la rue ; une fois par semaine, le soir, nous faisons de la musique. Elle est au piano ; elle joue faux, mais ça me rapporte cinq francs. Si j'avais d'autres élèves, je pourrais arriver à payer ma pension et maman ne s'inquiéterait pas.

– J'essaierai de te trouver des élèves, répond le docteur, on s'arrangera. Maintenant, tout est décidé, et nous sommes devenus des amis. Je reviendrai bientôt avec des nouvelles ; j'espère, Suzelle, que ta mère pourra partir au commencement de la semaine prochaine.

– Déjà !

Ce mot, la petite fille n'a pu s'empêcher de le dire : c'est le cri d'une enfant qu'on sépare de sa

mère et qui se sent abandonnée. Mais, courageuse, elle ajoute bien vite :

– Tant mieux, docteur. Si j’ai bien compris, plus tôt maman partira plus vite elle guérira.

Et en se levant, le docteur répète :

– En effet, tu as compris.

Il serre la main de la malade en lui disant :

– Comme ordonnance, jusqu’à votre départ, ouvrez votre tabatière nuit et jour ; mangez si vous le pouvez, je vous enverrai un médicament qui vous donnera des forces. Au revoir.

Suzelle ouvre la porte et en voyant le couloir obscur, M<sup>me</sup> Marelle dit :

– Prends la petite lampe et éclaire M. le docteur. À cette heure, il n’y a plus de lumière dans l’escalier, et quand on ne le connaît pas, il est très dangereux.

Au moment où Suzelle, lampe en main, va refermer la porte, M<sup>me</sup> Marelle ajoute :

– Docteur, dans cette pension dont vous avez parlé, il faut surtout que Suzelle puisse continuer

à travailler son violon. C'est son avenir, elle vous expliquera.

Fatiguée, épuisée par la fièvre, la malade retombe sur ses oreillers. Pour elle, c'est fini ; la séparation imposée est déjà commencée.

Dans l'escalier où il n'y a plus de lumière, Suzelle, lampe dressée au-dessus de sa tête, éclaire le docteur qui descend lentement, en se demandant comment les habitants de cette maison ne se cassent pas les membres chaque fois que, le soir, ils rentrent chez eux. Ah ! s'il connaissait le propriétaire de cet immeuble sordide, il lui dirait ce qu'il pense de cet escalier sombre, de ces chambres sans fenêtre et sans cheminée, pour lesquels il ose percevoir un loyer. À chaque tournant, Suzelle fait des recommandations. Pour elle, ce docteur à cheveux blancs est un très vieux monsieur et elle sait que les vieilles gens tombent facilement. Un jour, sa grand-mère a fait une chute, on l'a emmenée à l'hôpital d'où elle n'est jamais revenue.

En bas, dans le long couloir, celui-là éclairé,

d'une voix ferme, la fillette dit au docteur :

– Merci, Monsieur, d'être venu voir maman, merci de vous occuper d'elle pour la montagne, merci de ce que vous avez mis dans ma boîte ce matin, merci pour tout... Mais avant qu'on se sépare, est-ce que vous me permettez de vous dire quelque chose ?

– Oui, petite fille, mais fais vite parce que j'ai rudement faim et que mon chauffeur doit avoir, comme il dit, l'estomac dans les talons.

– C'est pour mon violon, Monsieur. Maman vous a dit que je vous expliquerais, alors faut bien que je vous explique ! Ma grand-mère, c'était une vraie artiste vous comprenez !

– Une vraie artiste ! Qu'est-ce que cela veut dire ? demande le docteur amusé.

– C'est une artiste qui aime son art tout de suite après le Bon Dieu, voilà ! Ma grand-mère a été mon professeur ; c'est elle qui m'a appris tout ce que je sais et quand je serai grande, je veux être comme elle, une vraie artiste ; elle a toujours dit que je pouvais l'être. Alors, Monsieur le

docteur, à la pension où on prend les petites filles des mamans malades, il faudra dire à la directrice que mon violon ça passe comme étude avant tout ; et puis il faudra lui demander qu'elle me laisse donner mes leçons et quelquefois faire les cours, j'aurai besoin d'argent pour maman. Quand grand-mère était à l'hôpital, on lui portait beaucoup de choses : des fruits, des journaux, des bonbons, ça lui faisait plaisir ; et pour maman je veux faire tout pareil, seulement je ne pourrai pas les lui porter. La montagne, c'est loin de Paris, et les voyages coûtent cher ; mais je pourrai lui envoyer par la poste, ça sera des surprises que le facteur lui apportera. Voilà, Monsieur le docteur. Vous avez bien compris, n'est-ce pas, ce que maman m'avait dit de vous expliquer et ce que je veux faire pour elle ? Merci encore. Allez vite dîner, il est si tard... Bon appétit, et ne revenez pas surtout avant la semaine prochaine ! Et quand vous viendrez, on sera courageuse, pas une larme au moment de la séparation, vous verrez ça ! Bonsoir.

Le docteur prend la main de la fillette. Il la serre bien fort et répond :

– Bonsoir, Suzelle. Je crois que j’ai parfaitement compris tout ce que tu m’as expliqué.

Il s’en va dans le couloir, très vite. Et en montant dans le taxi qui va enfin le ramener chez lui, il pense au sana où il faut trouver une place gratuite – ce qui ne sera pas facile – et à la pension qu’il doit découvrir où la « vraie artiste » veut continuer à donner des leçons et à faire les cours. Furieux d’avoir écouté toutes les bêtises que Suzelle a débitées, il murmure :

– Quelle sale gosse !

Mais sur ses lèvres il y a un sourire que, ce matin, ces mêmes lèvres n’avaient pas quand il a quitté le palais rose.

\*

Une semaine durant, tous les matins, le docteur a dû aller chez la comtesse Mancinella car Luigi avait été cette fois sérieusement souffrant. La varicelle, une maladie bénigne,

s'était abattue sur lui, l'obligeant à rester au lit ; et afin de ne pas contaminer d'autres enfants, il ne devait être mis en contact avec des camarades que dans trois semaines. Cette quarantaine obligatoire arrangeait bien des choses. Luigi oublierait ce qui lui avait causé tant de peine, cette injure criée par un enfant méchant qui disait, hélas ! la vérité. Il fallait que Luigi se résigne ; à onze ans il avait la taille d'un enfant de cinq ans et il était presque certain qu'il ne grandirait plus.

Luigi Mancinella était un nain, un nain nullement difforme. Sa tête aux cheveux bruns bouclés était fine et intelligente, il se tenait droit et était bien proportionné. Gentil pour un enfant de cinq ans, mais il en avait onze et il fallait accepter cette infirmité.

Pendant sa courte maladie, alors que le docteur venait le voir chaque matin, il n'avait répondu aux questions que par ces mots : « Je ne sais pas, je ne comprends pas. » Et quand le docteur insistait, il se taisait. Luigi boudait ; il n'avait pas oublié les menaces qu'un matin le

médecin avait été obligé de lui faire et il s'imaginait se venger en agissant ainsi.

Quand il fut à peu près guéri, le D<sup>r</sup> Micht eut avec sa mère une longue conversation. Luigi pouvait reprendre sa vie habituelle, mais différente de celle qu'il avait vécue jusqu'à présent. Un peu moins de plaisir et un peu plus de travail ; les distractions comme récompense après l'effort. Luigi devait comprendre qu'il ne pouvait trouver le bonheur que dans l'accomplissement d'une belle tâche. Doué pour les arts, musique et dessin, il devait travailler ces deux branches comme s'il se destinait à gagner sa vie.

Que de choses nouvelles pour la comtesse qui répétait toujours :

– Pauvre petit, il est si malheureux !

Un jour, agacé par cette réponse, le docteur se fâcha :

– Madame, dit-il, vous manquez de courage. Ce n'est pas en pensant au malheur de Luigi que vous le rendrez moins malheureux. Je lui parlerai et si vous me le permettez, je lui apporterai un



programme d'études, une règle de vie dont il ne devra pas s'écarter. Si vous le voulez, je soumettrai demain ce programme à son institutrice qui me semble connaître, parfaitement, le caractère de son élève.

Le jour suivant, le docteur et Mademoiselle se rencontrèrent et Mademoiselle, consultée, avoua qu'il était grand temps de se montrer sévère pour Luigi qui devenait tous les jours plus difficile et plus méchant. Il taquinait son chien cruellement, le piquait avec des épingles, riait quand la bête criait. Hier, il s'était amusé à faire chauffer la pointe de son petit couteau et essayé de brûler les poissons dans l'aquarium. Enfin, chose plus grave encore, ce matin il avait tendu dans son studio une corde pour faire tomber le domestique qui lui apportait chaque jour son déjeuner. Et comme son institutrice le grondait en lui disant que le valet de chambre pouvait se casser une jambe, il avait répondu :

– Eh bien, ça fera un infirme de plus dans la maison !

Il fallait agir promptement, occuper Luigi du

matin au soir, l'empêcher de penser ; il devait sentir qu'il y avait au-dessus de lui une volonté et une autorité l'obligeant à obéir. Bon, il serait récompensé. Méchant, il fallait le punir... Punitions sévères dont il se souviendrait.

En entendant l'institutrice parler ainsi, la comtesse Mancinella répondit tristement :

– Être sévère, oui, vous avez raison ; mais le punir, je ne pourrai pas, il le sait bien. Quand il me dit : « Venez embrasser votre nain, un monstre, c'est l'explication du dictionnaire », je me sauve pour ne pas pleurer devant lui ; je suis sans force près de cet enfant malade, si éprouvé.

– Il n'est pas malade, reprit le docteur.

– Peut-être, mais c'est un infirme. Toute sa vie il ne sera que cela.

– Mais il y a des infirmes qui font tout de même de belles choses, seulement il faut les élever pour cela.

– Docteur, reprit la pauvre maman, occupez-vous de mon enfant, c'est votre malade. Dirigez-le, soignez son âme puisque pour son corps il n'y

a plus rien à faire.

Et suivi de Mademoiselle, le docteur s'était dirigé vers le studio de Luigi. Il avait trouvé le petit garçon en train de construire avec son mécano un pont ; après avoir admiré sa construction, il lui avait dit :

– Laisse ta mécanique et écoute-moi.

Bien entendu, Luigi n'avait pas obéi ; il voulait terminer son pont et se souciait peu de ce que le docteur pouvait avoir à lui dire. Alors, d'un grand geste brutal, le docteur avait jeté par terre le pont que Luigi avait eu tant de mal à construire.

Furieux, l'enfant s'était dressé.

– Je vous défends de toucher à mes affaires !  
Allez-vous-en !

Le docteur avait pris dans sa large main le petit poing menaçant et l'avait serré un peu fort pour faire comprendre sa puissance.

Luigi ferma les lèvres et ne poussa pas un cri : son adversaire devait ignorer qu'il lui faisait mal. Tenant toujours le poing, le docteur avait dit :

– Assieds-toi. Nous avons à te communiquer, Mademoiselle et moi, le programme de tes nouvelles études, études qui commenceront lundi prochain. Ici, les professeurs vont se succéder ; tu vas travailler comme tu n’as jamais encore travaillé, avec discipline, régularité, méthode, récompense et punition. Tu suivras les cours du lycée par correspondance ; tu concourras avec les camarades de ton âge, ce qui nous permettra de nous rendre compte où tu en es. Tu es intelligent, très intelligent, et les dons que tu as reçus doivent te servir pour faire le bien et non le mal. Il paraît que tu tortures les animaux... Ne regarde pas Mademoiselle avec des yeux méchants, elle m’a prévenu. Je suis ton médecin : si tu recommences, une seule fois, ce petit jeu, je t’enlèverai ton chien et tes poissons. Maintenant, s’il te prend de nouveau la fantaisie de tendre des cordes dans ton studio pour faire tomber ceux qui y viennent, tu iras chercher toi-même à la cuisine tes repas. Pour toute méchante action tu seras puni et une punition que personne, pas même ta chère maman, ne lèvera. Mais par contre si tu travailles bien et si tu es bon, tu seras récompensé, je te le

promets, et je tiens toujours mes promesses. Voilà, Luigi, ce que j'avais à te dire... Et j'ajoute que jusqu'à ta guérison, car la méchanceté est une maladie terrible, j'ordonne ici, et tu connais mon ordonnance, je te l'ai expliquée comme à un malade qui a toute sa raison.

Luigi s'était levé et, en proie à une colère folle, avait voulu jeter à la tête du docteur un petit tabouret en bois dont il se servait habituellement pour monter les pièces de son mécano. Mais Mademoiselle, devinant le geste, s'était précipité et avait enlevé des mains de l'enfant révolté le tabouret ; alors Luigi, ne sachant plus du tout ce qu'il faisait, avait crié :

– Allez-vous-en ! Je vous déteste ! Vous n'avez plus le droit de vous occuper de moi ! Vous êtes un mauvais médecin, vous ne savez rien ! Depuis le temps que vous me soignez, vous n'avez pas pu me guérir et maintenant que vous m'avez laissé devenir un infirme, un monstre, car je suis un monstre, le dictionnaire le dit, vous voulez encore vous occuper de moi !... Je ne veux pas, vous entendez, je ne veux pas !... Allez-

vous-en ou je vous jette n'importe quoi à la figure !

Très calme, le docteur s'était levé.

– Je ne suis pas ta maman, Luigi, et ce que dit le dictionnaire ne m'impressionne pas. Si tu ne te tais pas immédiatement, si tu ne te calmes pas, je fais monter le valet de chambre pour te déshabiller et on te mettra dans un bain froid !... Tu as compris ?

Luigi savait bien que le docteur aurait fait ce qu'il disait. Il s'était tu et avait été s'accroupir dans un coin du studio, aussi loin qu'il le pouvait de cet homme détesté, mais qui serait, il le comprenait, un maître peu indulgent pour un mauvais garçon.

Le docteur s'en était allé, et, ainsi qu'il l'avait décidé, la vie de Luigi, transformée, ne permettait plus au petit garçon d'avoir des caprices auxquels sa maman, comme Mademoiselle, avaient pris l'habitude de céder pour éviter des colères qui rendaient l'enfant malade. Travail, promenade, repos, tout se faisait régulièrement et Luigi acceptait de mauvaise grâce, mais il acceptait

parce qu'il avait compris qu'il ne pouvait faire autrement. Désagréable avec ses professeurs, à peine poli avec Mademoiselle, il se plaignait à sa mère qui, tenant la promesse faite au docteur, lui répondait :

– Tu es malade, mon chéri, il faut suivre l'ordonnance de ton médecin. Moi, je n'ai pas su te soigner.

Et dans le palais rose, ce beau palais que peut-être bien des gens enviaient, la vie pour la mère et l'enfant était difficile et triste.

Le docteur n'avait pas oublié la maman de la petite artiste découverte dans la cour. Trouver une place dans un sanatorium où la malade put être transportée de suite, ce ne fut pas chose facile, les sanatoriums ont toujours, hélas ! beaucoup de pensionnaires ; mais, grâce à un ami, il avait pu avoir, dans une fondation particulière, située sur un plateau des Vosges, un lit. Son secrétaire avait été porter la nouvelle dans la mansarde de la rue Perly et le docteur l'avait chargé de s'enquérir de ce que la malade pouvait avoir besoin pour ce départ précipité : argent,

vêtements ; il fallait liquider un passé et ne pas laisser de dettes, inquiétantes pour celle qui partait.

Le secrétaire avait appris au docteur que cette femme pauvre, mais très digne, n'avait rien voulu accepter ; elle vivait au jour le jour, modestement, sans dettes. Pour la pension de la jeune Suzelle, le secrétaire avait trouvé

T. TRILBY une institution de prix raisonnable, et le docteur paierait. Il était convenu que l'enfant pourrait travailler son violon, mais pour les élèves et les concerts dans les cours, le docteur expliquerait à la jeune Suzelle qu'elle ne pouvait les continuer.

Tout était donc arrangé pour le mieux et ce samedi soir, jour fixé pour le départ de M<sup>me</sup> Marelle, le docteur qui vient de vivre, près de malades obligés d'être opérés en quelques heures, une semaine pleine d'angoisse, a promis à son secrétaire de le rejoindre à la gare à l'heure où il doit installer dans le train, l'emmenant au sanatorium, M<sup>m</sup> Marelle. Après le départ, le docteur conduirait lui-même Suzelle à la pension



de Boulogne où on l'attend.

Vers dix-sept heures, comme le docteur avait espéré, il sort de la dernière maison de santé où un de ses malades va aussi bien que possible ; tout content, il se dirige vers la gare. Il y arrive dix minutes avant le départ du train. Sur le quai il longe les grands wagons cherchant Mm" Marelle et Suzelle, et se demande comment la petite fille accepte cette séparation qu'il a imposée, seul moyen de guérir la mère et de préserver l'enfant. Son secrétaire l'aperçoit et vient vers lui.

– La malade est installée, Monsieur, dit-il, pas trop faible ; le médicament que vous lui avez donné l'a bien remontée. Elle se sent plus forte et supportera, sans trop de fatigue, le voyage. Elle vous espérait, elle veut vous remercier et vous recommander sa petite fille ; c'est dur la séparation.

– Je le pense, répond le docteur. Et il ajoute :  
Pourvu que la petite soit raisonnable et que nous n'ayons pas,

mon cher Jean, une scène de désespoir au moment où le train va s'en aller.

– Je crois. Monsieur, que nous n’avons rien à craindre de cette sorte, la petite fille me paraît très débrouillarde et énergique. C’est elle qui a tout préparé pour le départ et elle a laissé une chambre propre, dans un ordre parfait ; j’étais si étonné que je me suis permis de le lui dire. Elle m’a, je vous avoue, assez mal reçue et m’a répondu : « Est-ce que vous vous imaginez que parce qu’on est pauvre, on est sale et désordre ? » J’ai dû m’excuser.

Le docteur se met à rire.

– Les gosses d’aujourd’hui, dit-il, qu’ils appartiennent à des familles riches ou pauvres, sont de drôles de gosses, pas toujours agréables... Enfin, nous allons voir la jeune Suzelle et sa maman.

Dans le long wagon, le docteur monte et s’arrête devant le troisième compartiment. Il trouve Mrae Marelle et Suzelle assises l’une près de l’autre. La malade est maigre, pâle, fiévreuse sans nul doute. Attristé, le docteur se demande s’il est encore temps de la soigner.

– Ah ! merci ! s’écrie M<sup>me</sup> Marelle d’une voix

enrouée, indice de sa maladie, merci pour tout. Si je guéris, Monsieur, je vous devrai la vie. Sans vous je serais restée dans ma chambre et je crois bien, maintenant, que je pouvais y mourir. Je vous laisse ma Suzelle, je vous la recommande, qu'on la soigne bien à la pension ; dès que j'irai mieux je tâcherai de trouver de l'ouvrage à faire au sanatorium, alors j'enverrai ce que je gagnerai à la directrice.

– Maman, reprend la petite fille en se levant, je ne veux pas que tu t'occupes de cette question-là. J'en ai parlé avec le docteur, c'est convenu, je me débrouillerai. Tu n'as qu'à penser à te soigner et à guérir le plus vite possible.

Et le docteur, qui se réserve de parler tout à l'heure à la jeune Suzelle de ses élèves et des « cours », répond :

– Ne vous tourmentez pas, Madame ; pour Suzelle tout est prévu et tout ira bien ; c'est ma petite amie et nous nous entendrons.

– Alors, docteur, reprend la pauvre maman avec courage, il faut l'emmener tout de suite. Je ne veux pas qu'elle voie le train partir ;

maintenant, c'est fini, nous nous sommes promis de ne pas pleurer. Elle sait que nous ne devons plus nous embrasser avant que je sois guérie, nous sommes raisonnables, le Bon Dieu nous aidera. Va, Suzelle, ma chère petite fille ; sois toujours bonne, honnête, travaille beaucoup et le temps passera vite ; quand nous nous retrouverons je serai vaillante et nous serons heureuses. Écoute bien le docteur, ma chérie, n'aie pas trop d'idées extraordinaires, tu es encore une petite fille ; et souviens-toi de ce que le docteur a fait pour ta maman qu'il ne connaissait pas et pour toi aussi. Sois toujours reconnaissant... et maintenant, va-t'en... va-t'en vite... Nous ne devons pas pleurer.

Le docteur prend la main de Suzelle. Cette main tremble dans la sienne, mais sur le petit visage contracté par la douleur il n'y a aucune larme.

– Au revoir, maman, réussit-elle à dire. Je t'écrirai demain, je te raconterai tout. La pension, c'est du nouveau qui sera peut-être drôle... Et toi tu écriras aussi, souvent, très souvent.

Attrapant une petite valise et sa boîte à violon, tête basse, sans regarder sa maman, la fillette suit le docteur.

M<sup>me</sup> Marelle a fermé les yeux afin de ne pas voir Suzelle s'en aller. Elle n'ira même pas dans le couloir pour la regarder une dernière fois tant elle a peur de crier pour la rappeler ou de descendre pour la reprendre à ce docteur qui l'emmène après lui avoir dit qu'elle, sa maman, n'avait pas le droit de vivre avec une petite fille bien portante. Il a eu raison de la prévenir, il a fait son devoir, elle doit à son tour faire le sien. Elle a tout accepté, mais comme c'est dur, mon Dieu, de se séparer de Suzelle si jeune encore. Le docteur sera bon, M<sup>me</sup> Marelle en est sûre, depuis quinze jours que n'a-t-il pas fait pour elles deux... Mais il ne remplacera pas une maman et, à la pension, qui s'occupera de Suzelle ?... Qui ira la voir ? Le docteur a une vie surchargée, on ne peut lui demander de consacrer à une petite fille, qu'il ne connaissait pas il y a deux semaines, quelques instants de son temps si précieux pour les malades. Ah ! comme Suzelle va se sentir seule... Elle n'aura personne, personne...

Le train s'en va, emportant M<sup>me</sup> Marelle vers les Vosges où, peut-être, elle retrouvera la santé.

Sur le quai, le docteur a pris la main de Suzelle. La fillette dont le visage est contracté marche près de lui, silencieuse, et le docteur comprend qu'il ne faut pas parler afin de lui permettre de cacher sa peine. Jean, le secrétaire, rejoint le docteur et tout en se dirigeant avec lui vers la sortie, il dit à voix basse :

– Monsieur, pour la petite fille il y a un gros ennui.

– Que se passe-t-il ?

– Au moment où je partais pour aller chercher la malade, j'ai reçu une communication téléphonique de la directrice. Deux cas de scarlatine : la pension est licenciée pour quinze jours.

– Diable, répond le docteur à voix basse. Pour une complication c'est une complication. Ne dites rien pour le moment.

Devant la gare le docteur retrouve son taxi habituel. Il y fait monter Suzelle et son secrétaire,

puis, au moment de donner une adresse, il réfléchit un instant et dit au chauffeur :

– Conduisez-moi à une pâtisserie. J’ai une petite qui a de la peine et il faut que je réfléchisse.

Entre les deux hommes la fillette s’est facilement casée, et pour ne pas pleurer, elle s’efforce d’oublier le long train sombre ; elle songe à la pension où elle va rester jusqu’à la guérison de sa maman. Le docteur a dit une année, plus peut-être. Ah ! comme ce sera long, terriblement long ! Mais sa maman a dit : « Travaille beaucoup, le Bon Dieu nous aidera. » Suzelle travaillera tant qu’elle pourra. Elle espère bien que le docteur a parlé à la directrice des élèves et des « cours », elle pourra ainsi continuer à gagner un peu d’argent, pour sa maman d’abord et pour la pension. Il ne faut pas que maman, guérie, trouve des dettes, sans cela on n’en sortira pas. Les dettes, sa grand-mère le disait toujours, vous tuent plus que la maladie. Maman et Suzelle ne doivent rien à personne, de cela toutes les deux sont très fières. Quand Suzelle sera sûre que

les paroles n'amènent pas des larmes dans ses yeux, elle interrogera le docteur sur la pension : il faut s'expliquer avant qu'on se quitte.

Le taxi s'arrête. Par prudence, Suzelle avait les yeux à moitié clos. Elle les ouvre tout grands pour voir la porte de la pension. Une porte, c'est très important, elle est tout comme une personne aimable ou désagréable. Mais où est-elle donc, cette porte ? Suzelle voit une grande pâtisserie avec un étalage magnifique... Que de gâteaux réunis ! Et le docteur lui dit :

– Descends, petite fille, nous allons goûter avant de nous séparer, j'ai très faim. Et toi ?

– Je ne sais pas, répond Suzelle en sautant de la voiture avec son inséparable boîte à violon.

Le docteur, son secrétaire et Suzelle pénètrent dans la somptueuse pâtisserie. Dans le fond, un peu retirée, une table est libre. Le docteur y installe ses invités, puis il commande :

– Mademoiselle, tartes aux fraises, éclairs et glaces. Quelle glace veux-tu, Suzelle ?

La petite fille ne connaît que les glaces



achetées dans les cornets aux marchands ambulants les jours où elle pouvait faire une folie.

– Une rose ou une verte, répond-elle.

– Donnez une glace, mademoiselle, moitié rose, moitié verte ; ça doit s'appeler fraise et pistache.

– Exactement, Monsieur, répond la jeune fille qui prend la commande.

Et peu de temps après, Suzelle a devant elle une superbe glace de deux couleurs et les gâteaux qu'elle préfère.

– Mange, ma petite fille, mange avec plaisir. Ta maman serait contente si elle te voyait installée près de ton ami le docteur et de Jean qui est aussi un ami. Jean vient de m'apprendre une chose bien ennuyeuse. La pension où nous devons te conduire ce soir est fermée pour quinze jours, alors voilà que nous ne savons pas au juste ce que nous allons faire de toi. Comment, tu souris ?... Tu as l'air content... Mais où penses-tu coucher ce soir ?

Et Suzelle dont le visage s'est subitement apaisé – la pension inconnue, c'était une angoisse – répond :

– N'importe où ! Une petite fille, ça ne prend pas beaucoup de place. Depuis que vous avez défendu que je couche dans la chambre de maman, la concierge nous avait prêté un matelas. Je le mettais le soir dans une petite pièce au sixième, là où il y avait des malles. On dort très bien par terre et depuis quinze jours j'en ai pris l'habitude.

– Possible, fait le docteur ennuyé. Mais ce soir tu ne peux pas retourner coucher par terre dans la petite pièce du sixième.

– Naturellement, puisque maman n'est plus là.

En disant ces mots, Suzelle a senti que malgré tout son courage des larmes emplissaient ses yeux. Attrapant la petite serviette de papier qu'on lui a donnée avec sa glace, elle les essuie bien vite et ajoute :

– On pourrait demander à la concierge le matelas, elle le prêterait. Et peut-être que chez

vous, Monsieur le docteur, il y a aussi une pièce où on range les malles ; je pourrais y mettre mon matelas jusqu'à ce que la pension rouvre.

Le docteur regarde son secrétaire et conclut :

– La jeune personne a trouvé la meilleure solution. Mais que va dire César ?

César, c'est le cuisinier, valet de chambre, l'homme de confiance qui assure le service du docteur. Depuis plus de vingt ans il règne en maître chez le docteur célibataire, ayant connu la mère de Monsieur qu'il a servie avec autant de dévouement qu'il sert maintenant le médecin. Chez le docteur il n'y a pas de femme ; seule une lingère vient trois fois par semaine pour faire le raccommodage. Il est évident que l'arrivée de Suzelle va bouleverser cet intérieur où tout est minutieusement réglé.

Le goûter fini, au moment où le docteur appelle la serveuse pour régler, il s'aperçoit que les yeux de Suzelle font le tour de l'élégante assistance et qu'elle paraît très intéressée.

Heureux de voir la fillette distraite de son

chagrin, le docteur lui dit :

– Cette pâtisserie est très connue et, tu vois, les clients y viennent nombreux. En France nous sommes tous gourmands.

– Ah ! répond-elle, si vous vouliez, Monsieur le docteur, demander à la dame de la caisse la permission, avant de m'en aller je pourrais peut-être jouer, j'ai mon violon... Et je crois qu'ici ça rapporterait mieux que dans les cours !

Et comme Suzelle attrape sa boîte, le docteur se lève, un peu effrayé par les idées de sa jeune pupille.

– Non, non, dit-il, nous n'avons pas le temps. Il faut rentrer à la maison.

Raisnable, Suzelle soupire :

– C'est dommage, la recette aurait été bonne.

Jean, le secrétaire, ne peut s'empêcher de rire et de penser que la pupille du docteur lui réserve des surprises qui ne seront peut-être pas tous les jours agréables.

\*

Depuis dix jours, Suzelle est installée chez le docteur Micht. L'installation s'est faite sans trop de difficulté. Le soir du départ de M<sup>me</sup> Marelle, en entrant avec la fillette dans l'appartement de la rue de Passy, le docteur lui a dit qu'il fallait tout de suite venir voir César.

César ! Ce nom avait impressionné la jeune Suzelle et c'est avec un certain respect qu'elle pénétra dans la cuisine de César, son royaume.

– César, avait dit le docteur, je vous amène une petite fille dont la maman est partie tout à l'heure pour un sanatorium. Elle devait entrer à la pension ce soir, mais la pension est momentanément fermée à cause de deux cas de scarlatine. Cette petite fille n'a plus de papa, alors j'ai pensé que, peut-être, nous pourrions la prendre pendant quelques jours jusqu'à ce que la pension rouvre. Comment peut-on arranger cela ?

Devant son fourneau, César était occupé à remuer une sauce. Il n'avait pas daigné se

retourner pour regarder les personnes qui entraient dans sa cuisine. Les paroles du docteur, dites d'une voix douce, presque craintive, ne l'amadouèrent pas. Une petite fille dans la maison, Monsieur vraiment devenait fou ! On était si tranquille, sans femme, rien que tous les deux, car le secrétaire n'habitait pas là. Et le docteur voulait troubler cette tranquillité ! Non, vraiment, ce n'était pas possible. Sans se retourner, il répondit :

– Je ne sais pas comment on peut arranger cela... À quelle heure Monsieur veut-il dîner ?

– Je ne dînerai que quand... cela sera arrangé. Et puis nous serons deux à dîner.

– Comme Monsieur voudra.

Bien ennuyé, le docteur allait quitter la cuisine en emmenant Suzelle, quand la petite fille s'écria :

– Ça sent bon ! Ce que vous tournez dans votre casserole, monsieur César, est-ce que ce ne serait pas une béarnaise et une vraie ?

Alors un miracle se produisit.

Flatté, César se retourna, et il vit la petite fille qui, les narines ouvertes, respirait avec plaisir la bonne odeur répandue dans la cuisine. Encore de mauvaise humeur, mais ayant de l'indulgence pour une enfant qui avait un si subtil odorat, il demanda :

– Voulez-vous goûter à ma sauce ?

– Avec plaisir, monsieur César.

Le cuisinier tendit sa cuiller en bois dans laquelle il y avait de la sauce. Suzelle s'avança près de l'évier, ouvrit le robinet, lava son doigt, puis vint le mettre dans la cuiller. César l'avait regardé faire ; malgré lui, il murmura :

– Elle est rudement propre cette gosse-là.

Et le docteur entendit César ajouter à haute voix :

– Je crois que pour une nuit ou deux, sur le divan du cabinet de consultation, on pourrait faire là un arrangement !

Et depuis dix jours, chaque soir, Suzelle couchait sur le divan ; et César et elle étaient devenus des amis. Le vieux serviteur se défendait

encore ; il ne voulait pas avoir l'air d'approuver l'idée étrange de Monsieur, mais il multipliait les petits plats car il s'était aperçu que la fillette les aimait, savait les apprécier, et le féliciter en termes justes de sa science culinaire.

Le lendemain de son arrivée, Suzelle avait eu une conversation avec le docteur. Elle ne voulait pas perdre son temps l'année du certificat ; elle continuerait à aller à son ancienne école, proche de la rue de Passy, jusqu'à ce que la pension rouvrît ses portes. Et puis elle demanda au docteur la permission de continuer à donner des leçons et à faire les cours.

L'école, le docteur permit ; les leçons aussi. Mais il refusa les « cours ». Suzelle essaya de discuter, mais le docteur répondit :

– Ma petite fille, tu te cachais de la maman pour aller jouer dans les cours, c'est donc qu'elle n'aurait pas approuvé cette occupation. Je ne lui ai rien dit afin de ne pas lui faire de peine, c'était ton secret, mais il ne faut jamais avoir de secret pour sa maman. Tu dois lui écrire tout ce que tu fais, et tu ne voudrais pas lui parler des cours,



donc il faut y renoncer. J'ai confiance en toi. Après l'école tu iras donner tes leçons, puis tu reviendras ici. Promets-le-moi, Suzelle.

La petite fille avait écouté le docteur avec la plus grande attention ; il disait une chose vraie : maman n'aurait pas voulu qu'elle jouât du violon dans les cours. C'étaient des recettes en moins, mais il fallait obéir au docteur, la malade le lui avait tant recommandé.

– Je n'irai plus jouer dans les cours, répondit-elle avec tristesse. Je vous le promets, Monsieur.

Et pendant ces dix jours, tout s'était si bien passé qu'un soir César apprit une nouvelle qu'il ne jugea pas désagréable : la pension de Suzelle ne rouvrant ses portes que le mois prochain, la fillette resterait avec eux deux semaines de plus.

Et voici qu'un matin, au moment où Suzelle s'apprête à s'en aller à l'école, la sonnerie du téléphone qui se fait entendre si souvent chez le docteur, retentit, assourdissante. Le secrétaire n'est pas arrivé et César, occupé à la cuisine, crie à la petite fille de prendre la communication.

Suzelle court vers l'appareil, décroche le récepteur.

– Allô ! Très bien, je préviendrai M. le docteur et j'espère que ça s'arrangera.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demande César.

– C'est de la part de M. Jean, il a la grippe. Il est couché et il en a pour cinq ou six jours sans pouvoir venir.

En entendant ces paroles, César quitte la cuisine.

– En voilà une histoire ! dit-il. Et une complication ! Qu'est-ce qui va répondre au téléphone pendant que je vais aller au marché ? C'est qu'il n'y a pas moyen de laisser la maison seule avec les clients qui n'arrêtent pas de téléphoner. Ils dérangent quelquefois pour presque rien, mais ça peut être grave. En tout cas, Monsieur veut qu'on soit toujours là, il est l'esclave de ses malades... Ça dure depuis trente ans... et ça continue ! Qu'est-ce qu'on va faire ?

Tranquillement, Suzelle enlève son petit béret, son manteau, et répond :

– Ne vous tourmentez pas, je remplacerai le secrétaire. J’inscrirai les noms des clients, c’est pas difficile et vous pourrez aller faire votre marché.

César regarde attentivement la gamine. Sûrement elle répondra aussi bien que le collègue qu’il pourrait trouver dans la maison. Depuis dix jours la fillette est avec eux. Maintenant elle connaît les heures de consultation et celles où on peut promettre que le docteur ira là où on l’appelle.

– Je vais faire le marché tout de suite, c’est toujours vers dix heures que la danse commence ; si vous étiez embarrassée, je serai là.

– Je me débrouillerai, n’ayez pas peur ! Et en attendant que la danse commence, je vais faire le bureau, ça vous avancera toujours. Vous allez avoir du travail aujourd’hui, c’est le jour de la consultation.

– C’est pourtant vrai, je n’y pensais pas. Faut être prêt à deux heures et souvent ils arrivent avant. Ah ! Monsieur Jean va nous manquer, c’est lui qui reconduit les clients avec de bonnes

paroles ; moi, je ne saurai rien leur dire.

– Je vous aiderai, monsieur César. Faut pas que le docteur soit ennuyé.

Immédiatement, Suzelle s’empare de l’aspirateur et se met à le manœuvrer dans le bureau du docteur. Les mains sur les hanches, César la regarde un moment, puis se rendant compte que la fillette sait faire le ménage, tout content de lui découvrir cette qualité en plus des autres, il s’en va chercher son sac pour aller au marché.

Avec entrain, heureuse de faire quelque chose pour le docteur, Suzelle continue à mettre en ordre cette pièce où le médecin reçoit les clients.

Dix jours qu’elle est arrivée ! Cela a passé vite, et comme maman paraît contente et affirme que l’air pur de la montagne va la guérir rapidement, Suzelle se dit qu’une année ce n’est jamais bien long. Et elle sourit à l’avenir en faisant des projets.

Un jour elle sera une grande artiste. Elle aura beaucoup d’élèves ; elle donnera des concerts ;

elle gagnera de l'argent et sa maman, guérie, n'aura plus besoin de travailler. Elles auront une petite maison à elles, dans la banlieue de Paris, là où il y a une forêt à cause des poumons de maman ; et autour de cette maison il y aura un jardin avec des fleurs et surtout des roses... Suzelle les aime tant.

Tout en essuyant le bureau, elle bâtit son avenir ; mais la sonnerie du téléphone retentit. La danse commence, comme dirait César.

– Allô ! Oui, c'est ici le d<sup>r</sup> Micht... Oui, c'est la secrétaire ! Donnez votre nom, je vous le répète : M. Bernard, 17, rue du Bois. Oui, le docteur ira dans la soirée. Naturellement je note ; je sais ce qu'il faut faire !

Et furieuse de l'insistance de ce client (il a l'air de craindre que sa communication ne soit pas bien prise), Suzelle raccroche le récepteur.

À peine s'est-elle mise à essuyer les planches de la bibliothèque que de nouveau la sonnerie du téléphone retentit et elle murmure : « La danse continue ! »

- Allô ! Oui, le docteur Micht, c'est bien ici.
- Qui parle ? Mais la secrétaire ! Non, ce n'est pas M. Jean, il est malade ; mais c'est une autre, une nouvelle qui sait ce qu'elle doit faire. Naturellement, j'écoute...
- Le docteur ne rentrera que pour déjeuner...
- Il faut qu'il vienne avant le déjeuner ?... Mais il rentre souvent à une heure et nous avons la consultation à deux heures... Alors, quand déjeunera-t-il ?...
- Vous dites ?... Répétez : c'est très grave et je dois prévenir le docteur tout de suite...
- Il faut le trouver ! Vous dites que M. Jean le trouvait toujours ?... Eh bien, je le trouverai aussi. Donnez votre adresse, je me débrouillerai... M'entendez-vous ?...
- Comtesse... C'est bien ce que vous avez dit ? Alors j'écris : Comtesse Mancinella, 20, avenue Foch. Et c'est pour Luigi ? Son état est très grave... Comment écrivez-vous Luigi ?... Faut pas que je me trompe, vous comprenez ! C'est parfait. Au revoir, Madame ou Mademoiselle...

Ne craignez rien... Je vous répète que je ferai tout comme M. Jean, je me débrouillerai pour trouver le docteur.

Le récepteur raccroché, Suzelle est bien ennuyée. M. Jean trouvait toujours le docteur... Comment le trouvait-il ? À huit heures, le docteur s'en est allé voir ses clients. Il emporte avec lui une liste déposée par son secrétaire, la veille, dans l'antichambre, à côté de la serviette du docteur ; cette serviette qu'il a toujours et dont il a sorti, quand il est venu voir maman, un drôle d'instrument avec lequel il a écouté ce qui se passait dans la poitrine de la malade.

Cette liste de clients, où M. Jean la prenait-il ? Mais sur le bloc du téléphone ! Aujourd'hui Suzelle y note toutes les communications. C'est pas difficile à deviner, il suffit de tourner la page et elle va découvrir les noms des clients que le docteur va voir ce matin.

– Voici. Dix noms suivent avec leurs adresses et, précaution que Suzelle n'a pas eue – le nouveau secrétaire ne peut tout savoir – les numéros de téléphone des clients suivent leurs

adresses ; dorénavant Suzelle les demandera. C'est très simple, elle va téléphoner chez tous les malades, elle finira bien par rencontrer le docteur ; c'est comme cela sans nul doute que faisait M. Jean.

Abandonnant son essuie-meubles, elle s'installe dans le fauteuil du docteur et devant l'appareil commence à composer ses numéros avec la plus grande attention. Il s'agit de ne pas se tromper : on attend le docteur pour un enfant gravement malade.

Cinq mauvaises réponses, le docteur est déjà venu. Suzelle ne se décourage pas ; à la sixième communication il lui est répondu que le docteur n'est pas arrivé mais qu'on l'attend d'une minute à l'autre. Bien poliment, Suzelle demande que le docteur téléphone chez lui, à son secrétaire, tout de suite en arrivant ; c'est pour une chose très grave. Et elle insiste comme la personne de l'avenue Foch a insisté. Elle répète deux fois : c'est très grave.

Cela fait, toute contente, elle raccroche le récepteur. Elle a su, comme M. Jean, trouver le



docteur. La dame de l'avenue Foch peut être tranquille, son malade sera vu avant le déjeuner.

Le ménage fini, Suzelle va pouvoir travailler son violon ; et elle travaillera dans le bureau afin d'être près du téléphone. Elle court chercher son instrument qu'elle appelle « Chéri », rangé dans la chambre de feu Madame Mère, comme dit César, une chambre qu'on n'a pas touché depuis la mort de la pauvre dame. Suzelle n'a le droit d'y entrer que pour mettre sa boîte sur une table et pour la reprendre.

Bien vite, elle revient avec son violon et à peine a-t-elle commencé à faire des exercices que la sonnerie du téléphone retentit. Cette fois, Suzelle en est certaine, c'est le docteur.

– Allô... Mais oui, c'est moi, c'est Suzelle... Qu'est-ce que je fais ? Mais je remplace M. Jean qui est malade et César est au marché. Voici ce que je dois vous apprendre... Attendez, Monsieur le docteur, que j'attrape le cahier... Il faut aller tout de suite, c'est grave, très grave, chez la comtesse Mancinella, 20, avenue Foch ; c'est pour Lu... Lui... Luigi ! Oui, c'est cela... Grave,

très grave, vous comprenez ? Vous y allez tout de suite... Tant mieux... Au bout du fil la dame avait une voix comme si quelqu'un s'étranglait. À tout à l'heure... Oui, je prends les communications, ne vous tourmentez pas !

Le docteur sourit en pensant à la jeune secrétaire qui remplace Jean. Mais il n'est pas inquiet, il sait que Suzelle fera tout ce qu'elle pourra pour le bien remplacer. César dit souvent : « Cette gosse-là n'est pas comme les autres. Raisonnable quand il le faut, gaie malgré son chagrin, et du cœur à revendre à tous les gosses qui n'en ont pas. »

Le docteur voit rapidement le malade pour lequel il a été appelé dans cette maison, puis il s'excuse de sa visite un peu courte ; mais une maman inquiète le demande, et il doit y aller tout de suite.

Le taxi l'emmène rapidement au palais rose. Près de la grille il trouve le concierge qui semble le guetter.

– Enfin, dit-il, Monsieur le docteur ! On était parti chez vous tant on avait peur que le nouveau

secrétaire ne vous trouve pas.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– M. Luigi est bien malade.

La porte de l'hôtel est ouverte et dans le vestibule Mademoiselle est là. Mademoiselle a un pauvre visage.

Pendant qu'il retire chapeau et manteau, le docteur interroge :

– Qu'est-ce qu'il a ?

– Température : 41. Depuis ce matin il divague et ne reconnaît personne.

– Cette fièvre est venue subitement ?

Et baissant la tête, la pauvre institutrice répond :

– Hélas ! il a tout fait pour être malade.

– Comment ?... Expliquez-moi ?

– Depuis deux jours il était enrhumé, un rhume sans importance, aucune fièvre. Hier soir à onze heures, je ne sais pourquoi, je me suis levée ; j'étais inquiète, toute la journée Luigi avait été insupportable et il me semblait plus

révolté contre moi, contre tous, que d'habitude. Violent, refusant de dîner, il s'est couché en disant qu'il avait mal à la tête et ne dînerait pas ; cela lui arrive de temps en temps. Sa mère et moi, comme vous nous l'avez recommandé, nous n'y attachons plus aucune importance. À onze heures j'ai voulu aller voir s'il dormait. Luigi n'était pas dans son lit, ni dans sa chambre. J'ai eu peur, je l'ai appelé, il n'a pas répondu ; mais la fenêtre de son studio était ouverte et je l'ai trouvé sur la terrasse. Il avait enlevé sa veste de pyjama et recevait sur son dos nu la pluie glaciale. Depuis combien de temps était-il là ? je n'en sais rien. Je l'ai emporté dans mes bras, frictionné, recouché. « Je recommencerai ! » m'a-t-il crié. Et déjà pris par la fièvre, sans peut-être se rendre compte de ce qu'il disait, il m'a répondu : « Je veux être malade, très malade. » Et il s'est endormi d'un sommeil qui m'a tout de suite inquiétée. Je suis restée près de lui cette nuit, je n'ai prévenu sa maman que ce matin, mais je lui ai caché ce qui a rendu Luigi malade. Il faut qu'elle l'ignore, elle aurait trop de peine.

– Vous avez raison, répond le docteur. Pauvre

petit. J'ai peut-être été trop sévère, je n'ai pas su me faire aimer ; c'est difficile.

Et Mademoiselle, avec tristesse, ajoute :

– Docteur, il n'aime personne.

Près du lit de Luigi, sa maman est là. Une maman bouleversée, si inquiète. L'arrivée du docteur, impatiemment attendue, lui donne de l'espoir.

– Enfin, dit-elle, vous allez nous dire ce qu'il a, ce qu'il faut faire. Il n'a plus sa raison, il ne me reconnaît pas. Le thermomètre, vous le savez, marque 41. J'ai peur, affreusement peur.

– Nous allons voir, Madame, je vais l'ausculter. Une vilaine histoire pulmonaire probablement, mais nous sommes armés pour ces histoires-là, nous en viendrons à bout. Découvrez sa poitrine que je l'ausculte.

Le docteur fait une longue auscultation, puis il écoute le cœur de Luigi, ce cœur affolé qui bat si vite. L'enfant ne se rend compte de rien. Une torpeur a succédé à la période d'agitation. De temps en temps il murmure des mots sans aucun

sens pour sa mère : froid... pluie... vent... malade... Mais un moment il parle plus fort et les trois personnes penchées sur lui entendent distinctement : « Nain... Affreux nain... » Voilà le grand mal dont souffre Luigi. Il n'a pas accepté son infirmité. Il est devenu un enfant révolté, cruel et méchant. La double congestion pulmonaire, recueillie sur la terrasse, le docteur la guérira peut-être. Mais l'autre maladie qui se résume en ces mots : « Nain... Affreux nain... », quel remède l'améliorera ?

Depuis quelque temps le docteur a essayé de lutter avec cet enfant et jusqu'à présent il n'a guère réussi. Il faut que le Bon Dieu lui vienne en aide, sans cela Luigi sera ce que le dictionnaire dit : un monstre. Il cherchera à faire souffrir tous ceux vivant près de lui et comme il est l'unique héritier d'une grosse fortune, le mal qu'il pourra faire sera plus terrible encore.

Soucieux, le docteur donne ses instructions à Mademoiselle, puis il dit qu'il enverra une infirmière car Mademoiselle ne peut faire le jour et la nuit. L'état de Luigi nécessite les plus

vigilants soins, il ne faut pas le quitter un instant ; le docteur reviendra ce soir. À la comtesse Mancinella qui l'accompagne jusque dans le vestibule, il affirme, n'y croyant pas lui-même, qu'une double congestion pulmonaire n'a jamais tué un enfant. Luigi est malade, très malade. Neuf jours difficiles à passer, mais on l'en sortira ; et puis, bien vite, le docteur Micht s'en va ; c'est si pénible de mentir à une maman dont les yeux ont l'air de fouiller votre conscience pour savoir la vérité.

\*

Pendant plus d'une semaine le docteur a été trois fois par jour au palais. Et Suzelle, que ses fonctions de secrétaire avaient renseignée, demandait chaque soir des nouvelles de ce petit malade par sa faute, avait dit le docteur sans donner d'autre explication.

Enfin, le soir du neuvième jour, en rentrant, le docteur peut dire à Suzelle que le petit Luigi s'en

sortira.

– Quel bonheur ! s'écrie la fillette. J'ai encore prié ce matin pour qu'il guérisse.

– Est-ce un bonheur ! répond le docteur qui craint l'avenir pour le petit garçon.

Suzelle est stupéfaite. Elle ne comprend pas ces paroles et ses yeux interrogent. Le docteur l'entraîne dans son bureau et lui dit :

– Viens, je vais t'expliquer qui est ce petit Luigi, ce malade si difficile à soigner. Sais-tu ce que c'est qu'un nain ?

– Oui, c'est un tout petit homme. J'ai vu dans un magazine un village construit pour eux.

– En effet, le village des nains existe. Ils y vivent ensemble, alors ils ne sont peut-être pas malheureux. Dans une famille normale, quand un enfant est un nain, c'est bien triste pour lui et pour les siens.

– Oui je comprends, répond Suzelle embarrassée, mais le petit Luigi a une maman m'avez-vous dit, une maman bien portante avec laquelle il peut vivre ; alors il n'est pas



malheureux.

– Tu raisones avec ton cœur, mais vois-tu, Luigi n'a pas de cœur.

– Comment peut-il vivre ! s'écrie la fillette.

– Nous ne nous comprenons pas. Médicalement il a un cœur qui a été bien fatigué par sa congestion, mais je te ferai mieux comprendre l'état de Luigi en te disant que son âme, l'âme que le Bon Dieu lui a donnée, est de mauvaise qualité ; enfin elle est malade, très malade, perdue, si on ne s'en occupe pas.

– Mais vous la guérirez ?

– Je ne sais pas, c'est difficile, Suzelle, très difficile de soigner une âme. Luigi n'aime personne, personne, entends-tu ?

– Et le Bon Dieu, et sa maman, est-ce possible qu'il ne les aime pas ?

– Hélas ! c'est possible.

Suzelle se tait. Son tendre cœur, ce cœur qui supporte bravement la tristesse d'être séparé d'une chère malade, partage l'inquiétude du docteur. Elle répond d'une voix grave, disant ce

qu'elle ressent :

– C'est terrible !

– Tu as raison, petite fille. Mais il faut essayer de guérir Luigi de sa méchanceté, tu pourras peut-être un jour m'aider, on verra cela. Veux-tu dire à César de venir me parler ?

Pendant que Suzelle est allée chercher César, le docteur regarde son courrier et sur les lettres et les journaux il aperçoit une enveloppe jaune. Cette enveloppe n'est pas venue par la poste, quelqu'un l'a apportée. Il la prend. Elle est lourde, il y a de l'argent dedans. Un pauvre client lui envoie, sans doute, le prix d'une visite qu'il n'aurait jamais eu l'idée de réclamer. Il ouvre l'enveloppe ; une pièce de vingt francs tombe et une lettre l'accompagne :

« Monsieur le Docteur,

« La fruitière ne me donne plus une livre de pommes, puisque je suis sans ménage, mais cinq francs. Et son fils prend, maintenant, trois leçons par semaine, avec la mercière ça fait vingt francs.

J'ai touché deux semaines, quarante francs. J'ai envoyé à maman vingt francs de laine pour qu'elle se tricote un bon chandail dont elle a besoin et les autres vingt francs je voudrais bien que vous les acceptiez pour ma nourriture en attendant que j'aie à la pension où on prend les petites filles des mamans malades.

« Je sais bien que vingt francs ce n'est pas grand-chose. M. César m'a montré qu'on avait juste un bifteck pour ce prix-là, mais si je trouve d'autres leçons je pourrai, peut-être, vous donner plus la semaine prochaine ; la mercière s'occupe de me chercher des élèves.

« Monsieur le Docteur, je vous remercie bien pour maman et pour moi aussi. Jamais je n'oublierai d'être reconnaissante et tous les soirs je parle de vous au Bon Dieu.

« Votre petite amie,

« SUZELLE. »

Au moment où le docteur achève cette lettre, le valet de chambre entre dans son bureau.

– César, dit-il, le concierge m’a prévenu qu’on allait faire des réparations. Il va falloir déménager la cave, c’est bien ennuyeux.

Le docteur s’attendait à ce que cette nouvelle contrarie César. Quand il est contrarié il ne cesse de grogner et tout va mal dans la maison. À sa grande surprise le visage de César reste souriant et il répond :

– On déménagera, le mari de la concierge m’aidera ; en une matinée on fera cela, nous n’avons que deux caves, faut pas se frapper.

– Parfait, dit le docteur tout content – il redoute les mauvaises humeurs de César. Si vous pouvez vous faire aider, en effet, ce sera plus facile, et le concierge ne refusera pas. Il ajoute : Vous pouvez servir, j’ai très faim.

– Si Monsieur veut me le permettre, j’ai moi aussi quelque chose à lui dire.

– Parlez, répond le docteur un peu étonné. César n’a pas l’habitude de discuter ni de lui demander son avis. Il est le véritable maître de la maison, le docteur n’ayant pas le temps de

s'occuper de questions de ménage.

– C'est rapport à la petite fille.

– Ah ! Que se passe-t-il ? demande le docteur ennuyé, craignant que Suzelle n'ait fait quelque bêtise ayant mécontenté le vieux serviteur.

– La directrice de la pension a téléphoné cet après-midi à monsieur Jean. La pension rouvre demain ; on y attend mademoiselle Marelle, il paraît que c'est comme ça que la petite s'appelle. J'ai dit au secrétaire de garder pour lui cette communication et que je préviendrai moi-même Monsieur... Voilà...

– C'est très bien, répond le docteur, oui, c'est très bien. Quatre semaines, c'est le temps qu'il faut pour être certain que les élèves n'ont pas attrapé la maladie... Quatre semaines, après tout, c'est juste ; on aurait peut-être pu attendre un peu plus longtemps, mais enfin il n'y a rien à dire. Le médecin de la pension sait ce qu'il fait et prend ses responsabilités.

– Je n'en suis pas sûr, répond César. Moi qui vis avec Monsieur depuis trente années, je

connais la scarlatine : il faut quarante jours d'isolement, et, si on veut être bien prudent, il vaut mieux cinquante ou soixante jours ! Moi, je dirais deux mois, et cette sale maladie se terminerait une fois pour toutes, tandis que s'il y a une élève qui l'attrape de nouveau, cette fois faudra fermer l'école pour trois mois. Et si c'est la petite qui la prend, avec la mère au sana, nous serons emmoutardés ; alors ce sera l'hôpital pour elle et à l'hôpital des contagieux on ne peut pas approcher les malades. Si on met la petite dans cette pension contaminée, la chose sûrement arrivera. Aussi, je préviens Monsieur tout de suite, que je ne pourrai pas voir ça ! J'aime mieux m'en aller, oui, quitter le service de Monsieur ! Je regrette – ah ! Monsieur pense que je regrette – mais depuis la communication de la directrice de la pension j'ai beaucoup réfléchi, et j'ai été obligé de prendre cette décision. Je suis à un âge où je ne peux plus supporter des complications. Que va faire Monsieur ?

Et, stupéfait, le docteur répond :

– Ce que vous voudrez, César.

– Oh ! ce que je veux, Monsieur, c’est bien simple. La petite ne doit pas aller dans une maison où il y a eu la scarlatine ; ça a l’air plein de santé ces gamines-là, mais c’est fragile, faut se souvenir de la mère. Avant tout elle doit être bien nourrie, elle a besoin de bons petits plats et je demande à Monsieur si à la pension on lui en fera. Non, elle sera un numéro, voilà tout ! Lentilles et haricots à tous les repas, et pas le droit de dire que ça vous fait mal ! Monsieur, faut garder la petite ici ; d’abord je deviens vieux, elle m’aide beaucoup sans en avoir l’air, et si Monsieur savait comme elle est intelligente ; elle me lit toutes les compositions qu’elle fait pour le certificat, parfois je n’y comprends pas grand-chose, mais je me rends compte que c’est très bien. Et puis, Monsieur ne sait pas que le soir, pendant que j’épluche les légumes – il en faut beaucoup maintenant qu’on est trois – elle vient travailler son violon dans ma cuisine. Ah ! Monsieur, si vous entendiez comme elle joue, on se croirait à l’église... Je me suis bien aperçu que de toutes les cuisines on l’écoute ; et quand je rencontre un camarade dans l’escalier il me dit :

« Ce qu'on fait de belle musique chez vous, monsieur César. » Et ils ont raison, c'est de la belle musique.

– Eh bien, nous garderons la musicienne.

– Merci, Monsieur, parce que ça m'aide pour les légumes ! Monsieur n'a pas remarqué comme ils étaient bien épluchés ?

– Si, peut-être. Mais, César, je voudrais dîner...

– Une minute, Monsieur, j'ai encore une petite chose à dire. C'est toujours au sujet de la petite. Maintenant que nous sommes décidés et qu'elle va rester avec nous, faudrait lui arranger un coin... une pièce... une chambre... Elle ne peut pas toujours coucher sur le divan, c'est bon pour quelques jours, mais j'espère bien que sa mère ne va pas guérir trop vite !

– Hélas ! répond le docteur, il n'en est pas question pour le moment. Mais, César, je ne vois pas où on pourrait installer Suzelle, il n'y a pas de coin disponible dans l'appartement.

– Si, Monsieur, répond César en baissant la



voix, il y a la chambre de Madame.

– La chambre de maman ! répète le docteur avec surprise. Vous n’y pensez pas !

– Mais si, j’y pense, Monsieur... Et j’ai idée que la pauvre Madame, si elle nous voit du Paradis où elle est sûrement, trouve mon idée très bonne. Une chambre où il n’y a plus personne, ça fait triste. Et si Monsieur s’était marié et avait eu des enfants, il aurait peut-être bien une fille comme la petite, alors ça serait tout naturel qu’elle habite la chambre de sa grand-mère. Si Monsieur voulait penser que c’est une chose qui aurait pu arriver, ça irait tout seul !

– En effet, répond le docteur, vous avez raison. Mais il faudra expliquer à Suzelle qu’elle n’abîme rien ; les affaires de maman, c’est sacré.

– Oh ! que Monsieur ne s’inquiète pas, je lui expliquerai la situation, elle comprendra ; pour le cœur elle s’y connaît, elle devine tout ce qui peut vous faire plaisir. Si Monsieur savait comment elle s’y est prise avec moi, Monsieur serait émerveillé.

– Je m’aperçois, César, qu’elle a fait votre conquête et ce n’était pas facile.

– Ah ! sûrement ! Monsieur sait bien que je n’aime pas les femmes, je le dis à la lingère trois fois par semaine ! Mais Suzelle, Monsieur, comme je répète toujours, c’est pas une gosse comme les autres.

– C’est convenu, César, vous la garderez et vous l’installerez dans la chambre que vous m’avez demandée, mais, je vous en prie, servez-vous, j’ai grand-faim.

Et tout heureux, César s’en va en criant :

– Dans une minute la soupe est sur la table et une soupe qui récompensera Monsieur.

Après le dîner, un très gentil dîner, pendant lequel Suzelle a beaucoup questionné le docteur sur Luigi, cet enfant dont l’âme est malade, en revenant dans son bureau pour lire son courrier et les journaux, le docteur retrouve sur la table la lettre et la pièce de vingt francs.

Les discours de César lui ont fait oublier les deux choses, il faut qu’il s’explique avec cette

gamine. S' imagine-t-elle qu'il acceptera son argent ? Et il faut l'avertir de la décision que César et lui ont prise concernant la pension.

Il ouvre la porte de son bureau et appelle la petite fille. Elle vient de suite.

– Que faisais-tu, Suzelle ?

– Je mettais de l'ordre dans la salle à manger.

– Tu finiras tout à l'heure, j'ai quelque chose à te dire.

– Vous avez reçu des nouvelles de maman ? demande la fillette avec un peu d'inquiétude.

– Oui, hier, mais je te les ai transmises. Il faut, tu le sais, beaucoup de patience.

– J'en aurai.

– J'ai à te dire autre chose : la directrice de la pension a prévenu, cet après-midi, que sa maison rouvrirait. Elle t'attend.

– Ah ! fait Suzelle qui paraît désagréablement surprise. Mais elle se redresse et vaillante, ajoute : J'irai quand vous voudrez.

– Parfait. Mais voilà, c'est que cela ne

s'arrange pas aussi bien que je le pensais. César, dont tu as su te faire aimer, ne veut pas que tu entres dans cette pension qu'il juge encore contaminée, il te voit déjà avec la scarlatine et si tu t'en vas à la pension, il m'a prévenu qu'il me quitterait. Tu juges si je suis embarrassé.

Un cri de joie répond au docteur.

– Ah ! comme il est gentil César. Vous ne le laisserez jamais partir, il le sait bien ; il a dit cela pour que je reste ici, avec vous deux, en attendant que maman guérisse. C'était un moyen, un bon, mais au moins cela ne vous a pas fâché ? Parce que si vous êtes fâché, je parlerai à César et j'irai à la pension.

– Non, petite Suzelle, je ne suis pas fâché. Et pour ton installation définitive, jusqu'au retour de ta maman, tu t'arrangeras avec ton ami César, je lui ai donné toute liberté. Maintenant nous avons encore quelque chose à régler. J'ai reçu ta lettre et ton argent. Suzelle, tu dois penser que je suis heureux de donner abri et nourriture au petit oiseau recueilli. Ne me parle plus jamais de cela. Reprends tes vingt francs, ils serviront pour ta

maman.

Le visage si joyeux de Suzelle est devenu grave et elle répond :

– Non, docteur, il faut au contraire, puisque je vais rester avec vous, accepter cet argent. J’ai onze ans, bientôt douze, je peux travailler, alors je dois penser aux frais que je vous occasionne. Maman me l’a toujours dit : même pauvre, très pauvre, on a le droit d’être fier ; et je suis si fière de gagner un peu d’argent. Je sais que pour vous ce n’est pas grand-chose et je voudrais pouvoir faire plus, beaucoup plus ; mais vous n’êtes pas comme M. César, il aime la musique, alors je joue pendant qu’il épluche ses légumes et ça lui plaît beaucoup.

– Qui t’a dit, ma petite fille, que je n’aimais pas la musique ? Ma chère maman m’en faisait tous les soirs. Dans sa chambre tu trouveras son piano, sa musique, et le fauteuil où je m’asseyais pour l’écouter. Et je t’assure que cet instant de repos m’était très agréable.

– Mais alors, docteur, s’écrie Suzelle joyeuse, je pourrai moi aussi, le soir, jouer pour vous.

Pendant que vous lirez vos journaux vous entendrez une pavane, une sérénade ; et puis quand l'heure de votre repos approchera, je vous jouerai une berceuse, celle que M. César préfère. Il paraît que quand il l'a entendue dans la journée, il dort toute la nuit sans se retourner !

– Parfait, Suzelle, répond le docteur. Seulement, comme la fruitière et la mercière, je paierai la musicienne chaque fois qu'elle jouera.

– Entendu. Mais vous me promettez d'accepter l'argent que je gagnerai ; comme cela nous serons d'accord.

– Oui, petite fille, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement. Et il ajoute : César a raison quand il dit que tu n'es pas une gosse comme les autres. Garde ta fierté, ton courage, et le Bon Dieu t'aidera.

– Je finis de ranger la salle à manger, répond Suzelle joyeuse, et je reviens avec mon violon. Dès ce soir nous commencerons. Je suis si heureuse de pouvoir faire quelque chose qui vous fasse plaisir. Je l'écrirai à maman, elle sera bien contente.

– Tout est pour le mieux. Dis à César qu’il m’apporte une tasse de tilleul.

Le docteur s’installe dans un fauteuil et commence à décacheter son courrier qu’il annote avec soin afin de faciliter la tâche de son secrétaire ; puis il prend son journal et se met à lire. La porte de son bureau s’ouvre et César paraît portant un plateau.

– Vous êtes content ? lui demande-t-il.

– Ah ! Monsieur ne peut pas savoir ! La petite est entrée dans ma cuisine : deux bonds et j’avais ses bras autour du cou. Elle a embrassé mon vieux visage cuit par le fourneau et tout plein de piques. Je ne m’étais pas rasé ce matin, ça lui a été égal ; un gros baiser et puis encore un gros baiser, et merci, et merci ! Je crois qu’il y a bien dix ans qu’on ne m’avait pas embrassé ! Monsieur est tout de même bien gentil...

Heureux de la joie de son serviteur, le docteur lui répond :

– Je suis content aussi, tout s’arrange. La maman n’a plus qu’à guérir.

– Pas trop vite, Monsieur, pas trop vite !

Et comme le docteur reprend la lecture de son journal, il ajoute :

– Si Monsieur voulait m’écouter, encore deux minutes et ça serait fini.

Résigné, le docteur répond :

– Je vous écoute, mon vieux César. Mais depuis des années, je ne vous ai pas vu aussi bavard !

– Il y a la petite, Monsieur, c’est à cause d’elle. (Et sortant de la poche de sa veste blanche deux petits morceaux de lainage, César les tend au docteur.) Je voudrais que Monsieur me donne son avis. Ce matin, en faisant mes courses dans la rue de Passy, j’ai découvert un nouveau magasin où il y avait des robes d’enfants. J’en ai vu une verte et une bleue, les deux sont jolies ; je voudrais faire un cadeau à la petite, seulement il faut que Monsieur me dise quelle couleur ira le mieux avec ses cheveux blonds. Moi je ne sais pas trop, et puis je veux une robe qui fasse vraie artiste à cause des élèves ; la robe, il paraît que ça



a une grande importance quand on est professeur.

Le docteur prend les échantillons et, très sérieux, les regarde.

– Je préfère la couleur bleue. Mon vieux César, vous avez une âme de grand-père et j’ai bien peur que votre petite fille vous fasse faire tout ce qu’elle veut.

– Oh ! que Monsieur n’aie pas peur ! Quand Monsieur la connaîtra tout à fait il verra comme elle est gentille.

– Je n’en doute pas... Bonsoir.

Sourire aux lèvres – dans cette maison, aujourd’hui tout le monde est heureux – César s’en va.

Le docteur reprend la lecture de son journal. Il pourra y lire les choses les plus tristes, rien n’affaiblira sa joie. La petite fille rencontrée dans une cour a apporté avec elle du bonheur. À celui qui l’a recueillie le Bon Dieu a déjà donné une magnifique récompense : la satisfaction du bien accompli, satisfaction qui l’aidera à continuer sa tâche journalière, si rude parfois. Ce soir encore

le docteur compare l'âme de l'enfant du palais rose à celle de l'enfant de la mansarde ; Suzelle aurait accepté une infirmité et s'en serait libérée. Luigi, que deviendra-t-il ?

Et voici qu'un doux chant s'élève dans l'appartement. La porte du bureau a été ouverte doucement, le docteur ne s'en est pas aperçu. Dans l'antichambre, la petite musicienne joue une berceuse, cette berceuse qui fait dormir César sans se retourner quand il l'a entendu ; et le docteur pour mieux écouter ferme les yeux et pense que le Bon Dieu permet parfois aux enfants de se souvenir sur la terre des chants qu'ils ont entendus au Paradis.

\*

Depuis une semaine Luigi a quitté son lit, sa chambre, et passe ses journées sur une chaise longue, dans le studio. D'études il n'en est pas encore question, il a été trop malade, toute fatigue lui est interdite ; il peut faire ce qu'il veut, et il ne

fait rien. Il reste immobile des heures entières sur la terrasse et ses yeux semblent ne rien voir ; lui qui aimait tant la lecture n'ouvre plus les journaux, les livres que sa maman lui apporte ; son chien, ce Micky dont il ne pouvait se séparer, il ne s'en occupe pas. Ses poissons, que personne n'avait le droit de soigner, peuvent être malades, il ne s'en inquiète pas ; aucun jeu ne l'intéresse, il refuse obstinément toute distraction. Il ne s'impatiente plus, lui qui s'impatientait si facilement. Il dit non à tout ce qu'on lui propose et répond :

– Je suis fatigué, laissez-moi.

Sa maman, Mademoiselle, se désolent, et le docteur a prononcé un nom qui fait peur :

– Neurasthénie, a-t-il dit. Il faudrait arriver à sortir Luigi de cette crise morale. Il est habitué à ne penser qu'à lui et à son infirmité ; comment l'obliger à vivre autrement.

La comtesse Mancinella a proposé de demander l'avis d'un neurologue. Le docteur a refusé :

– Avant d’avoir une consultation qui exaspérera votre malade, je vais essayer autre chose. Aujourd’hui j’enverrai mon jeune secrétaire à Luigi ; c’est une charmante petite fille que j’ai chez moi, sa mère étant malade ; elle apportera une lettre à laquelle votre fils devra répondre. Laissez-les seuls ensemble et priez le Bon Dieu qu’il nous aide.

Rentré chez lui le docteur a appris à Suzelle ce qu’il lui demandait de faire, cet après-midi.

– Pour ce malade, lui dit-il, j’ai tout essayé. Il n’a plus le désir de vivre, on ne le quitte jamais de peur d’une imprudence dont cette fois nous ne le sortirions pas. Suzelle, fais ce que ton cœur te commandera ; mais si tu pouvais soulager cet enfant, ce serait une bonne action, une très bonne action, et je sais que tu les recherches.

– Oui, à cause de maman, je dois en faire le plus possible, je les offre au Bon Dieu pour qu’il la guérisse. Je suis bien contente de l’occasion, merci.

Après le déjeuner, Suzelle soigne particulièrement sa toilette. Installée dans la

chambre de Madame Mère elle a compris que rien ne devait être changé de place ; l'ordre le plus parfait règne et le docteur, maintenant, y vient chaque soir. Il a repris son fauteuil et Suzelle, tout comme sa maman, lui fait de la musique ; cette musique le repose et l'aide à oublier les soucis que ses malades lui imposent.

Ses nattes blondes bien roulées au-dessus des oreilles, Suzelle met sa robe bleue offerte par César, sa robe des jours de fête, et son béret de même teinte qu'elle met un peu de côté, César ayant déclaré qu'il lui allait ainsi beaucoup mieux.

Vaillante, ses yeux clairs pleins de volonté et d'espoir, avec la lettre du docteur – cette lettre qu'elle doit remettre elle-même à Luigi – elle s'en va vers le petit garçon qui a l'âme malade.

Le docteur lui a expliqué le chemin, la première rue à droite, la suivre tout le long et, au bout, elle trouvera la grande avenue où s'élève le palais rose.

Suzelle le découvre facilement ; ses marbres semblent illuminer le coin où il a été construit.

L'été est proche. Un beau soleil fait briller toute chose, et, dans le jardin entourant le palais, des milliers de roses sont fleuries.

Un peu émue, elle sonne à la grille, qui s'ouvre toute seule. Elle comprend qu'il faut traverser la cour et aller à la grande porte vitrée où un domestique attend. Que d'obstacles avant d'arriver au petit malade. C'est plus facile d'entrer chez la fruitière ou la mercière avec sa boîte à violon ; cette compagne habituelle lui donne de l'audace quand elle en a besoin et il lui en a fallu beaucoup le jour où elle a commencé à jouer dans les cours. La première fois, sa main tremblait, elle ne voulait pas tenir l'archet ; et puis elle a pensé que là où sa maman mettait son argent, il n'y avait plus que vingt francs pour terminer la semaine et cette semaine était à peine commencée. Alors sa main avait bien voulu ne plus trembler, et en songeant à maman, rien qu'à elle, elle avait réussi à jouer. Bonne recette ce jour-là, recette qui lui avait donné beaucoup de courage.

Au domestique, Suzelle explique qu'elle vient

de la part du docteur Micht, qu'elle a une lettre pour M. Luigi, mais qu'elle doit la remettre à lui-même car il y a une réponse.

Le domestique a été prévenu. Il dit à la fillette qu'il va la conduire près de M. Luigi.

Suzelle traverse, derrière le domestique, le grand vestibule, monte quelques marches d'un escalier en marbre rose – le palais porte bien son nom – puis elle s'arrête devant une porte que le domestique ouvre en annonçant :

– Mademoiselle Suzelle, de la part de monsieur le docteur Micht.

Le studio. Cette grande pièce blanche et verte étonne la fillette, que de choses elle aurait à regarder ; mais il faut trouver Luigi, le malade, et lui donner la lettre. Elle avance timidement, marchant sur le sol blanc recouvert de tapis clairs et aperçoit une dame qui l'observe. Mademoiselle est là et regarde en souriant la gentille petite fille.

Tout de suite, Suzelle se présente, et un peu intimidée, dit :

– Mademoiselle, j'apporte une lettre pour M.

Luigi. Il y a une réponse.

– Luigi est sur la terrasse, voulez-vous y aller ?

La terrasse ! Suzelle la découvre ; elle est entourée d'une colonnade de pierres recouverte de guirlandes de roses. À droite, protégée par un store, une chaise longue sur laquelle est étendu Luigi.

Le nain est là, ce nain pour lequel elle est venue ; il faut le regarder. Afin que son visage ne trahisse pas ses impressions, elle sourit – ça arrange tout, un sourire – et se dirige vers la chaise longue où le malade est étendu. Elle voit une petite tête surmontée de boucles brunes, appuyée sur des coussins verts ; une couverture de fourrure blanche recouvre le corps.

Le nain n'a vraiment rien d'effrayant, mais quelque chose impressionne Suzelle : ce sont les yeux de l'enfant ; des yeux sombres, des yeux de loup, pense-t-elle, qui la regardent venir. Elle ne va pas s'arrêter, reculer, non ; elle a une mission à remplir, elle la remplira. Le docteur a dit : « Fais ce que ton cœur te commande. » Elle



écouter son cœur, la bonne action est en train.

– Bonjour, Monsieur, dit-elle de sa voix douce un peu craintive. Le Dr Micht m’a demandé de vous apporter cette lettre et je dois attendre la réponse.

Silencieux, Luigi continue à observer la petite fille. Puis il se décide à prendre la lettre qu’elle lui tend et pendant qu’il la lit, Suzelle, pour éviter de regarder le malade, admire les roses, et pense que, malgré son infirmité, Luigi n’est pas à plaindre.

Après avoir lu, le petit garçon dit :

– Pas de réponse.

– Mais, Monsieur, reprend Suzelle un peu désorientée, si cela vous ennuie d’écrire, vous pouvez me dire les choses que le docteur demande. Le docteur ne peut venir aujourd’hui, il a de grands malades, comme vous l’avez été vous-même il n’y a pas bien longtemps, alors il voudrait savoir votre température de ce matin et votre poids. Cela lui ferait plaisir si le tout était bon, car il a été bien inquiet pour vous... et moi

aussi, parce que je partage avec le docteur ses inquiétudes. Quand vous avez été guéri, on s'est tous réjoui, même César – César, c'est le cuisinier, le valet de chambre, le régisseur de la maison du docteur.

Luigi a écouté Suzelle avec un certain étonnement. Cette petite fille n'a pas l'air intimidée et son visage reste souriant ; on dirait qu'elle est contente d'être là et décidée à ne pas s'en aller avant d'avoir eu une réponse. Voulant s'en débarrasser, il consent à dire :

– Température : 37 ; poids : amaigrissement d'une livre en une semaine. Ça va bien !

– Non, s'écrie Suzelle, ça ne va pas bien ! Vous ne devez plus maigrir, le docteur sera mécontent.

– Je m'en moque.

– Vous avez tort.

Les yeux de Luigi, ces yeux cruels, lancent des éclairs et disent des choses très méchantes. Mais Suzelle ne veut pas les comprendre.

– Je ne permets à personne de dire que j'ai

tort. Vous entendez ?

– Oui, j’entends très bien, je ne suis pas sourde. Mais dites-moi, vous ne croyez pas, sérieusement, que vous avez toujours raison ?

– Cela m’est égal ! Tout m’est égal ! Allez-vous-en !

Bien plantée sur ses jambes longues et fines, Suzelle ne bouge pas. Elle est venue pour essayer de faire du bien à un grand malade et elle a l’impression qu’elle n’a pas encore réussi.

– Je ne voudrais pas m’en aller, reprend-elle, sans que vous me disiez quelque chose de gentil pour le docteur. Il vous a soigné, il vous aime comme il aime tous ses malades, alors avec la livre perdue que je vais lui apporter, faudrait ajouter une petite surprise. Par exemple, vous me diriez : « J’ai maigri, mais je ne maigrirai plus parce que je vais manger tout ce qui peut me faire engraisser : des farineux, des pommes de terre, des gâteaux, des bonbons ; tout cela me permettra de rattraper la livre perdue. » Vous ne voulez pas que je dise cela au docteur de votre part ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Parce que je ne le ferai pas.

– Je n’ose répéter ce que je vous ai dit tout à l’heure. Ça vous fâche, mais vous savez ce que je pense, ça finit par O, R, T. Alors, vous comprenez ?

– Je ne cherche pas à comprendre. Allez-vous-en, je suis fatigué.

Suzelle ne bouge toujours pas et répond tranquillement :

– Vous n’en avez pas l’air.

– Possible, mais je veux qu’on me laisse tranquille.

– Pourquoi ?

– Ça ne vous regarde pas.

– Est-ce qu’on peut vous dire, sans vous fâcher, que vous n’êtes pas très aimable pour les gens qui viennent vous voir ?

– Je ne demande à personne qu’on vienne me voir. Même le docteur, il peut rester chez lui, je

veux qu'on me laisse tranquille.

– Vous l'avez déjà dit.

– Je le répète puisque vous n'avez pas compris.

– Si, j'ai compris.

– Alors, pourquoi ne vous en allez-vous pas ?

– Parce que j'espérais toujours, et j'espère encore, que vous ne me laisserez pas partir sans que vous me disiez un mot gentil, tout petit, pour le docteur. Ce n'est pas difficile et cela me ferait tant plaisir d'emporter autre chose que la livre perdue.

– Je ne tiens pas à vous faire plaisir.

– Tant pis, car moi c'est tout le contraire. J'aimerais trouver quelque chose qui vous ferait plaisir.

Cette réponse surprend Luigi.

– Pourquoi ? demande-t-il.

– Parce que vous êtes un malade du docteur et que j'aime tous les malades du docteur.

– Je ne veux pas qu'on m'aime.

– C’est une drôle d’idée. Vous préférez peut-être qu’on vous déteste ?

– Cela me regarde, et puis vous m’ennuyez ! Qu’attendez-vous pour vous en aller ?

– Le petit mot gentil que je vous ai demandé.

– Je ne veux pas écrire.

– C’est entendu, mais vous pouvez parler. Ne voulez-vous pas me dire : « Suzelle – je m’appelle Suzelle – voici la réponse pour le docteur. Je vais mieux, je mangerai bien ce soir, demain et tous les autres jours ; dites aussi au docteur qu’il est très bon de ne pas m’oublier, lui qui a tant de malades dont il doit s’occuper. »

– Je ne veux pas dire ces choses.

– Pensez-en une, cela suffit, je transmettrai.

– Non.

– Vous n’êtes pas commode, dit Suzelle en soupirant.

– Je suis méchant... Laissez-moi.

– Et cela vous est égal d’être méchant ?

– Oui.

– J’ai de la peine pour vous car vous ne serez jamais heureux.

– Est-ce que vous croyez que je peux être heureux ?

Luigi se dresse sur sa chaise longue et, tremblant de colère, crie :

– Je comprends pourquoi vous êtes venue et pourquoi vous ne vous en allez pas. Vous n’avez jamais vu de nain et vous voulez en voir un ! Eh bien ! regardez-moi ! Vous serez contente, et vous pourrez dire à votre bon docteur que vous vous êtes bien amusée !

D’un geste de rage, Luigi rejette ses couvertures et se met debout.

– Voilà ! Soixante-quinze centimètres de haut ! C’est beau, un nain ! C’est sans doute le premier que vous voyez ?

Suzelle est terrifiée. Elle croit que son cœur va s’arrêter de battre, mais pourtant si elle ne répond pas à ce malade, toute possibilité de lui faire du bien sera finie. Les mains crispées, demandant au Bon Dieu le courage dont elle a besoin, elle

répond d'une voix qui ne tremble pas :

– J'ai déjà vu des nains.

Le calme de Suzelle surprend Luigi. Un moment, il hésite. Va-t-il se taire, retourner sur sa chaise longue et s'enfouir entièrement sous ses couvertures, tête comprise ? Non, ces manières-là sont pour maman et Mademoiselle. Avec la petite fille il faut agir autrement.

– Et, crie-t-il en ricanant, vous trouvez cela affreux un nain ?

– Oui, répond Suzelle, quand il est colère ; mais s'il était bon il pourrait être très gentil.

Luigi s'est précipité vers la chaise longue. Ses petites mains saisissent un gros coussin et, de toutes ses forces, il le jette à la tête de Suzelle en trépignant et en hurlant :

– Allez-vous-en ou je vous bats, je vous mords, je vous crache à la figure ! Allez-vous-en ! Je vous déteste, vous, le docteur, tout le monde !

Mademoiselle était restée dans le studio. En entendant les cris et les paroles de Luigi, elle se



précipite sur la terrasse.

– Venez, ma petite fille, dit-elle en entraînant Suzelle. Quand Luigi est en colère, il ne sait plus ce qu’il dit ni ce qu’il fait et il pourrait vous battre.

– Je n’ai pas peur, répond Suzelle. Et elle ajoute : S’il me battait, je me défendrais. Voici pour commencer le projectile qu’il m’a lancé.

Et d’une main vigoureuse, Suzelle envoie le coussin au jeune garçon.

– Bonsoir, monsieur Luigi, ajoute-t-elle. Je dirai au docteur que vous allez mieux et que tous les deux nous avons fait une partie de ballon qui, je l’espère, vous donnera de l’appétit. Moi aussi, je suis en colère, alors il faut mieux que je m’en aille. Deux colères sur cette belle terrasse, c’est deux de trop, les roses n’ont pas fleuri pour ça. Bonsoir.

Tranquillement, Suzelle traverse le studio suivie par Mademoiselle.

Subitement calmé, Luigi regarde la petite fille s’en aller. Cette petite fille qui a osé lui répondre

comme personne encore ne l'a jamais fait ; et avec quelle vigueur elle lui a renvoyé le coussin qu'il lui avait jeté à la tête. Elle a dit : « Moi aussi je suis en colère. Sur cette belle terrasse, c'est deux de trop, les roses n'ont pas fleuri pour ça. »

Les roses, quelle drôle d'idée d'en parler. Comme tous les étés, les roses sont là ; est-ce qu'on s'occupe des fleurs quand on a l'habitude d'en voir tous les jours ? Luigi, lui, ne les regarde jamais ; celle qui s'appelle Suzelle les a beaucoup regardées. Pendant qu'il lisait la lettre du docteur, Luigi observait la petite fille et il s'est bien aperçu que ses yeux clairs admiraient les roses.

Fatigué – cette fois c'est vrai, les colères lui font mal – Luigi se remet sur sa chaise longue ; il va essayer de dormir. Quand il dort le temps passe plus vite et il ne pense pas à la terrible chose que sans cesse il se répète : « Je suis un nain, je le serais toujours. »

Étendu, il ferme les yeux, mais le sommeil ne vient pas. Sur cette terrasse il n'est plus seul, la petite fille qui a deux macarons blonds au-dessus des oreilles, est près de lui ; ses yeux clairs, si

rieurs, sont pleins de larmes et elle répète de sa voix douce : « Cela vous est égal d'être méchant ? »

Mais oui, cela lui est égal ; au contraire, il veut faire souffrir et pleurer tous ceux qui vivent près de lui, d'abord maman et Mademoiselle. Il ne mange pas, il ne parle pas, il ne bouge pas, il ne fait rien parce qu'il s'est aperçu que toutes ces choses les inquiétaient et leur faisaient de la peine, et il veut qu'elles aient de la peine puisque lui en a tant. Plus tard, quand il sera grand, il fera tout le mal possible. Il ne sait pas encore comment il s'y prendra, mais il veut que tout le monde souffre puisqu'il souffre.

Cette Suzelle a osé lui dire : « Si vous êtes méchant, vous ne serez jamais heureux. » Est-ce qu'il peut être heureux, lui, l'infirme, le monstre, que tout le monde regarde comme on regarde les bêtes sauvages ou ridicules d'une ménagerie ?

Il faut reconnaître que la nommée Suzelle ne l'a pas regardé avec curiosité. Non, il y avait dans ses yeux – Luigi a l'habitude de les interroger, afin de se rendre compte de l'effet qu'il produit –

tout autre chose ; les yeux de la petite fille semblaient dire : « Je suis venue vous voir parce que vous avez de la peine et je voudrais vous consoler. » Elle s'est trompée, Luigi ne veut pas qu'on le console, ni surtout qu'on ait pitié de lui. Un nain doit vivre seul, un nain ne peut rien faire, un nain n'a pas d'ami, un nain n'a pour s'occuper que la méchanceté à cultiver ; c'est une culture comme une autre mais qui ne donne pas le bonheur. La petite fille a raison : Luigi n'est jamais si malheureux, si désespéré qu'après une colère où il a brutalisé son chien et crié les paroles les plus pénibles à entendre, reprochant à sa mère son infirmité comme si elle en était responsable.

Depuis le soir où, après avoir sangloté près d'une heure dans son lit, il s'est levé avec l'affreux désir d'attraper une maladie dont on ne guérit pas, il lui semble qu'une chose lourde pèse sur lui et cette chose, à laquelle il ne donne aucun nom, le tourmente nuit et jour. La conscience, le bien, le mal, les commandements de Celui venu sur la terre pour apprendre aux hommes comment il faut y vivre, tout ce qu'on lui a enseigné au

catéchisme, il ne veut pas y penser. À quoi bon ? Est-ce que cela changera son état ? Il est et restera un nain. Il ne fait plus sa prière et quand chaque soir sa maman s'agenouille près de son lit, il ne répond pas, disant que cela le fatigue de parler haut.

Luigi est loin, très loin du Bon Dieu, et tant qu'il n'aura pas demandé pardon de sa faute à Celui qu'il a offensé, il souffrira plus peut-être qu'il ne fera souffrir. Suzelle a eu raison de dire : « Quand on est méchant, on n'est jamais heureux. »

Mademoiselle reconduit Suzelle et cherche à excuser Luigi. La fillette affirme qu'elle n'en veut pas du tout au petit garçon, et s'en va le cœur gros ; elle avait tant espéré réussir à faire un peu de bien au malade du docteur, et elle a échoué, complètement échoué.

La tête basse, elle marche. Sa vaillance habituelle l'a abandonnée, si elle n'était pas dans la rue elle croit bien, elle qui n'a pas pleuré quand sa maman est partie, qu'elle sangloterait comme un petit enfant. Ah ! comme elle a de la

peine, une peine douloureuse ; elle a fait la connaissance aujourd'hui, non pas d'un nain – cela pour elle n'avait aucune importance – mais d'un enfant vraiment méchant qui semble avoir dans le cœur de très vilains sentiments. Elle revoit le petit visage décomposé par la colère, les grands yeux sombres et cruels ; elle revoit le geste de violence avec lequel il lui a jeté le coussin à la figure et elle entend encore : « Je vous déteste, vous, le docteur, tout le monde ! » C'est affreux de parler ainsi et d'être aussi méchant.

Au lieu de prendre la rue indiquée, Suzelle, tout à son chagrin, a remonté une avenue et voici qu'elle se trouve sur une place ronde, où une église s'élève ; cette église, elle y est venue souvent avec sa maman. Elle va y entrer et elle priera pour le vilain petit garçon afin qu'il ne devienne pas un de ces démons dont tout le monde a peur. Elle savait qu'il existe de vilaines créatures ; les histoires de France et des autres pays vous apprennent que des hommes, et des femmes aussi, ont fait sur la terre beaucoup de mal, les premiers chrétiens ont dû supporter les

pires souffrances ; mais Suzelle ne s'imaginait pas qu'un petit garçon de son âge pouvait dire avec tant de calme : « Je suis méchant, je le sais bien. »

Méchant, c'est un mot qui fait peur. Ne ferme-t-il pas à tout jamais la porte du paradis ? Agenouillée devant l'autel de la Vierge, cette Vierge, la maman de tous les petits enfants, Suzelle raconte sa grande peine et demande ce qu'il faut faire, ce qu'elle doit faire pour Luigi ; et avant de quitter l'église, elle achète – elle si économe de l'argent qu'elle gagne – un cierge de deux francs pour qu'il brûle longtemps près de l'autel. Elle a lu dans un livre que, pendant la tempête, les mamans et les femmes des marins mettent un cierge près de la Vierge afin qu'Elle protège les bateaux en danger. Dans le palais rose la tempête sévit, l'âme de Luigi, cette âme que le docteur dit si malade, est en danger ; il faut que la Vierge vienne à son secours, sans cela elle est perdue, tout comme les bateaux devenus les jouets des vagues et qui finissent par se briser contre les rochers.

Dans le palais rose la tempête sévit et une âme est en danger.

\*

De sa visite à Luigi, Suzelle a peu parlé. Elle a dit au docteur que son malade avait 37 de température, mais, hélas ! il pesait une livre de moins. Amaigrissement certain et humeur mauvaise. Une autre fois ça irait mieux.

Le docteur n'a pas questionné, comprenant que Suzelle préférait ne rien dire ; et Mademoiselle lui a raconté, sans donner de détails, que le jour de la visite de Suzelle, Luigi était particulièrement nerveux et n'avait eu pour la fillette aucune parole aimable. Pourtant il lui semblait que son élève allait un peu mieux ; quand sa maman était près de lui il continuait à rester silencieux et à ne rien faire, mais dès qu'il se trouvait seul, elle était certaine qu'il lisait. Il fallait attendre, avoir de la patience, et ne pas imposer à l'enfant de nouvelles consultations, de



nouveaux examens qui l'exaspéraient. Le docteur était de cet avis : attendre, laisser agir le temps ; Luigi finirait par se résigner.

Un jour, Suzelle demanda au docteur s'il lui permettait d'écrire à Luigi. Ils s'étaient quittés un peu fâchés, elle avait eu tort, elle avait manqué de patience, et elle voulait lui dire qu'elle regrettait de s'être impatientée.

Le docteur accorda la permission et Suzelle, en rentrant de l'école, s'installa dans la chambre de Madame Mère ; sur une belle feuille de papier rose, semée d'hirondelles, achetée pour l'enfant malade, elle écrivit :

« Monsieur Luigi,

« Il y a huit jours que j'ai été vous porter la lettre du docteur et j'ai beaucoup réfléchi depuis ces huit jours ; j'ai fait mon examen de conscience, avec une loupe, et je me suis aperçue que je n'avais pas été avec vous très gentille. Sans la loupe je n'aurais rien trouvé, mais elle déniche tous les petits péchés dont on ne

s'occupe pas.

« Je regrette de m'être mise en colère en même temps que vous, car j'étais en colère ; en m'en allant je tremblais encore – pas de peur, car vous ne m'avez fait aucune peur – non, j'étais fâchée, tout simplement. Je vous trouvais injuste, vous aviez osé me dire que j'étais venue pour me distraire, pour m'amuser. Ça, c'est très mal, c'est une vilaine pensée ; et vous n'aurez pas besoin de prendre la loupe pour dénicher dans votre conscience que cette pensée-là vous n'aviez pas besoin de l'avoir.

« Mais vous ne me connaissiez pas, alors vous pouviez croire que j'étais méchante et contente d'être méchante, tandis que c'est tout le contraire. J'ai une peur affreuse de la méchanceté, ma maman m'a appris que c'était une maladie qui ne vous quittait pas facilement quand elle s'emparait de vous. Ma maman est malade, tout comme vous l'avez été ; seulement sa maladie l'oblige à vivre à la montagne, loin de moi, sa petite fille ; alors je suis obligée d'être tout le temps sage et raisonnable, puisqu'elle n'est pas là, et que le

docteur, par bonté, m'a prise chez lui, bien que je ne sois pas de sa famille.

« Sage et raisonnable tous les jours, c'est parfois difficile ; et je vous assure que je voudrais pouvoir être un peu insupportable, comme je l'étais quand maman, bien portante, me disait en riant, pas fâchée du tout : « Vas-tu te taire, Suzelle. Tu me casses la tête. »

« C'est une manière de parler parce que je ne lui ai jamais cassé la tête. Tandis que nous, tous les deux, nous avons essayé de nous la casser, et si le coussin n'avait pas été plein de plumes, nous aurions pu nous faire beaucoup de mal. Cela, je le regrette ; moi, je n'étais pas une convalescente, un convalescent est toujours irritable, et j'aurais dû garder votre projectile et ne pas vous le renvoyer. De ça aussi je vous demande pardon ; et comme je suis sûre que vous me pardonnerez ma colère et le coussin, je suis bien contente parce que je n'aurais plus besoin de la loupe pour examiner ma conscience en ce qui vous concerne.

« Maintenant j'ai encore autre chose à vous dire. Est-ce que vous voulez bien que je vous

fasse une seconde visite ? Le docteur est surchargé et très fatigué, alors, de temps en temps, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je pourrais le remplacer ; je donne des leçons trois fois par semaine, mais les autres jours, fin de journée, je suis libre. Le docteur n'est plus jeune, il a des cheveux blancs, vous vous en êtes bien aperçu ; et César dit qu'en ce moment il est au bout de son rouleau – je ne sais pas de quel rouleau il veut parler ! – mais j'ai bien compris que ça veut dire une grande fatigue.

« Voilà, monsieur Luigi, tout ce que je voulais vous apprendre. Si vous pensez que je peux remplacer le docteur de temps à autre et lui apporter de vos nouvelles, dites-le-lui, et je vous promets – je sais tenir une promesse – que malgré tout ce que vous me direz, je ne me mettrai plus en colère, même si vous me jetez n'importe quoi à la tête.

« À bientôt, si vous le voulez ?

« SUZELLE. »

La lettre cachetée, Suzelle alla la jeter à la poste, puis en pensant beaucoup à cette petite lettre que l'habitant du palais rose allait recevoir, elle attendit avec impatience une réponse.

Une semaine passa, le malade ne répondit pas. Alors un soir Suzelle demanda au docteur :

– Comment va le petit Luigi ?

– Mieux. Il n'a pas maigri cette semaine, mais, hélas ! il est toujours aussi désagréable. Je crois bien que ce gamin-là ne fera que le mal sur la terre.

Et Suzelle, effrayée, répondit :

– Non, ce n'est pas possible. Vous verrez, je prie pour lui chaque soir, maman, vous, lui ; j'en ai des choses à demander au Bon Dieu.

Et le docteur reprit tristement – car les nouvelles de M<sup>me</sup> Marelle étaient mauvaises :

– J'espère bien qu'il t'exaucera, petite fille. Prie-Le pour ta maman surtout, le vieux docteur et le méchant Luigi n'ont pas droit à tes prières.

Suzelle protesta :

– Si j’osais, Monsieur le docteur, je vous dirais que vous vous trompez. La guérison de maman, bien entendu, passe avant tout ; mais je veux du bonheur pour vous, beaucoup de bonheur. Vous avez été si bon pour nous, il faut que le Bon Dieu vous récompense, moi, je ne peux pas. Et Luigi est un malade, un grand malade pas encore guéri, il a besoin autant que maman qu’on s’occupe de lui.

– Guérison bien difficile, répondit le docteur. Enfin il ne faut jamais désespérer, continue à prier, Suzelle, tu as raison.

Et voici qu’un matin où le docteur était venu voir ce convalescent qui ne voulait pas terminer sa convalescence, Luigi lui a demandé :

– Quand revenez-vous, docteur ?

– Dans deux ou trois jours, je ne sais au juste, tu n’as plus guère besoin de moi. Si tu voulais guérir tu guérirais tout seul, mais tu ne veux pas.

– Si vous n’avez pas le temps de venir, vous pouvez envoyer la petite fille, je lui donnerai mon poids, on me pèse demain matin ; ça vous évitera

une visite.

Le docteur a été surpris, mais ne l'a pas laissé voir.

– C'est entendu. Si je ne peux pas venir, je t'enverrai Suzelle.

Et le jeudi suivant, jour de congé, le docteur demande à la fillette d'aller voir son petit malade.

– C'est une corvée, mais je sais que tu les recherches. Luigi te recevra mieux que la dernière fois, c'est lui qui t'a réclamée ; depuis des mois il n'avait pas manifesté un désir... Bonne chance.

Très pressé, le docteur entre dans son bureau pour recevoir des malades, sans donner à la petite fille d'autre explication.

César n'approuve pas que Suzelle s'en aille chez la comtesse Mancinella ; il a remarqué qu'elle est revenue, de la visite au palais rose, soucieuse ; elle n'a rien raconté, elle si bavarde, et quand elle s'est mise à travailler son violon, l'instrument a fait entendre des sons étranges. On aurait dit que le violon pleurait, des sanglots

sortaient des cordes tendues sur un morceau de bois. César en était si bouleversé qu'il a dû recommencer deux fois son caramel. Il n'a rien osé dire parce que la petite était toute prise par sa musique et quand la musique s'empare d'elle, il ne faut pas la déranger.

Mais aujourd'hui, César grogne ; et Suzelle doit entendre deux fois de suite qu'il n'aime pas les clients du palais rose. Ces clients dérangent le docteur à n'importe quelle heure et au téléphone ils ne sont pas toujours polis. M. Jean dit bien que s'il y en avait beaucoup comme eux la place ne serait pas tenable. Ce sont des histoires pour rien du tout ; si le petit éternue, c'est une grippe ! S'il tousse, c'est une congestion ! Il n'y a pas plus exagéré que ces gens-là ! César ne les connaît pas, mais ce qu'il sait d'eux ne lui plaît guère. Pourquoi Suzelle va-t-elle les voir ?

– Pour soulager le docteur, répond la petite fille. C'est une visite de moins pour lui.

– Je le sais, mais j'aimerais mieux que ce ne soit pas chez eux.

Et malgré, le mécontentement de César,



Suzelle s'en va. Elle ne peut faire autrement. Luigi, c'est la bonne action, et sa maman lui a écrit que cette semaine elle allait moins bien ; il faut donc multiplier les bonnes actions pour les offrir à Celui qui est le Maître de toute vie humaine.

Quand elle arrive au palais rose elle est peut-être moins intimidée que la première fois, mais plus angoissée. Luigi va-t-il recommencer la scène de l'autre jour ? Pour se donner une contenance et du courage, Suzelle a emmené son violon. Chéri est dans la boîte ; on ne sait ce qui peut arriver, la musique arrange bien des choses. Et si le malade n'est pas trop méchant elle lui proposera de jouer, et elle lâchera que sa musique lui fasse comprendre tout ce qu'elle n'osera jamais lui dire de peur de le voir de nouveau en colère.

Suzelle a beaucoup réfléchi depuis que Luigi lui a crié : « C'est affreux, un nain ! » Et elle croit qu'elle saurait expliquer à ce nain comment il pourrait vivre sans être méchant et en vouloir à tout le monde de son infirmité. C'est difficile,

mais pas impossible. Et si le Bon Dieu voulait l'aider, elle pourrait peut-être faire du bien à ce petit garçon qui, elle s'en rend compte, est très malheureux.

C'est terrible de ne pas être comme tout le monde et Luigi doit souffrir de l'étonnement de ceux qui, pour la première fois, le rencontrent. Suzelle le connaît maintenant : soixante-quinze centimètres de haut. Il ne craindra plus de se montrer à elle tel qu'il est.

Vaillante, avec « Chéri », son cher violon, elle traverse la cour et demande au domestique si elle peut voir M. Luigi.

Monsieur Luigi l'attend.

La voici dans le studio. Cette fois, Mademoiselle n'est pas là. Seul, debout dans la grande pièce, petit, si petit, le nain la regarde venir.

– Bonjour, dit Suzelle. Je viens chercher votre poids.

– Bonjour, répond Luigi sans tendre la main, vous ne venez que pour connaître mon poids ?

- Et puis pour autre chose.
- Quelle chose ?
- Je voudrais savoir si vous avez reçu ma lettre ?
- Oui.
- Alors, on se pardonne tous les deux ?
- Je ne vous demande pas pardon.
- Pourquoi ?
- Parce que je n’ai pas l’habitude de le faire.
- Vous devriez prendre cette habitude. Il y en a de bonnes, il y en a de mauvaises, mais celle-là est sûrement bonne.
- Peut-être, mais pas pour moi.
- Pourquoi ?
- Encore pourquoi ! Décidément vous aimez ce mot-là ! Faut-il que je vous répète que je ne suis pas comme les autres...
- Ça, nous le savons, vous me l’avez dit la dernière fois... Vous êtes petit...
- Un nain !

– Je le sais. Moi, il paraît que je suis trop grande, je deviendrai peut-être une géante. Alors quand nous serons ensemble, ça fera Lilliput et Gulliver.

– Vous trouvez cela drôle ?

– Mon physique ne m’occupe guère.

– Vous le dites, mais je ne vous crois pas.

– Monsieur Luigi, c’est défendu de chercher à me mettre en colère, et si vous me répétez que je mens, je ne suis pas sûre de conserver mon calme. Nous n’allons pas recommencer comme l’autre jour, ça serait stupide.

– Vous avez eu peur ?

– Non, j’ai eu de la peine.

– Pourquoi ?

– Tiens ! c’est vous qui répétez le mot que vous n’aimez pas ! Pourquoi ?... Si je vous le disais ça vous fâcherait peut-être.

– Asseyez-vous et dites-le-moi.

– Vous ne criez pas ?

– Non.

– Vous ne me jetterez pas quelque chose à la tête ?

– Non.

– Eh bien, j'étais venue chez vous avec des tas d'idées. Le docteur m'avait dit que vous aviez été bien malade, alors je voulais...

– Il vous avait dit aussi que j'étais un nain ?

– Oui.

– Et cela vous amusait de me voir ?

– L'autre jour vous m'avez jeté déjà à la tête cette sottise et c'est celle-là qui m'a fait de la peine. Vous croyez donc que je suis méchante ?

– Je le suis bien, moi !

– Il ne faut pas vous en vanter. La méchanceté me fait peur.

– Tant mieux ! J'aime, malgré ma petite taille, à faire peur ! Quand je crie et que je casse tout, cela me fait plaisir d'entendre le valet de chambre dire : « Il est effrayant cet enfant-là. Il est aussi méchant qu'un grand ! » Alors je suis heureux !

Avec toute son énergie, Suzelle proteste :

– Ce n'est pas vrai, non, ce n'est pas vrai. Ou sans cela, vous êtes si malade que vous ne guérirez pas.

– Je suis guéri. Le docteur a dû vous le dire.

– Oui, vous êtes guéri de votre congestion pulmonaire, mais vous avez une autre maladie très grave.

– Mon infirmité ?

– Non, de celle-là nous ne parlerons plus ; mais c'est votre cœur, votre âme comme dit le docteur, qui est très malade. Aussi l'autre jour, en sortant de chez vous, après avoir reçu votre coussin à la tête, j'ai été, dans la grande église sur la place, brûler un cierge à l'autel de la Vierge et j'ai fait une longue prière pour vous, rien que pour vous. Est-ce que votre âme va mieux depuis ce jour-là ?

Luigi ne répond pas. Vraiment cette petite fille l'étonne. Elle lui dit des choses étranges et ces choses il les écoute sans l'interrompre. Bien souvent, Mademoiselle le gronde, fait des sermons comme il dit, cela lui est parfaitement

égal. Sa maman, sa douce maman, il la fait souffrir, pleurer, il le sait, mais il ne s'en soucie pas, il veut que tout le monde ait de la peine ; il croit que cela le soulage. Suzelle dit que son âme est malade autant que son corps... Est-ce vrai ? Détournant la tête, il dit :

– Il ne faut pas parler de maladie.

Suzelle s'est bien aperçue du trouble de Luigi. Gaiement elle répond :

– Entendu, nous n'en parlerons plus. Guérison, guérison, vous êtes guéri. Alors je vous fais une visite, une vraie, comme s'en font les grandes personnes.

Luigi ne se déride pas, mais il répond :

– Si vous voulez.

– Mais oui, je veux. Rappelez-vous ce que je vous ai écrit dans ma lettre. Je vous disais que je souhaitais revenir, c'est exact ; je voulais revoir le garçon qui m'avait dit combien de fois, je ne sais pas au juste : « Allez-vous-en ! » Je m'installe, si vous le permettez ? Je mets « Chéri » sur la table ; il dort en ce moment, je

vous parlerai de lui tout à l'heure. J'enlève mon béret – je déteste avoir quelque chose sur la tête – je vous tends la main – faut se dire vraiment bonjour – je m'assieds et on bavarde. Combien de temps ? Une heure ?

Luigi accepte la main et regarde Suzelle s'installer. La boîte posée sur la table a l'air d'une boîte à violon. Qu'est-ce qu'elle contient ?

Assise, souriante, elle n'est plus du tout intimidée. Suzelle reprend :

– Faut qu'on se présente. Je m'appelle Suzelle Marelle, j'ai onze ans et demi. Mon papa est mort quand j'étais toute petite et maman est malade ; c'est le docteur qui l'a fait entrer dans un sanatorium : une maison où on guérit. Pendant qu'elle se soigne j'habite chez le docteur, je suis son secrétaire quand le grand, le vrai, est malade ; et le soir, dans la chambre de Madame Mère où il a bien voulu que j'habite, j'essaie, avec la musique, de le distraire... À votre tour, maintenant.

Et encore maussade, mais emporté par la gaieté et la bonne humeur de Suzelle, Luigi



répond :

– Je m'appelle Luigi Mancinella. J'ai perdu mon père il y a longtemps ; j'ai onze ans et demi, maman n'a plus que moi, je suis son seul enfant. Mademoiselle dit qu'elle me gâte beaucoup.

– Ça, répond Suzelle en regardant tout ce qu'il y a dans le studio, Mademoiselle a raison. Vous en avez des choses et des belles ; des poissons, des oiseaux, un mécano, des livres.

– Et un chien.

– Où est-il ?

– Il se promène.

– Pour être gâté, vous êtes gâté ! Mais en dehors de tous ces amusements, qu'est-ce que vous faites ?

– Rien...

– Comment, rien ! Ce n'est pas possible ? Vous travaillez ? Vous étudiez ?

– Oui, avant d'être malade.

– Vous préparez votre certificat ?

– Non.

– Moi, je passe la semaine prochaine, et la directrice dit que je serai reçue dans les premières. L’année prochaine encore l’école, et puis j’ai fini.

– Vous avez fini quoi ?

– Mon instruction.

– Qu’est-ce que vous racontez ? On travaille jusqu’à dix-huit ans, vingt ans, plus tard encore quand on veut beaucoup de diplômes.

– Oui, je sais bien, mais moi les diplômes ça ne m’intéresse pas. Il faut que je m’occupe de Chéri.

– Qui est-ce, Chéri ?

– Devinez. Il est là sur la table, je l’ai apporté parce que vous voudrez peut-être faire sa connaissance.

– C’est un petit chat... Mais il doit étouffer, il n’y a pas de trous à votre boîte !

Suzelle rit de tout son cœur. En ce studio, il y a bien longtemps qu’un enfant a ri, et la comtesse Mancinella, dans son petit boudoir, entend ce rire ; elle espère qu’il réjouit autant qu’elle le

malade.

– Non, répond la fillette, ce n'est pas un chat.

– Une tortue ?

– Non.

– Une souris ?

– Non.

– Un hanneton ?

– Non. Donnez votre langue au chat, avouez que vous avez perdu et je vous présente Chéri.

Et de bonne grâce, Luigi, très intrigué, répond :

– J'ai perdu.

Alors Suzelle quitte le fauteuil où elle est assise et va vers la table. Lentement, elle ouvre la boîte et prenant son instrument, elle se tourne vers Luigi.

– Je vous présente Chéri. C'est mon violon, il appartenait à ma grand-mère qui était une vraie artiste ; c'est elle qui me l'a donné.

Étonné, Luigi regarde l'instrument.

– Qu'est-ce que vous en faites ? demande-t-il.

– Vous allez voir.

Et attrapant son archet, Suzelle, bien droite, met son violon sous son menton et commence à jouer. Elle ne cherche pas ce qui peut plaire au petit garçon. Elle a déjà pensé bien souvent à l'instant où, violon en main, elle prierait Chéri de dire tout ce qu'il faut dire à un enfant dont l'âme est malade. Pour l'habituer à la voix qui va lui parler, elle joue les vieilles chansons de France que tous les petits connaissent : *Au clair de la Lune*, *Malbrought s'en va-t-en guerre*, *Il était une bergère* ; puis une danse, une marche succèdent et, enfin, les cantiques du catéchisme que le petit Luigi a dû chanter tout comme elle.

Elle a l'air de ne regarder que son violon, mais elle regarde aussi le visage du nain ; ce visage tout petit, mais gentil, et que les yeux sombres, quand ils ne sont pas méchants, éclairent magnifiquement. Avec ces yeux-là Luigi, même s'il ne grandit pas, ne sera jamais un monstre.

Le petit garçon s'est enfoncé dans le grand fauteuil où il semble être plutôt un jouet qu'un

enfant. Il a croisé ses petites mains, appuyé sa tête contre les coussins ; ses traits, si souvent crispés, semblent se détendre. Suzelle s'aperçoit qu'il ferme les yeux pour mieux écouter. Il aime la musique, maintenant elle en est sûre ; alors elle peut jouer des choses sérieuses et attaquant un aria de Bach, morceau préféré de César, elle le joue avec tout son cœur, ce cœur si tendre qui voudrait faire du bien à l'enfant infirme. Pour Suzelle, la musique, quand elle est belle, a été dictée aux hommes par le Bon Dieu, des ondes mystérieuses sont venues du paradis sur la terre ; aussi quand elle joue, elle croit qu'elle prie, et tâche toujours que sa prière soit belle.

La musique faite pour Luigi est entendue dans tout le palais. Ignorant que la petite fille envoyée par le docteur est une violoniste, la comtesse Mancinella se demande qui peut jouer ainsi.

Dans sa chambre, Mademoiselle écoutait comment se passait cette nouvelle entrevue, elle est surprise par ce flot d'harmonie. Elle se met à la fenêtre pour regarder si quelque musicien est venu jouer dans la rue. Intriguées, la mère et

l'institutrice se dirigent vers le studio, comprenant que la musique vient de cette pièce.

Derrière la porte, toutes les deux écoutent ; mais lorsque le morceau est achevé, la comtesse Mancinella entre afin de voir le musicien. Elle trouve Suzelle, violon en main, et Luigi dans le fauteuil. Surprise, elle dit :

– C'est vous, petite fille, qui jouez ainsi ?

– Oui, Madame.

– Mais quel âge avez-vous donc ?

– Onze ans et demi.

– Qui vous a donné des leçons ?

– Ma grand-mère. Elle était une vraie artiste, et j'ai son violon. Avec lui tout est facile.

– Mes compliments. C'est vous qui habitez chez le docteur ?

– Oui, Madame.

– Et vous êtes venue voir Luigi et vous lui avez fait de la musique, c'est bien gentil. Luigi est très musicien. S'il voulait travailler, il pourrait, lui aussi, jouer de belles choses.

– Comment, il est musicien ? Mais il ne me l’a pas dit. C’est vrai que nous n’avons pas encore eu beaucoup de temps, on a fait tout juste connaissance. De quel instrument joue-t-il ?

– Du piano.

– Quelle chance ! Nous allons pouvoir faire de la musique tous les deux. Depuis que maman est malade je n’ai personne pour m’accompagner et le piano et le violon ça fait un mariage épatant. Qu’en dites-vous, monsieur Luigi ?

Pelotonné dans son fauteuil, le petit garçon a écouté sa mère et Suzelle. Il est furieux qu’on l’ait dérangé. La musique de la petite fille, c’était pour lui, rien que pour lui. Pourquoi sa maman et Mademoiselle sont-elles venues lui prendre sa visite ? Elles n’ont qu’à rester chez elles. Elles peuvent se distraire, elles, tandis que lui n’a pas de distraction et celle qu’aujourd’hui le docteur lui a envoyée, lui plaît, oui, lui plaît beaucoup. Suzelle l’a interrogé : « Qu’en dites-vous, monsieur Luigi ? » Il va répondre.

– Je dis que je n’ai besoin de personne dans mon studio ! Et quand on est nombreux, ça me

fatigue ! Voilà !

– Mais Luigi, reprend la comtesse Mancinella désolée d’avoir contrarié son fils, c’est l’heure du goûter. Et chaque jour j’ai l’habitude de le prendre avec toi.

– Aujourd’hui, vous pouviez faire autrement ! Quand vous avez des dames qui viennent vous voir, je ne vous dérange pas !

– Je te fais toujours demander de venir.

– Merci beaucoup ! J’en ai assez d’entendre vos amies vous dire : « Comme il est gentil, ce petit ! Quels beaux yeux ! Quels, jolis cheveux ! » Elles ne peuvent trouver autre chose. Elles ne parlent pas de ma taille. Si elles essayaient d’affirmer que j’ai grandi elles savent bien que je leur crierais qu’elles sont des menteuses ! Je l’ai déjà fait, vous vous en souvenez ?

– Oui, Luigi, répond la comtesse Mancinella avec tristesse. Ce jour-là tu m’as causé beaucoup de peine.

– Ça m’est égal et vous le savez bien,



pourquoi me le répétez-vous toujours ! J'ai de la peine, plus que vous, et la mienne durera, durera toute ma vie, alors ce n'est pas du tout la même chose.

Triste, d'une tristesse qui lui fait mal, Suzelle écoute la mère et l'enfant. Peut-on parler ainsi à sa maman, une maman si douce, si gentille, et dont les yeux douloureux semblent implorer son petit garçon. C'est affreux. Elle n'ose intervenir, car elle a peur que Luigi se mette en colère et devienne encore plus méchant.

Un silence pénible succède aux vilaines paroles. Suzelle tient Chéri contre son cœur, ce Chéri sur lequel elle comptait tant pour faire du bien au petit garçon ; et voilà qu'il paraît lui avoir fait plutôt du mal. La figure de Luigi est devenue aussi laide que l'autre jour ; ses yeux sont pleins de ces éclairs terribles si pénibles à voir, il est bien un affreux nain ! Les vilains sentiments peuvent donc changer ainsi un visage ?

Mademoiselle comprend qu'il faut intervenir.

– Voici le goûter, dit-elle. Je crois que la musicienne doit avoir faim ; après le concert

qu'elle vient de nous donner, elle a droit au repos.

– Je ne suis pas fatiguée, reprend Suzelle en remettant Chéri dans la boîte. Quand je faisais les cours, je jouais souvent longtemps avant que les fenêtres s'ouvrent. L'hiver, c'était bien difficile de les faire ouvrir.

Cette réponse surprend Luigi. Suzelle, envoyée par le docteur, est donc une de ces pauvres qui, parfois, viennent jouer dans la rue pour qu'on leur jette quelques sous. La petite fille est une mendiante, rien que cela, et il a écouté cette mendiante !

Furieux, il quitte son fauteuil et vient vers Suzelle. D'une voix de tête, aiguë, sifflante, une voix qui serait celle du serpent si le serpent en avait une, il demande :

– Vous jouez dans les rues ?

– Non, dit Suzelle, seulement dans les cours, et maman ne le savait pas ; mais elle était malade, il n'y avait plus d'argent dans la boîte, les cours ça me rapportait un peu. Depuis que je suis chez

le docteur je ne les fais plus, j'ai des leçons ; c'est moins bon, mais c'est sûr.

Mademoiselle qui connaît la vilaine âme de Luigi devine que cette petite fille pauvre n'intéresse plus son élève et qu'il va essayer de lui dire des choses désagréables. Elle intervient encore :

– Venez goûter. Aimez-vous la crème au chocolat, petite violoniste ?

Et Suzelle, qui ne peut supposer Luigi blessé par l'annonce de sa pauvreté, contente, répond :

– Peut-on ne pas l'aimer ! Et vous, monsieur Luigi, est-ce que c'est aussi votre crème préférée ?

– Je n'ai pas faim ! répond-il, furieux de ne pouvoir placer les méchantes phrases qu'il voulait crier à la petite fille, une musicienne peut-être, mais avant tout une mendiante ! Une mendiante installée chez lui, dans son studio. Et cette mendiante a l'air de trouver tout naturel d'y être.

– Quel dommage, dit Suzelle, que vous n'ayez

pas faim. Il y a de si bonnes choses sur la table !

– Veux-tu un gâteau, Luigi ? demande la comtesse Mancinella.

– Je vous ai déjà dit que je n'avais pas faim.

« Voilà que sa maladie le reprend, pense Suzelle, il a des crises. »

Mais le goûter est si bon que, gourmande, elle oublie la mauvaise humeur de Luigi. Mademoiselle trouve la fillette charmante. Elle cause avec elle, de ses élèves – on est entre professeurs, on peut se comprendre – et Suzelle parle du petit garçon de la fruitière qui fait de grands progrès, de la mercière dont le piano est toujours faux – mais la pianiste ne s'en aperçoit pas – de la petite fille du boucher, une débutante de la semaine dernière.

– Vous avez beaucoup de leçons, dit admirative la comtesse Mancinella.

– Six par semaine, il m'en faudrait encore davantage. Pendant longtemps, maman ne pourra plus travailler, il faut que je lui envoie au sana des douceurs et que je prépare son retour. J'ai

besoin de gagner de l'argent.

– Et vous avez onze ans et demi ?

– Oui, Madame.

Est-ce possible ! songe la comtesse Mancinella. Est-ce possible que cette petite fille courageuse, travaillant déjà pour sa maman, ait le même âge que Luigi ! La maman de Suzelle, malgré sa maladie, doit être bien heureuse d'avoir une petite fille aussi gentille ; comme cela a dû être pénible de se séparer d'elle. Sur la terre, tout le monde a sa part de souffrance, mais la comtesse Mancinella trouve que la sienne est lourde. Elle donnerait tout ce qu'elle possède, palais, auto, bijoux, pour que Luigi soit un enfant normal et ait une âme comme celle de cette petite fille. S'il était bon, aimant, désireux de faire de belles choses, son infirmité serait acceptable, car son intelligence lui permettrait de tout atteindre ; mais cette intelligence, il ne s'en sert que pour le mal.

Le goûter étant fini, la comtesse Mancinella et Mademoiselle s'en vont ; de nouveau, les deux enfants sont seuls, aussi loin l'un de l'autre qu'à

l'arrivée de Suzelle. La musique n'a rien arrangé, Chéri a échoué, la petite fille en est sûre ; elle n'a qu'à regarder Luigi en boule dans son fauteuil pour penser que la crise n'est pas finie.

Que va dire Suzelle ? Elle est un peu lasse. Elle croyait aller vers la concorde définitive et elle s'aperçoit que la guerre est recommencée. C'est terrible ; enfin, elle va encore essayer de faire la paix, mais Luigi ne lui en laisse pas de temps. De son fauteuil il lui crie :

– Je suis riche, vous savez. Très riche.

Cette vérité ne surprend pas Suzelle, elle la connaissait. Elle n'avait eu qu'à voir le palais rose et le studio ; tranquillement, elle répond :

– Et moi, je suis pauvre. Très pauvre.

– Ça vous est égal d'être une mendicante ?

Le mot a frappé Suzelle comme une gifle. Ses yeux clairs, ses yeux rieurs, tout comme ceux de Luigi, sont pleins d'éclairs.

– Je ne suis pas une mendicante, répond-elle d'une voix tremblante. Je n'ai jamais tendu la main à personne.

– Et dans les cours, qu'est-ce que vous faisiez ?

– Je jouais du violon pour gagner de l'argent parce que maman était malade, et on m'envoyait le prix de la place qu'on aurait prise pour venir m'entendre à un concert.

– Un concert ! Voyez-vous cette musicienne de quatre sous !

– C'est peut-être vrai que je suis une musicienne de quatre sous, mais vous, vous êtes un musicien de rien du tout puisque, ne travaillant pas, vous êtes incapable de jouer !

– Vous croyez cela ! Eh bien, vous allez voir !

D'un bond, Luigi a quitté le fauteuil. Il court vers le piano et l'ouvre brutalement. Assis sur un tabouret fait pour sa taille, ses mains minuscules commencent la polonaise la plus étrange rêvée par Chopin ; et avec une rage presque démoniaque, il l'exécute brillamment. Quelques notes sont mal tapées, un accord manque de justesse, un trait fait comprendre que les doigts n'ont pas toute la souplesse qu'ils pourraient

acquérir, mais telle qu'elle est jouée, Suzelle comprend que Luigi est musicien. Le morceau fini, ivre de rage, le petit garçon se tourne vers Suzelle.

– Dites encore que je ne sais pas jouer !

– Non, je ne le répéterai pas. Voire maman a raison : si vous vouliez travailler, vous pourriez jouer de belles choses.

– Je n'ai peut-être pas bien exécuté cette polonaise ! crie-t-il menaçant.

– Si. Mais vous pouvez encore faire mieux. Vos doigts ne vous obéissent pas toujours et puis vous jouez tout le temps rude.

– Rude ! répète Luigi surpris par ce terme. Savez-vous seulement ce que cela veut dire ?

– Oui, je vais vous expliquer ce que ma grand-mère m'a expliqué. On va s'asseoir de nouveau, comme avant, alors que vous ne saviez pas encore que j'étais pauvre. Pauvre, ça ne me vexe pas, c'est la vérité. Mais mendiante, il ne faut plus répéter ce mot parce que j'ai bien failli vous envoyer, moi aussi, quelque chose à la tête, et je



n'avais, sous la main, que la boîte de Chéri. J'aurais pu vous faire mal et casser la boîte, deux choses à regretter ; heureusement que je me suis arrêtée à temps. Vous êtes très content d'être riche ?

– Naturellement.

– Moi, je le deviendrai peut-être un jour, quand je serai une vraie artiste. Mais je ne garderai pas ma richesse, je la ferai circuler.

– Qu'est-ce que vous racontez ?

– Je veux dire que je la partagerai. L'argent qu'on a, ou que votre travail vous rapporte, c'est jamais à vous, le docteur me l'a bien expliqué. C'est comme si le Bon Dieu faisait dans votre caisse ou dans votre boîte à argent un dépôt. Il vous dit : « Je te fais riche, pour que tu t'occupes des pauvres. Moi, Je ne veux pas venir sur la terre et J'ai déjà envoyé mon Fils pour vous apprendre ce qu'il fallait faire pour eux. Alors, distribue le dépôt. Un jour Je te demanderai des comptes et il faudra que ces comptes soient exacts. » Voilà ce que je ferai de ma richesse quand je serai riche.

– C’est une drôle d’idée, répond Luigi un peu calmé. Mais vous ne m’avez pas dit ce que signifiait « rude » quand on parle de musique.

– C’est vrai, je suis bavarde, mais il fallait qu’on liquide l’histoire de la mendicante. Elle est liquidée, n’est-ce pas ?

– Mais... oui.

– Eh bien, rude, ça veut dire que vous jouez tout le temps avec violence et que les passages de douceur, vous les escamotez ou vous ne les comprenez pas.

– Je les comprends.

– Alors vous les exécutez mal. Le musicien qui a composé cette polonaise a été très malheureux, paraît-il. Mais il n’a pas crié tout le temps, il se plaignait parfois, il pleurait peut-être, et sûrement il priait. Il avait une maman, sans doute, ou une femme ou une petite fille qui l’aimait et le consolait en lui disant de gentilles choses. Quand il a composé sa musique, voyez-vous, il a dû s’en souvenir. Voilà ce que signifie les passages de douceur. Quand on veut les bien

jouer on ferme les yeux, on s'imagine que votre maman est près de vous, heureuse, et qu'elle vous dit tout ce que les mamans vous disent quand leurs enfants sont sages et travaillent bien. Voulez-vous recommencer à jouer cette polonaise ? Je prends Chéri, je joue avec vous et ensemble nous attaquons la douceur. Vous verrez comme ce sera mieux.

Luigi a parfaitement compris. Il se lève, étonné de tout ce que cette petite fille, une mendicante, sait sur la musique. Et afin de voir ce que rend le mariage du violon et du piano il recommence à jouer la polonaise en s'efforçant de ne pas escamoter la douceur. Chéri a reçu l'ordre de faire tout ce qu'il peut pour que le pianiste comprenne ce que Suzelle a tenté de lui expliquer. Et Chéri obéit.

Dans le studio, le chant du violon est si doux, si tendre, que le pianiste est vraiment dominé. Et il comprend que la mendicante sera un jour, comme elle dit, une vraie artiste.

La polonaise finie, Luigi s'aperçoit que cette musique faite avec Suzelle lui a donné de la joie !

Oui, de la joie ! Lui qui depuis des semaines ne savait plus ce que signifiait ce mot ! Vite, il faut jouer, jouer encore, garder cette petite fille. Avec son violon elle a chassé non seulement l'ennui, mais l'affreux chagrin. À la polonaise succèdent des valse, des études, tout Chopin. Mais voici que six heures sonnent à l'horloge de l'église proche, et ces six coups rappellent à la violoniste qu'il y a trois heures qu'elle est avec Luigi. Elle doit rentrer, César lui avait demandé de ne pas s'attarder.

– Il faut que je m'en aille, dit-elle.

– Pourquoi ? Il n'est pas tard, je ne dîne qu'à huit heures.

– Nous, nous dînons à sept heures et demie et, en fin de journée, j'aide César. C'est le jour de la consultation et il a beaucoup à faire.

– César. Qui est-ce ?

– Je vous l'ai déjà dit. C'est le valet de chambre, le cuisinier, le régisseur du docteur.

– Un domestique, enfin.

– Oui.

– Et vous voulez me quitter pour un domestique !

– Mais oui. Ce domestique est bon, si bon, qu’il ne peut y en avoir de meilleur.

Suzelle aimerait ajouter que César est plus gentil que Luigi mais ce serait une taquinerie inutile. Après plusieurs disputes, ils sont bien ensemble ; il ne faut pas compromettre une paix qu’elle devine précaire.

– Eh bien ! allez-vous-en ! reprend Luigi furieux. Allez retrouver cet homme extraordinaire !

– Entendu. Bonsoir, monsieur Luigi, à une autre fois.

– Je veux que vous veniez tous les jours faire de la musique avec moi.

– C’est très aimable, mais j’ai l’école et mes élèves. Je ne suis libre que le jeudi.

– Envoyez promener vos élèves, maman vous donnera de l’argent, on vous paiera enfin.

Suzelle rougit. Vraiment le petit garçon n’a aucune délicatesse.

– Mille regrets, mais j’aime mes élèves.

– Le fils d’une fruitière, une mercière, et la petite fille d’un boucher ! Vous avez de l’affection à perdre !

– Peut-être, mais je n’en ai pas pour tout le monde. Ainsi je me rends compte, en ce moment, que personne ne peut vous aimer, vous êtes vraiment trop méchant ! Bonsoir !

Et emportant la boîte où est Chéri, Suzelle quitte le studio, traverse le vestibule et le jardin en courant. Elle n’a qu’une idée : c’est de quitter le palais rose et d’oublier ce nain cruel, que rien, rien, ne changera.

Le départ précipité de Suzelle a étonné Luigi. Cette petite fille, une pauvre, qui se révolte tout le temps, a vraiment un très vilain caractère ! Quand on n’a pas d’argent, est-ce qu’on a le droit d’être comme elle est ? On doit tout supporter, tout accepter, et elle ne supporte rien et n’accepte rien.

La richesse, un dépôt, quelle bêtise elle lui a racontée ! Mais est-ce une bêtise ? Elle a dit que

cette explication lui avait été donnée par le docteur, et le docteur Micht qui soigne Luigi depuis tant d'années, est un professeur qu'on vient consulter de tous les pays du monde. Suzelle, la mendicante, peut être un jour riche. Est-ce vrai ? C'est possible. Il y a des artistes qui arrivent à gagner beaucoup d'argent, alors son argent elle le distribuera. Quelle idée ! Au catéchisme un abbé a parlé de cette distribution, mais c'était un sermon... On n'écoute pas les sermons. Quand Mademoiselle voulait essayer de mettre en action la leçon du catéchisme, c'est-à-dire de lui faire pratiquer la charité, Luigi répondait que cela regardait sa mère et qu'il n'aimait pas les pauvres. Si Mademoiselle insistait, il se fâchait. Et il savait bien que Mademoiselle, autant que sa mère, craignait de le contrarier car ses colères le rendaient toujours malade.

En s'en allant, Suzelle a oublié son béret sur un fauteuil, Luigi le prend, le regarde, et se rappelle tout ce que la petite fille a dit et fait pendant qu'elle était dans le studio.

Ah ! comme cet après-midi a passé vite, si vite ! Quand le pianiste et la violoniste ont joué cette polonaise, dont il n'avait pas compris les passages de douceur, quels instants agréables.

Béret dans les mains, Luigi se rapproche du piano, et posant sur le pupitre ce morceau de laine bleue, voici qu'il recommence à jouer la polonaise critiquée par Suzelle ; et avec quelle attention il aborde les passages de douceur. Mais le violon, Chéri, n'est plus là pour le guider. Et Luigi s'aperçoit, tout à coup, que ses yeux sont pleins de larmes. Il a de la peine, mais c'est une peine qui ne ressemble pas à celle qui le fait habituellement sangloter, sanglots accompagnés de cris aigus. Non, c'est une peine douce, nouvelle ; ces larmes lui font du bien et le libèrent, elles viennent du plus profond de lui-même. Il pleure, non parce qu'il craint d'avoir fâché une petite fille qui, peut-être, ne reviendra plus. Il pleure à cause d'une autre, il pleure parce qu'un violon n'est plus là. Chéri a fait un miracle, mais le miraculé ne le comprend pas.



\*

Le docteur et Suzelle déjeunent. Le docteur est rentré très tard, arrivant d'un dispensaire de la zone où il a vu tant de malades et de misère qu'il est las.

– Que fais-tu, Suzelle, cet après-midi ? C'est jeudi... Comment passes-tu ce jeudi ?

– À raccommoder mes affaires, elles en ont bien besoin. Et puis, en fin de journée, je travaillerai avec Chéri et j'écrirai à maman.

– Tu n'iras pas au palais rose ? La comtesse Mancinella m'a téléphoné hier soir. Elle m'a dit que, depuis ta dernière visite, Luigi s'est remis à travailler son piano et qu'il va mieux. Tu ne continues pas ta bonne action ?

– Je veux la continuer, mais j'attendrai que Luigi m'appelle. Il sait écrire, la poste, c'est fait pour les lettres, et puis il a gardé mon béret. César a été le chercher et le valet de chambre lui a dit que monsieur Luigi refusait de le rendre. A-t-on idée de cela !

– Il pensait probablement que tu viendrais le chercher.

– Je n’irai pas. Il faut qu’il m’invite... C’est un... un capricieux, pas toujours gentil.

– Je le sais bien, ma petite Suzelle, et tu as peut-être raison d’attendre qu’il manifeste lui-même son désir ; sa pauvre maman est si contente qu’elle veut aller trop vite. Puisque tu es libre, tu vas aller avec César porter des médicaments de toutes sortes à deux familles, très malheureuses, que j’ai découvertes ce matin au dispensaire. C’est dans la zone ; le taxi, dont je n’ai pas besoin cet après-midi vous y conduira tous les deux, le chauffeur connaît les bicoques. Tu verras, ma petite fille, comme c’est triste de se rendre compte qu’en France il y a encore des taudis pareils où des mamans et des enfants vivent. Tu sauras dire à ces pauvres gens, j’en suis sûr, que je m’occuperai d’eux...

– Oui, répond Suzelle, j’irai, et merci ; ça me fera deux bonnes actions pour aujourd’hui, deux, puisqu’il y a deux familles.

À ce moment, César entre dans la salle à

manger, non pas avec le fromage attendu, mais avec un paquet et une lettre pour Suzelle. Bougon, il dit :

– Ça vient du palais rose, on attend la réponse.

– C’est de Luigi ! s’écrie la fillette.

– Lis la lettre, tu regarderas le paquet après, dit le docteur.

Suzelle décachette et lit tout haut :

« Je vous renvoie votre béret que vous avez oublié ; je l’avais mis sur mon pupitre de mon piano, mais il n’a pas remplacé Chéri. Voulez-vous amener Chéri aujourd’hui ? Je serai bien content de l’entendre de nouveau. À tout à l’heure.

« LUIGI. »

César sait qu’il doit sortir avec Suzelle.

– Regrets ! s’écrie-t-il. Mais aujourd’hui, on n’est pas libre !

Voulant tout concilier, le docteur conclut :

– Tu pourras aller au palais rose après avoir porté les médicaments. Va donner toi-même la réponse.

– Non, dit Suzelle, je crois que ce n'est pas cela qu'il faut faire. Je voudrais, si sa maman le permet, emmener Luigi voir les taudis où vivent les petits enfants que vous avez découverts ce matin. La misère, les pauvres, les mendiants comme il dit, il les méprise et ne les aime pas, mais s'il les voyait il les aimerait peut-être ? Habitant un palais, il ne peut soupçonner qu'il y a des mansardes et des taudis ; faudrait les lui montrer, ça lui ferait du bien : ne le croyez-vous pas ?

– Tu as raison, ma chérie, fais ce que ton cœur te dicte. Peut-être réussiras-tu, avec ta méthode, à changer Luigi ; moi, j'ai échoué.

Joyeuse, Suzelle se lève et dit :

– Comme réponse, j'écris que je serai là à trois heures avec Chéri, mais que si la maman de Luigi le permet, nous irons faire, avant le concert, une course pour le docteur, voilà.

Et à trois heures, le taxi, bourré de médicaments qui sont des farines, des pommes de terre, du sucre, des confitures et des pâtes, dépose Suzelle devant le palais rose.

De mauvaise humeur, César ne bouge pas de son coin. La promenade avec la petite, c'était un plaisir ; avec le « nain », comme il appelle Luigi, c'est une corvée. Comme il ne sait rien refuser à Suzelle il a accepté la corvée, mais il ne sourit pas, et rien qu'à l'idée de voir arriver Luigi, il sent sa mauvaise humeur augmenter.

En habituée, Suzelle traverse la cour avec sa boîte à violon et, dans le vestibule, précédant le domestique, elle va droit vers le studio dont la porte s'ouvre devant elle car Luigi la guettait. Il a été si content d'apprendre que Suzelle ne boudait pas et revenait avec Chéri qu'il a accepté, sans discuter, d'aller faire, avant le concert, une course pour le docteur. Ils reviendront goûter – la crème au chocolat est commandée – et, après le goûter, concert. Luigi a travaillé toute la semaine ; Suzelle ne dira plus que ses doigts manquent de souplesse.

Prévenue par le docteur, la comtesse Mancinella a promis ; les taudis l'ont un peu effrayée à cause des maladies, mais le docteur a affirmé que la plus grande maladie c'était la misère. Il fallait que Luigi se rende compte qu'il y a d'autres misères que la sienne ; c'était une idée de Suzelle, il la trouvait bonne.

– Bonjour, monsieur Luigi. Vous avez la permission ?

– Mais oui.

– Chéri va nous attendre là, sur le piano. Nous allons dans la zone, le taxi est bourré.

Et prenant la main du petit garçon, sans lui laisser le temps de demander des explications, elle l'entraîne. Dans le hall, elle salue la comtesse Mancinella et Mademoiselle qui surveillent le départ et, toujours en courant, pas trop vite afin que les petites jambes de Luigi puissent la suivre, elle arrive devant le taxi. Elle ouvre la porte ; César, visage désagréable, affecte de regarder de l'autre côté.

– Montez, monsieur Luigi, dit Suzelle, c'est

César dont je vous ai parlé, il nous accompagne.  
César, c'est M. Luigi.

– Bonjour, dit le domestique. Et il ajoute :  
Avez-vous assez de place tous les deux ou faut-il  
que j'aie me mettre à côté du chauffeur ?

– Mais non, César, reprend gentiment Suzelle,  
nous voulons vous garder, vous calez les paquets,  
et nous avons bien assez de place.

– Alors, je reste.

Le taxi s'en va vers la zone et Suzelle attend  
stoïquement que le petit garçon la questionne au  
sujet de la course. Mais ce ne sont pas les paroles  
qu'elle croyait entendre que Luigi prononce. Il dit  
tout bas, pour que César ne comprenne pas :

– Je veux que vous me disiez Luigi, sans  
Monsieur, et je vous appellerai Suzelle.

– Entendu.

– Où allons-nous ?

– Dans la zone.

– Qu'est-ce que c'est ça, la zone ?

– Un petit village où il y a des malades que le

docteur soigne. Nous allons leur porter tous ces médicaments !

Luigi regarde les gros paquets encombrant la voiture.

– Mais ce ne sont pas des médicaments !

– Si, pour eux, ce sont des médicaments. Tous les jours ils ne mangent pas comme ils devraient le faire, alors ils n'ont guère de force ; quand on se nourrit mal la maladie arrive, ça je l'ai compris il n'y a pas bien longtemps. Chez nous, maman se privait pour moi. Elle disait : « Je n'ai pas faim, mange ma part. » Et je suis sûre, maintenant, que ce n'était pas vrai. Je dévorais tout, sans penser ; j'avais toujours faim. Alors elle est tombée malade et pour guérir il faut qu'elle reste des mois, une année peut-être, au sanatorium. C'est triste.

Luigi ne répond pas. Ce que dit Suzelle est pour lui si nouveau. Tous les paquets entassés dans la voiture sont pour des pauvres, le taxi les emmène chez eux. César et Suzelle porteront les paquets, mais lui ne les accompagnera pas, il restera dans le taxi, il y attendra leur retour, mais



il n'ira pas voir les malades du docteur.

Il faut bien dire qu'il est tout étonné et très contrarié d'apprendre que le docteur a des clients pauvres, si pauvres qu'il les nourrit. Il les soigne tout comme il soigne Luigi, c'est extraordinaire ! Le petit garçon s'imaginait que les riches avaient leur médecin, les pauvres un autre ; mais le même, il ne le croyait pas ! Suzelle a dit aussi que sa maman était tombée malade parce qu'elle se nourrissait mal, se privant pour sa petite fille qui avait toujours faim. Est-ce possible qu'une maman soit obligée de s'imposer une privation pareille ? Celle de Suzelle est au sanatorium pour longtemps. C'est triste, a dit la petite fille ; et quand elle a prononcé ces mots, sa voix, claire et joyeuse, était différente. Il y avait comme du brouillard sur cette voix. Luigi, le musicien, s'en est bien rendu compte.

César, qui ressemble à un bouledogue, a murmuré pour Suzelle seulement :

– Ça s'arrangera, votre maman guérira ; les malades du docteur guérissent toujours.

C'était pour consoler Suzelle que le

bouledogue a parlé ainsi. Luigi aurait peut-être aimé dire quelque chose de gentil, mais il s'est tu puisque César avait parlé. Tant pis, il n'avait rien à dire. Cela lui était bien égal que Suzelle soit triste ; il n'a pas l'habitude de s'occuper de la peine des autres... Pourquoi donc s'occuperait-il de celle de cette petite fille ? Elle le distrait et l'amuse, mais bien entendu il ne l'aime pas, il n'aime personne !

Le taxi a quitté les beaux quartiers de Paris. Il sort de la ville. Les enfants, penchés vers la portière, comprennent qu'ils sont entrés dans ce qu'on appelle la zone. Les maisons à cinq étages ont disparu ; de petites cabanes construites les unes près des autres les remplacent, et pour ces constructions, les matériaux les plus différents ont été employés. Bois, ciment, tôle ondulée, carton bitumé. Ce sont de misérables logis aux fenêtres rares. Ils disent, mieux que toute parole, la détresse de ceux venus s'y réfugier.

Suzelle a le cœur serré. La mansarde où elle habitait avec sa maman, bien qu'elle n'eût qu'une tabatière et pas de cheminée, était un logis

confortable à côté de ceux-ci. Luigi trouve ces bicoques affreuses, on devrait au plus vite les démolir. Ce n'est pas dans l'une d'elles que le docteur envoie Suzelle porter les paquets !

Le taxi s'arrête devant un vieux wagon ; à force d'avoir roulé des années il n'a plus de couleur : le soleil et la pluie l'ont dévoré. Aux fenêtres étroites, quatre têtes d'enfants surgissent et des yeux étonnés regardent le taxi.

– C'est là, dit le chauffeur.

Suzelle se précipite sur les paquets et prenant le plus petit le met dans les bras de Luigi.

– Celui-là, dit-elle, c'est le dessert : petits gâteaux et pain d'épice ; vous leur donnerez vous-même.

Luigi veut résister, mais César les bras chargés, se dresse et, désagréable, commande :

– Voulez-vous descendre... Faut que je passe !

Furieux, Luigi suit Suzelle qui, bravement, toque à la portière du wagon.

– Madame Marie ? demande-t-elle à une petite fille venue lui ouvrir. Elle ajoute : C'est de la part

du docteur Micht, et voici des médicaments.

Un jeune bébé dans les bras, M<sup>me</sup> Marie s'avance vers Suzelle. Elle a un pauvre visage, ravagé par les privations et la fatigue : cinq enfants à soigner et son mari est à l'hôpital. Elle ne montre aucune surprise, il semble que rien ne peut plus la surprendre.

– Le docteur, dit-elle, c'est celui que j'ai vu ce matin au dispensaire ?

– Oui, répond Suzelle, c'est celui-là. Il vous avait dit qu'il vous enverrait des médicaments ?

– Oui, mais je croyais qu'il n'y penserait pas.

– Oh ! s'écrie Suzelle, il pense toujours à ses malades. Où devons-nous mettre les paquets ?

– Sur la table.

Suzelle s'avance vers le milieu du wagon ; une caisse renversée tient lieu de table ; dessus une casserole vide, un bougeoir sans bougie et un panier à salade rempli de petits morceaux de bois. Luigi a suivi, César aussi ; et en même temps que Suzelle ils aperçoivent, dans le fond du wagon, les lits. Ce sont des paillasses posées sur des

planches de bois ; il y en a trois, les unes au-dessus des autres. Pour se coucher sur la première, à même le sol, les enfants bien qu'ils soient petits, sont obligés de se courber pour ne pas se cogner à la planche supportant la deuxième paille ; pour gagner la troisième, une échelle a été fabriquée. Une couverture, faite de centaines de morceaux cousus les uns aux autres, est pliée sur chaque paille : pas d'oreiller ni de draps. Les lits, bien qu'ils soient propres et en ordre, sont tout de même une chose affreuse à découvrir tant ils indiquent la pauvreté des habitants du wagon. Comme tout mobilier : un petit poêle, la caisse qui sert de table, un buffet de bois blanc, une chaise et trois tabourets ; la maman et les enfants ne peuvent être assis ensemble.

Suzelle essaie de sourire, de trouver de gentilles choses à dire, mais les yeux des petits qui l'observent, ces yeux trop grands pour leurs visages maigres, l'impressionnent autant que le silence de la mère. Pourtant, quand Luigi pose son paquet sur la table, elle réussit à dire :

– Ça, c'est la surprise, une spécialité, vous

verrez comme elle est bonne ; nous vous en rapporterons d'autres, n'est-ce pas, Luigi ?

De ce ton désespéré, si douloureux à entendre, M<sup>me</sup> Marie répond :

– On le dit toujours et on ne revient pas...  
Merci pour aujourd'hui.

– Mais nous reviendrons, Madame. N'est-ce pas Ccsar ? Et le docteur reviendra aussi, il m'a recommandé de vous dire qu'il ne vous oublierait pas.

– Nous verrons, répond la femme. (Il est évident qu'elle ne croit plus aux promesses. )

Mécontent, César intervient :

– Le docteur n'est pas comme les autres, Madame, faut pas le confondre. Lui, c'est lui, ce qu'il promet il le tient.

– Tant mieux pour moi alors. J'ai toujours eu si peu de chance que c'est difficile à croire.

Suzelle est embarrassée. M<sup>me</sup> Marie semble si découragée qu'elle ne sait lui parler. Elle se tourne vers les enfants et leur dit :

– Ce paquet-là est pour vous.

Les petits ne bougent pas du coin où ils se sont réfugiés et M<sup>me</sup> Marie se tait. Alors Suzelle, intimidée, reprend :

– Il faut que nous allions aussi chez madame Lerue, le docteur a dit que c'était tout près de chez vous. Pourriez-vous, Madame, nous indiquer où elle habite ?

– C'est la roulotte à côté. Elle a été à l'hôpital voir son frère, mon mari, et son aîné qui y est aussi ; il n'y a personne chez elle.

– Alors, nos paquets, les médicaments, où pouvons-nous les laisser ?

– Ici. Je les lui donnerai quand elle rentrera ou, si vous le préférez, portez-les dans sa voiture. La porte n'est pas fermée, on ne craint pas les voleurs quand il n'y a rien à voler.

Après avoir regardé César, Suzelle dit :

– Nous allons vous les donner, Madame, et vous les lui remettrez.

– Faut lui dire, ajoute César, à elle aussi que le docteur, celui qu'elle a vu ce matin au

dispensaire, ne l'abandonnera pas ; elle a cinq petits enfants, je crois ?

– Oui.

– On ne peut pas les voir ? demande Suzelle inquiète. (Elle a peur de ne pas bien accomplir la mission dont le docteur l'a chargée. )

– Non, ils sont au patronage.

Suzelle regarde les petits entassés dans le wagon, mais elle n'ose demander pourquoi ceux-là n'y vont pas. Devinant cette muette interrogation, la femme dit :

– Les miens restent ici. Je ne plais pas à la dame du patronage, alors elle les oublie.

Et César, mécontent, intervient :

– Si vous voulez, le docteur pourrait dire à la dame du patronage qu'elle ne les oublie plus. Quand le docteur parle, on l'écoute.

– Non, je ne lui plais pas et elle ne me plaît pas.

– Alors... reprend Suzelle découragée – vraiment elle ne sait que dire à cette femme



malheureuse – nous allons vous quitter... Au revoir, Madame.

– Bonsoir, répond M<sup>me</sup> Marie. Et elle ajoute : Faudra dire merci au docteur, et merci à vous pour le dérangement.

Dès que les visiteurs sont sortis du wagon, les enfants abandonnent le coin où ils s'étaient réfugiés et courent vers les fenêtres afin de voir le taxi et les occupants.

La mauvaise humeur de César augmente. Il refuse de s'asseoir dans la voiture, et se met à côté du chauffeur ; vraiment le nain lui est antipathique et il ne comprend pas que Suzelle puisse trouver quelque plaisir à l'avoir pour compagnon. Elle a eu beau lui apprendre que Luigi était un musicien et qu'elle faisait avec lui de la belle musique, cela n'a pas diminué l'antipathie qu'il a pour l'habitant du palais rose.

César, ce vieux garçon, croyait ne pouvoir aimer que le docteur, et voici qu'il s'est attaché à Suzelle avec tout son cœur ; jaloux de l'affection de la petite, il trouve qu'elle n'a pas besoin de s'occuper du nain.

Près du chauffeur, César grogne sans arrêt et dans le taxi les enfants se taisent. Suzelle a de la peine en pensant à la grande misère de cette dame Marie, si difficile à comprendre ; Luigi est furieux qu'on l'ait obligé à découvrir un monde qu'il ignorait. Pourquoi lui montrer des taudis, des pauvres ?... Quel intérêt trouve-t-on à s'occuper de ces gens qui ont plutôt l'air d'avoir envie de vous dire des sottises que des remerciements ?

Il en veut à Suzelle, mais il se tait. Il y a quelques semaines il lui aurait fait comprendre sa mauvaise humeur, il lui aurait dit des paroles désagréables, mais il sait qu'avec Suzelle il ne peut faire ce qu'il fait avec les autres. Quand il est méchant elle s'en va, et le jeudi passé sans Suzelle serait un affreux jeudi. Toute la semaine il a travaillé pour le concert – comme dit la violoniste – qu'ils feront ensemble ; et Luigi, pris à ce jeu, se rend compte qu'il fait des progrès étonnants. Aussi, malgré son mécontentement, il ne dira rien qui puisse fâcher Suzelle.

Après un long silence, la fillette soupire et dit :

– C’est affreux !

Et, sincère, Luigi répète :

– C’est affreux !

Mais comme ces deux mêmes mots ont pour chaque enfant une signification différente.

Pour Suzelle cela veut dire qu’une misère pareille cause de la douleur à ceux qui la découvrent. Luigi ne pense qu’au tableau, vilaine image. Ce wagon entouré de misérables cabanes, ces lits, ces enfants pâles, et cette femme qui semble ne plus savoir sourire.

Le taxi s’arrête devant le palais rose. Suzelle et Luigi descendent. César crie :

– À bientôt !

Le chauffeur, prévenu, n’a pas arrêté son moteur et repart immédiatement.

Suzelle devine sans peine que César ne voulait pas dire au revoir à Luigi.

Dans le studio, le goûter les attend, un goûter superbe. C’est Luigi qui l’a commandé. Et en le découvrant, les enfants ne peuvent s’empêcher de

penser au wagon, à la caisse servant de table et aux petits, réfugiés dans un coin. Mais cette pensée, ils ne se la communiquent pas. Suzelle ne veut plus attrister Luigi, et Luigi est furieux de ne pouvoir oublier le wagon et ceux qui y vivent.

– Nous goûtons tout de suite ? dit le petit maître de la maison.

– Si vous voulez. Mais votre maman et Mademoiselle ne viennent pas ?

– Non. Mademoiselle, est chez une amie et maman ne rentrera que pour le concert. Elle aime beaucoup nous entendre.

Luigi s’empresse. C’est lui qui sert Suzelle. Il y a deux mois si on lui avait dit qu’il servirait une petite fille qui jouait dans les cours, une mendicante, il se serait révolté. Aujourd’hui, il ne pense qu’à lui plaire.

Suzelle accepte ce qu’il lui offre, remercie gentiment, mais son sourire est un peu triste. Luigi s’en aperçoit et s’efforce de lui faire oublier l’affreuse visite. Il lui parle de la musique qu’ils vont faire et de celle qu’ils feront plus tard.

– Ah ! répond la fillette, je voudrais être très vite grande pour gagner de l’argent, beaucoup d’argent. Quand je serai riche, Luigi, j’aurai à la campagne, quelque part, une grande maison toute simple où j’enverrai les mamans malheureuses et leurs enfants. On apprendra aux petits à travailler, ils cultiveront le jardin, ils s’occuperont des bêtes ; on les amusera aussi, et on ne les laissera pas enfermés un jeudi pendant que les autres se promènent. Avoir mon premier prix, c’est le but à atteindre... Après, je suis sûre que cela irait très vite.

– Votre premier prix ? interroge Luigi. Quel premier prix ?

– Si maman n’était pas tombée malade, j’aurais continué à prendre des leçons avec M. Langeac, un professeur du Conservatoire, et je me serais présentée à l’admission cette année. M. Langeac avait dit à maman que si je travaillais bien je pourrais avoir mon premier prix l’année suivante. C’était beau, mais maman est tombée malade.

– Et vous n’avez plus pris de leçons ?

– Non. Maman ne pouvait pas les payer. Elle a écrit au professeur que j'étais un peu fatiguée et que je recommencerais prochainement. Prochainement, ce n'était pas une date ; elle croyait, et moi aussi, qu'elle guérirait très vite et cela a été le contraire.

– Mais, demande Luigi, avec un premier prix, que ferez-vous ?

– Des concerts, des tournées en province, à l'étranger. Ça rapporte beaucoup !

– Vous vous en irez toute seule ?

– Non. C'est un monsieur, qu'on appelle imprésario, qui arrange tout.

– Vous emmènerez un pianiste avec vous ?

– Naturellement. Une violoniste ne peut s'en passer, et il faut que le pianiste soit bon.

– Mais... si vous vouliez, Suzelle, je pourrais être ce pianiste. Nous jouerions toujours ensemble, nous donnerions des concerts, nous ferions des tournées en province, à l'étranger... Ah ! comme j'aimerais cela !

Enthousiasmée, Suzelle s'est dressée.

– Vous, Luigi, vous voudriez jouer dans les concerts avec moi ! Vous, riche, vous voulez travailler pour gagner de l’argent ?

Luigi n’avait pas songé à l’argent. C’est vrai, il n’en a pas besoin : pour cette ennuyeuse question, va-t-il falloir renoncer à accompagner Suzelle ?

– Je ne sais pas, dit-il, je n’ai pas pensé à l’argent. Je voulais vous suivre, vous aider pour les concerts.

– Mais, s’écrie la fillette, tout peut s’arranger ! Vous serez mon pianiste, on ne jouera jamais l’un sans l’autre. Suzelle et Luigi, Luigi et Suzelle ! Voyez comme cela fera bien sur les affiches et les programmes ! L’argent que nous gagnerons, voici comment nous l’emploierons. Le mien sera d’abord pour maman ; le vôtre, on le mettra dans une grande tirelire et, quand il y en aura assez, on achètera la maison à la campagne pour les mamans malheureuses et leurs petits enfants. C’est le docteur qui sera content. Quel bel avenir, Luigi, et comme il faut travailler pour que nous puissions réussir.

Aussi content que la fillette, le jeune garçon répond :

– Mais pour que cet avenir soit ce que nous voulons, il faut que vous entriez au Conservatoire ?

– C'est indispensable, ça se fera quand le Bon Dieu voudra... J'attends !

– Vous croyez donc, reprend Luigi avec son mauvais rire, que le Bon Dieu s'occupe de nous ?

– J'en suis sûre, répond Suzelle, et puis chaque soir je le Lui rappelle. La prière, c'est fait pour parler au Bon Dieu. Nous Lui disons que nous L'aimons, que nous acceptons Sa volonté, et nous Lui demandons ce que nous avons besoin. Faites comme moi et vous verrez que tout s'arrange pour le mieux. Et maintenant au travail, Chéri s'impatiente. Préparons nos grands concerts.

Et jusqu'au soir les enfants jouent, oubliant tout : le wagon, M<sup>me</sup> Marie, les petits si pâles, et l'heure ; la musique les emporte loin de ce monde et de sa misère.



Pendant le concert, dans le studio, la comtesse Mancinella est entrée. Elle rappelle que l'heure du dîner est proche.

Vite, Chéri est rangé dans sa boîte. Suzelle dit au revoir au pianiste et à sa maman, et s'en va en courant, craignant d'être en retard et de mécontenter César.

Après le départ de la jeune violoniste, la mère et le fils restent un moment silencieux. Luigi se rapproche du piano, s'assied sur le tabouret, et ses mains jouent en sourdine le concerto qu'il vient d'interpréter avec Suzelle.

– Maman, dit-il, je voudrais prendre des leçons d'accompagnement.

– Je ne demande pas mieux, mon chéri, répond la comtesse Mancinella, heureuse de voir son fils manifester un désir.

– Mais je veux avoir un grand professeur.

– Il n'en manque pas.

– C'est un professeur du Conservatoire, M. Langeac, qu'il me faut... et je voudrais qu'il soit là tous les jeudis. Suzelle a besoin d'être guidée

autant que moi. Nous jouons comme nous sentons, comme nous voulons, ce n'est peut-être pas bien ; il faudrait qu'un professeur nous corrige, nous prépare. Nous ferons toujours de la musique ensemble ; ça m'amuse de travailler. Et il ajoute avec orgueil : Je veux jouer, si bien, que personne ne puisse me critiquer.

Et la comtesse Mancinella promet d'aller voir Monsieur Langeac.

Luigi insiste :

– Vous irez demain, maman, et vous lui direz que je suis un nain, mais ce nain veut devenir un artiste.

Et si la comtesse Mancinella est peinée par ce rappel d'une vérité, elle bénit la petite fille qui a mis dans l'âme de son enfant ce désir nouveau, un désir pouvant l'entraîner loin de la mauvaise route où il s'était engagé.

\*

Un jeudi soir du mois de juillet, au moment où

le docteur, après une longue consultation, s'apprête à quitter son bureau pour aller faire, avant le dîner, une courte promenade, la sonnerie du téléphone retentit et son secrétaire le prévient qu'on le demande de Barre.

Barre... C'est un petit village des Vosges où se trouve le sanatorium. Que se passe-t-il ? M<sup>me</sup> Marelle serait-elle plus malade ? Craintif, le docteur écoute :

– Allô... Oui, le Dr Micht... Grave ?... Vous avez raison, très grave... C'est bien... Ce soir, trop tard... Demain, oui demain... Convenus...

Raccrochant le récepteur, le docteur se dirige rapidement vers la cuisine.

– César, dit-il en ouvrant la porte, mauvaise nouvelle de Barre. Température, vomissements de sang, moral terrible. J'emmène la petite demain, là-bas.

Furieux, César se retourne et répond :

– Il n'y a pas de danger pour elle au moins ?

– On prendra toutes les précautions, mais je veux qu'elle revoie sa maman... Vous

comprenez ?

– Oui, je comprends, mais tout ça c'est triste. Elle va avoir de la peine. Qu'est-ce que Monsieur va lui dire ?

– Je lui parlerai du moral de la malade et j'ajouterai que le docteur la soignant estime qu'une visite de sa fille lui ferait du bien. Enfin, je m'arrangerai, elle est courageuse.

– Ça, pour être courageuse, elle est courageuse. Ce matin à six heures elle était déjà levée et travaillait à son violon dans la chambre de Madame Mère. Depuis que le nain a voulu un professeur, elle n'a plus que son violon en tête.

– Tant mieux, répond le docteur. Si elle a un gros chagrin, cela l'aidera à le supporter, et puis avec son violon elle a transformé le petit Luigi.

– Vous le croyez, Monsieur, elle le croit aussi ; mais vous vous trompez tous les deux : cet enfant-là c'est de la mauvaise graine. Suzelle, la musique, ça le distrait, ça l'amuse, alors tout va bien, mais faire en dehors quelque chose pour la petite, faudrait voir. Je le croirai guéri de sa

méchanceté quand il me l'aura prouvé ; je ne suis pas aveugle, je vois clair.

– J'espère que vous vous trompez, César. Suzelle est si heureuse de ce qu'elle appelle : la cure de Chéri ; enfin, nous verrons. C'est jeudi, Suzelle est au palais rose, je vais la chercher, nous prendrons demain matin le premier train, à sept heures.

Le docteur quitte son appartement ; dans la rue il marche vite, la distance qui le sépare du palais rose est rapidement franchie. À son arrivée, le domestique prévient que tout le monde est au studio de M. Luigi et il y conduit le docteur. Doucement, il ouvre la porte – il ne faut pas déranger les musiciens – mais Suzelle aperçoit le visiteur et s'arrête de jouer.

– Luigi, s'écrie-t-elle joyeuse, le docteur !

Contrarié d'être interrompu, le petit garçon se lève pour aller saluer l'arrivant. C'est par lui qu'il a connu Suzelle et il ne l'oublie pas.

Après avoir dit bonsoir à la comtesse Mancinella et à Mademoiselle, le docteur se

tourne vers Suzelle.

– Je suis venu te chercher, petite fille, parce que nous partons en voyage demain matin, de très bonne heure, et que tu as probablement quelque chose à préparer. Un tout petit voyage aller et retour, je ne puis guère m’absenter plus de vingt-quatre heures.

Suzelle était joyeuse, mais voici que tout à coup elle a peur, très peur. Le docteur n’a pas son visage habituel, on dirait qu’il est inquiet ; elle connaît ce visage tourmenté qu’il a dès qu’un de ses malades est en danger.

Luigi s’est rapproché de la petite fille. Il ose poser la question qu’elle hésite à poser :

– Où allez-vous ?

– Dans les Vosges, mon bonhomme. À Barre.

– Maman !

Ce nom, Suzelle l’a dit avec une telle angoisse que le docteur essaie de la rassurer.

– Oui, ta maman n’est pas raisonnable. Elle s’ennuie de sa fille, de ce petit démon, alors elle mange mal, elle maigrit, elle a un peu de fièvre,

et le docteur m'a téléphoné que le meilleur médicament serait pour elle sa petite fille. Te voilà devenue un médicament, tu ne t'y attendais pas ?

– Maman est malade, très malade. Dites-moi la vérité.

– Une petite rechute, tout simplement, et elle en aura encore d'autres avant de guérir. Tu la verras demain, nous arriverons dans l'après-midi, et je te conduirai, tout de suite, au sanatorium.

– Nous ne pouvons pas partir ce soir ? demande Suzelle dont l'inquiétude grandit à mesure que le docteur lui donne des explications.

– Le train était à dix-huit heures, il n'y en a pas d'autres avant demain matin.

La comtesse Mancinella demande :

– Pourquoi, docteur, ne vous en allez-vous pas en auto ? Vous pourriez partir ce soir.

– Chère Madame, mon taxi ne peut faire ce grand voyage.

Luigi a écouté les questions et les réponses échangées, ses yeux n'ont pas quitté le visage de

Suzelle. En quelques minutes ce visage a changé, il dit si bien l'angoisse de la petite fille que Luigi en est bouleversé. S'approchant de sa mère, il lui prend le bras.

– Maman, il faut que je vous parle, tout de suite, à vous seule.

– Tout à l'heure, répond la comtesse Mancinella en écartant son fils. Elle ne pense qu'au chagrin de Suzelle.

– Non, maman, tout de suite, je le veux ! dit Luigi en tapant du pied. Mais immédiatement il ajoute avec douceur : Je vous en prie !

« Je vous en prie ! » Ce sont des mots que l'enfant ne dit pas souvent. Mademoiselle parle avec le docteur, Suzelle range Chéri dans sa boîte. La comtesse Mancinella consent à suivre son fils dans un coin du studio.

– Maman, dit-il à voix basse, il faut offrir votre grosse voiture au docteur, ainsi Suzelle pourra partir ce soir. Allons avec eux, nous ne pouvons pas les laisser seuls, tous les deux, Suzelle est trop malheureuse. Dites oui, parlez au



docteur, et partons tous les quatre, le plus vite possible. Et pour la seconde fois Luigi répète : Je vous en prie...

La comtesse Mancinella croit à peine ce qu'elle entend. Son fils, habituellement si égoïste, pense que sa présence peut adoucir l'épreuve imposée à une petite fille. Est-ce possible ! Deviendrait-il bon ?

Profondément heureuse, elle répond :

– Tout ce que tu veux, mon chéri. Propose toi-même au docteur la voiture et dis-lui que nous aimerions nous en aller avec eux.

Luigi se précipite vers le médecin.

– Docteur, dit-il d'une voix claire, maman m'a chargé de vous prévenir que dans un quart d'heure la grosse voiture sera prête, elle marche bien, et la nuit les routes ne sont pas encombrées. Si vous voulez de maman et de moi nous serons contents de nous en aller avec vous : voilà... Vite, votre réponse, il ne faut pas perdre de temps, Suzelle voudrait déjà être arrivée.

Le docteur est aussi surpris que la comtesse

Mancinella et il se souvient des paroles que César a dites tout à l'heure dans sa cuisine : « Je ne le croirai guéri de sa méchanceté que lorsqu'il me l'aura prouvé. » Est-ce que ce désir n'est pas une preuve de sa guérison ?

Posant sa main sur la petite tête brune levée vers lui, et se penchant vers elle, le docteur répond :

– J'accepte, mon enfant, la voiture et les voyageurs qui veulent s'en aller avec nous. Tu mérites un grand merci, je te le dis pour Suzelle... Elle est si émue qu'elle ne songe pas à aller embrasser ta maman.

Une demi-heure après cette conversation, une puissante automobile roule dans les rues encombrées de Paris. Et Luigi, assis près de Suzelle, lui dit :

– Dès que nous aurons quitté la ville, on fera du cent à l'heure, le chauffeur me l'a promis.

Suzelle serre la main de Luigi, ce Luigi devenu un ami, un vrai. Quoi qu'il fasse maintenant, quoi qu'il dise, elle n'oubliera jamais

ce qu'il a fait ce soir pour elle, pour sa maman, afin qu'elles soient aussi vite que possible réunies. Et dans cette voiture qui emporte à travers la nuit les quatre voyageurs, elle comprend qu'une amitié est née et que cette amitié, comme tous les sentiments sincères, donnera à Luigi et à elle de grandes joies.

.....

À Barre, la voiture est arrivée au petit jour. Les deux enfants dormaient profondément, on a pu les emporter et les coucher, dans le très simple hôtel de cette petite ville d'Alsace, sans qu'ils s'en aperçoivent.

Après un bref repos, la comtesse Mancinella et le docteur ont décidé qu'avant de conduire Suzelle au sanatorium ils demanderaient par téléphone des nouvelles.

Les nouvelles n'ont pas été meilleures. Et quand Suzelle se réveille dans une chambre inconnue, elle trouve près de son lit le docteur.

– Te voici reposée, lui dit-il, nous avons la

permission d'aller au sana. Ta maman t'attend.

Suzelle fait rapidement sa toilette et vient rejoindre le docteur qui, dehors, devant l'hôtel, cause avec la comtesse Mancinella.

Malgré son inquiétude, la fillette pense à Luigi et demande à sa maman si ce voyage rapide ne l'a pas fatigué. Puis, prenant la main du docteur, avec son énergie habituelle, elle dit :

– Allons voir maman.

Pour arriver plus rapidement, le docteur qui connaît cette petite ville où il a vécu une partie de son enfance, prend un sentier conduisant directement au sanatorium. Et pour la première fois de sa vie, Suzelle fait connaissance avec une montagne. Malgré son angoisse, elle est surprise par le silence, la beauté des arbres et le parfum des buissons pleins de myrtilles. L'air léger semble vous purifier et vous donner force et joie, il guérit certainement les malades. Depuis plusieurs mois, M<sup>me</sup> Marelle le respire et doit en ressentir le bienfait.

Devant une haute maison blanche où toutes les

fenêtres ont de larges balcons, le docteur s'arrête et dit :

– Nous voici arrivés : troisième étage, chambre Sainte-Odile. Nous montons directement, ta maman est prévenue.

La main de Suzelle se tend vers celle du docteur. Son angoisse que la promenade avait dissipée la reprend toute, mais il ne faut pas que la malade s'en aperçoive. L'ascenseur les conduit vite au troisième étage et la chambre Sainte-Odile est la seconde dans le couloir. Suzelle sent que ses jambes tremblent et elle murmure :

– J'ai peur...

Le docteur l'entend et lui dit :

– Pense à ta maman, ne pense qu'à elle, et tu seras forte.

Doucement, il ouvre la porte et la chambre apparaît toute blanche, inondée de soleil. Dans le lit, appuyée sur des oreillers, M<sup>me</sup> Marelle semble dormir ; près d'elle, une infirmière. En la voyant le docteur comprend que l'état de la malade est très grave.

– Ne parlez pas, dit l’infirmière à Madame Marelle. Votre petite fille a la permission de vous regarder, de vous raconter quelque chose pendant cinq minutes ; demain sa visite sera plus longue, mais aujourd’hui, c’est défendu.

Épouvantée par le visage de sa mère, ce visage dont tout le sang semble s’être retiré, Suzelle a tendu ses bras vers la malade.

– Maman ! dit-elle, maman ! (Ah ! comme elle a peur de pleurer ! Mais il ne le faut pas, la malade ne pourrait supporter une émotion.) Maman, reprend-elle, le docteur m’a amenée comme médicament, il paraît que de me voir ça te guérira. Et tu vas guérir pour ta petite fille ; et puis la montagne finira par te faire du bien, nous l’avons traversée pour venir, c’est beau et on y respire facilement. Luigi, tu sais mon ami Luigi dont je t’ai parlé dans mes lettres, est venu avec nous. Il a voulu que sa maman donne sa voiture, nous avons marché vite et nous nous sommes endormis tous les deux.

M<sup>me</sup> Marelle regarde Suzelle et ce pauvre visage rongé par la terrible maladie se colore un

peu. Malgré la défense qui lui a été faite, elle murmure en joignant les mains :

– Ma chérie... Et de ses yeux brûlés par la fièvre des larmes coulent.

Cette émotion est-elle bonne ou mauvaise ? L’infirmière ne le sait ; depuis quelques jours, M<sup>me</sup> Marelle est si faible que tout est à craindre pour elle.

– Allons, reprend l’infirmière, votre petite Suzelle reviendra demain. Aujourd’hui, sa visite a assez duré.

Le docteur est aussi de cet avis et il entraîne la fillette qui, avant de quitter la chambre, envoie des baisers à sa pauvre maman.

Dans le couloir, tête baissée, Suzelle se dirige vers l’ascenseur ; le docteur la suit et sans parler ils quittent le sanatorium. Ils traversent la cour et quand la grille s’est refermée derrière eux et qu’ils se retrouvent dans le petit sentier de la montagne, certaine que personne ne peut plus la voir, Suzelle sanglote. Le docteur la laisse pleurer. Il a deviné l’effort que la petite fille a dû

faire dans la chambre de la malade. Lorsqu'elle est un peu calmée, il lui dit :

– Ma chérie, il ne faut pas te désespérer. Dans ces maladies de poitrine il y a de grands drames comme celui que la maman vient de traverser, c'est la cause de sa faiblesse ; mais souvent après, cela s'arrange mieux qu'on ne le pense. Les médecins, tu sais, font tout ce qu'ils peuvent, mais Un Autre qu'eux est le Maître et c'est à Lui qu'il faut demander la guérison de ta maman.

– Elle ne guérira pas, répond Suzelle désespérée, elle est venue trop tard à la montagne. C'est de ma faute, je ne me suis pas rendu compte qu'elle était si malade. Elle disait toujours : « Demain, j'irai mieux. » Elle a dit cela pendant six mois sans que je m'inquiète.

– Tu ignorais le danger de sa maladie.

– Oui, je ne savais pas. Grand-mère était morte, nous ne connaissions comme médecin que celui du dispensaire ; maman et moi nous ne l'aimions pas car il voulait nous séparer. Ah ! si nous l'avions écouté, maman ne serait pas si malade.



– Oublie le passé, Suzelle, il faut garder tes forces et ton énergie pour le présent. Voici ton ami Luigi et sa maman, c’est un de mes malades que tu m’as guéri, et pour celui-là je croyais bien qu’il n’y avait plus rien à faire. Regarde-le venir, vois ses yeux inquiets, tout son petit visage tendu vers toi. Ah ! il ne pense plus à son infirmité ; cela lui importe peu en ce moment d’être un nain. Il partage ton inquiétude, ton chagrin, son âme se transforme. En pensant à la peine des autres il oublie la sienne : c’est tout le secret du bonheur.

En courant, Luigi est arrivé près de son amie. Il ne demande pas des nouvelles, il lui suffit de regarder le visage de Suzelle que les larmes ont défiguré. La comtesse Mancinella rejoint le docteur et les deux enfants marchent devant eux.

– Dès que les visites seront permises, dit Luigi, j’irai voir votre maman. Le propriétaire de l’hôtel nous a expliqué que les crises étant finies, les malades se remettaient très vite ; il paraît qu’ici, à cause de l’air de la montagne, tous les pensionnaires du sana guérissent. Alors, Suzelle, vous devez avoir beaucoup d’espoir.

– Luigi, répond-elle, c'est à peine si j'ai reconnu maman. Son visage est de la couleur des touches d'ivoire de votre piano ; ses lèvres, on ne les distingue plus. On lui défend de parler et ses mains, qu'elle a l'air de ne pouvoir soulever, sont traversées par de grandes lignes bleues.

– Les veines.

– Oui, des veines dans des morceaux de marbre. Je voudrais vous dire quelque chose, à vous, à vous tout seul, car je ne voudrais pas le dire au docteur.

– Dites-le moi.

– Je sais que le docteur ne peut rester ici longtemps, à Paris tant de gens l'attendent ; m'en aller et laisser maman si malade, c'est affreux. L'infirmière m'a dit que demain on me permettrait de la voir plus longuement. Pendant quelques jours, jusqu'à ce qu'elle soit mieux, beaucoup mieux, je ne voudrais pas la quitter ; il me semble que je l'abandonnerais. Alors il faudrait demander au docteur qu'il me laisse à Barre, à l'hôtel je pourrais y travailler. Je sais faire le ménage, la vaisselle, éplucher les

légumes, je me rendrais utile. On me garderait pour ma nourriture, je coucherais n'importe où, et tous les jours, jusqu'à ce que maman soit mieux, j'irais au sana. Je ne resterais pas près d'elle longtemps, je sais que c'est défendu, mais elle me verrait et je suis sûre que cela lui donnerait du courage pour lutter avec la maladie, elle a l'air de ne plus en avoir. Luigi, c'est vous qui allez arranger cela avec le docteur et le propriétaire de l'hôtel... Je vous en prie, obtenez qu'on me laisse ici.

Avec la plus grande attention, Luigi a écouté la petite fille. Son visage est devenu grave et ses yeux, magnifiques quand il n'est pas en colère, n'ont cessé de regarder celle qu'il n'appelle plus une mendicante mais son amie. Et cette amie, qu'il a connue si énergique, tenant tête à sa méchanceté, lui disant des vérités que personne ne lui avait jamais dites, cette amie, une enfant normale, demande à un nain secours et protection. Il peut donc, malgré ses soixante-quinze centimètres de hauteur, être bon à quelque chose et protéger les « grands », ces grands qui, croyait-il, n'avaient besoin d'aucune protection,

leur taille les défendant contre les misères du monde.

Cette demande emplît le cœur de Luigi d'une fierté heureuse. Suzelle vient de le remettre au niveau des autres, de ces autres qu'aucune infirmité n'a atteint. Que fera-t-il ?... Comment arrangera-t-il cette situation ?... Il ne le sait, mais il l'arrangera. Avec sa maman, tout est facile.

– Suzelle, répond-il d'une voix claire où il y a du bonheur, ne vous tourmentez pas. Vous resterez ici jusqu'à ce que votre maman soit tout à fait bien.

– Est-ce possible, Luigi ?

– Oui, cela me regarde maintenant.

Et comme on est arrivé devant l'hôtel, il abandonne son amie et va vers celle qui ne lui refuse jamais rien.

L'heure du déjeuner est venue ; avec de l'eau fraîche, Suzelle a rafraîchi son visage. À table elle fait bonne contenance et, malgré son chagrin, cet air de la montagne lui a donné le plus grand appétit. Le début du repas est silencieux. On

apprécie la bonne cuisine, et le docteur est tout fier de dire que dans son pays il y a les meilleurs cuisiniers de France. Pour lui, en Alsace, tout est mieux qu'autre part.

– Quel malheur, dit-il, que je ne puisse rester quelques jours ici. Pour moi, c'est le grand repos.

– Vous reviendrez, répond la comtesse Mancinella.

– Oui, le plus vite possible. Se tournant vers Suzelle, il ajoute : Je prends le train de quinze heures, je serai ce soir à Paris, mon secrétaire m'a téléphoné, on me réclame. Je rentre sans toi, que va dire César ?

– Et moi ? demande Suzelle, est-ce que je peux rester à l'hôtel, le propriétaire veut bien que je travaille chez lui ?

– Je ne le lui ai pas demandé, répond le docteur avec un bon sourire.

– Mais alors ? dit la fillette inquiète.

– Alors, Luigi, ce malade qui maintenant commande à son docteur les ordonnances qu'il doit faire, m'a prié de lui ordonner l'air de la

montagne pour fortifier des poumons qu'il s'était efforcé d'abîmer – une histoire ancienne que tu ne connais pas. J'ai obéi, et la maman de Luigi, aussi bonne que la tienne, a consenti à passer les vacances en Alsace avec son fils, dans ce petit hôtel qui ne ressemble pas au palais rose ; toi, tu resteras avec eux. Je viendrai me reposer près de vous le plus tôt possible, voilà comment Luigi a arrangé cette affaire. Tu peux lui dire merci, ainsi qu'à sa maman.

Suzelle s'est levée de table et a couru vers le petit garçon.

– Luigi, dit-elle, c'est trop gentil ! Et votre maman, comment puis-je la remercier ? Aidez-moi !

– Embrasse le fils puis la mère ! s'écrie le docteur. Et ne cherche pas des mots, ils répondent tellement mal à ce que nous ressentons.

Devant Luigi, Suzelle hésite et tout bas, pour lui seul, elle dit :

– Vous voulez bien que je vous embrasse ? Moi qui suis si pauvre, moi qui faisais les cours,

moi que vous appeliez une mendiante ?

Honteux d'entendre les méchantes paroles qu'il a dites, Luigi met ses bras autour du cou de Suzelle et c'est lui qui l'embrasse le premier, en disant :

– Taisez-vous, j'étais malade, il ne faut plus penser à cela... Nous resterons ici tout l'été, le docteur enverra César vous apporter Chéri. Nous travaillerons, nous irons voir votre malade qui bientôt ne le sera plus, et nous nous promènerons dans la montagne.

Et en rendant le baiser, Suzelle murmure :

– C'est trop gentil, vous êtes si bons, je ne sais que dire, ça reste dans mon cœur.

Quelques minutes avant quinze heures, le docteur, Suzelle, Luigi et sa maman arrivent à la gare. Avant de quitter ceux qui restent à Barre, le docteur leur promet de revenir bientôt et d'envoyer César et Chéri. César va être furieux, le voyage obligatoire adoucira son humeur ; puis il conseille de profiter du beau temps, et de faire une excursion dans la montagne.

– Allez à Sainte-Odile, la maman de Suzelle est sous sa protection. Brûlez un cierge près de son autel, faites une prière, et, après, promenez-vous, vous verrez un des plus beaux sites de l’Alsace.

Dès que le train s’en est allé, la comtesse Mancinella emmène les deux enfants. La voiture attend devant la gare. Voulant suivre le conseil du docteur elle demande au chauffeur de les conduire à Sainte-Odile.

L’auto traverse rapidement la petite ville, puis une plaine triomphante où les moissons s’annoncent superbes, et entre dans la forêt sombre qui semble remplie de brume. Les sapins, droits et magnifiques, se dressent et laissent à peine passer le soleil, mais les enfants retrouvent l’air pur chargé de parfums.

Après une longue montée, l’auto entre dans la cour du couvent de Sainte-Odile. C’est une large cour plantée de gros tilleuls dont le tronc est ridé comme le visage de certains vieillards. Ce couvent a été bâti sur un rocher, les arbres y ont poussé et sont vieux de plusieurs siècles.



En emmenant les enfants vers la chapelle, la comtesse Mancinella leur apprend que sainte Odile, la patronne de l'Alsace, abbesse de ce couvent, était aveugle de naissance et, malgré sa cécité, elle fit tant de bien que son souvenir rayonne encore sur tout le pays.

Recueillis, les enfants entrent dans la chapelle où la statue de sainte Odile est entourée de cierges. Et l'un près de l'autre, ils s'agenouillent. La comtesse Mancinella se met derrière eux.

Tous les trois prient avec ferveur pour la même malade, mais la maman de Luigi recommande aussi à la patronne son cher petit garçon qu'elle ne croit pas encore complètement guéri. Il l'a tant fait souffrir, il a été si méchant, si cruel envers tous, qu'elle a peur ; l'esprit du mal l'a-t-il pour toujours quitté ?

Les mains jointes, les yeux levés vers la statue de la sainte, Suzelle demande la guérison de sa mère et promet d'être bonne, studieuse, charitable. Luigi cache son visage dans ses mains et ses petites épaules sont secouées comme si, devant cet autel, il sanglotait.

Après avoir prié, la comtesse Mancinella donne aux enfants des cierges pour les mettre près de l'autel. Puis elle les emmène au réfectoire où ils vont goûter.

Le réfectoire est envahi par les pèlerins, et le goûter, pris en commun, ne permet aucune conversation. Habituellement, Luigi redoute les endroits où il y a beaucoup de monde, mais, aujourd'hui, il ne manifeste aucune impatience. Il a sur le visage une paix inaccoutumée et sa maman, qui l'observe toujours avec inquiétude, pense qu'elle n'a jamais vu à son enfant pareille expression.

Le goûter fini, ils sortent, suivent les pèlerins dans les longs corridors du monastère, et arrivent sur une terrasse d'où on découvre une partie de l'Alsace.

Trois cents villages, dit un guide, sont à vos pieds et le grand fleuve, là-bas, c'est le Rhin. Le temps est clair et de ce rocher on domine les pentes couvertes de sapins et on découvre de petits points rouges, les maisons des villages.

Après avoir admiré le paysage, les pèlerins

s'en vont. Et Luigi et Suzelle demandent à la comtesse Mancinella de bien vouloir rester sur cette terrasse. Ils veulent compter les clochers et se promener dans cette montagne dont ils commencent à deviner la vie silencieuse et frémissante.

Luigi et Suzelle se dirigent vers l'extrémité de la plateforme afin de voir une toute petite église cachée dans une vallée. La comtesse Mancinella s'assied, heureuse de ce repos, devant un admirable paysage.

Après avoir compté et recompté les clochers, les enfants se lassent de ce jeu ; puis Luigi propose de s'arrêter quelques instants avant de continuer la promenade. Suzelle accepte. Sur cette terrasse, la vue est si belle qu'il faut essayer de l'emporter, comme elle disait quand elle était petite, dans ses yeux. Assis à côté l'un de l'autre, après un moment de silence, Luigi dit :

- Suzelle, j'ai quelque chose à vous apprendre.
- Quoi donc ?
- Tout à l'heure, devant l'autel de sainte

Odile, j'ai prié pour votre maman ; j'ai prié comme je ne l'avais jamais encore fait. J'ai prié avec tout mon cœur, sans penser à autre chose, et j'ai promis que si votre maman guérissait, je ne me plaindrais plus d'être un nain, un infirme, et je ne dirai jamais que je suis un monstre. J'accepte, vous comprenez, j'accepte tout, mes soixante-quinze centimètres, et, malgré ma petite taille, je tâcherai, comme vous me l'avez dit souvent, d'être un grand artiste ; je ne ferai plus souffrir personne, ni maman, ni Mademoiselle, ni les domestiques, ni les animaux. J'essaierai d'être bon avec tout le monde, ça ne sera pas facile ; et enfin quand je serai un homme, je vous aiderai à construire la maison pour les mamans malheureuses et leurs enfants. J'ai dit tout cela à sainte Odile, alors elle le répétera au Bon Dieu et votre maman guérira, j'en suis sûr.

Suzelle ne peut répondre. Elle, la vaillante, qui pleure si rarement, a les yeux pleins de larmes. La maladie de l'âme, dont le petit garçon souffrait, est maintenant bien guérie ; il était plus malade que M<sup>me</sup> Marelle, a dit le docteur, et sa maladie s'en est allée. Quel espoir cela donne à

Suzelle, celle qui lutte au sanatorium guérira.

– Luigi, dit-elle tout émue, j’ai encore du chagrin pour maman, mais j’ai tant de joie à cause de vous ; vous avez raison, sainte Odile vous exaucera.

\*

Pendant deux mois la comtesse Mancinella, Suzelle et Luigi sont restés à Barre. Toute une semaine, M<sup>me</sup> Marelle a été très mal, puis un jour la fièvre l’a abandonnée, elle a pu s’alimenter de nouveau et lentement ses forces sont revenues. Maintenant elle est en bonne voie, le docteur du sanatorium et le docteur Micht affirment que cette fois les mauvais jours sont définitivement passés et que la malade se remettra.

Pendant ces deux mois, Suzelle a pu voir sa maman chaque jour quelques instants et, dès que la malade a été mieux, elle a amené avec elle son ami Luigi.

Au courant de tout ce que le petit garçon avait

fait, M<sup>me</sup> Marelle voulut le remercier, mais Luigi ne le lui permit pas. Il devait beaucoup à Suzelle, il ne fallait pas changer les rôles, et de reconnaissance, M<sup>me</sup> Marelle ne devait jamais parler. Tout en s'excusant, Luigi interrompit la malade chaque fois qu'elle voulut prononcer des mots de gratitude ; mais pendant ces courtes visites, permises par le médecin, il raconta leurs grands projets, l'avenir que tous les deux entrevoyaient. Et si M<sup>me</sup> Marelle sourit en entendant : imprésario, tournée, grand concert, elle partagea l'avis du petit garçon : Suzelle devait, cette année, se présenter au concours d'entrée du Conservatoire ; même si elle n'était pas reçue, cela l'obligerait à travailler un programme.

– Oh ! nous travaillons beaucoup, avait répondu Luigi, même en vacances. Et nous n'oublions pas le déchiffrement, car M. Langeac nous a appris que de très bons élèves échouaient pour cette question. Nous nous en méfions.

– C'est que Luigi, explique Suzelle, travaille autant que moi ; il a commencé très sérieusement

l'harmonie et dans la forêt il a trouvé toutes sortes de mélodies. Il les joue en rentrant, nous les notons tout de suite, il y a toujours une belle partie pour mon violon. Quand il sera plus âgé, il composera de la musique et nous la jouerons ensemble. La violoniste Suzelle interprétera les œuvres de Luigi... Comme cela fera bien sur un programme !

M<sup>me</sup> Marelle riait de ces grands projets. Mais quand elle regardait le petit nain et qu'elle voyait ses admirables yeux, elle se disait que, peut-être, Dieu donnerait à cet enfant la consolation de pouvoir créer de ces musiques qui, pendant des siècles, réjouissent les hommes.

Les visites au sanatorium, le travail, les excursions dans le beau pays d'Alsace, avaient enchanté les vacances des deux petits musiciens. Et, courageusement, Suzelle avait vu venir le 15 septembre, jour fixé pour le départ. Il fallait rentrer, préparer l'examen, reprendre la vie d'écolière qui, pendant quelques années devait être la sienne. M<sup>me</sup> Marelle et Suzelle avaient toujours été vaillantes, elles le furent le jour où

elles se séparèrent, et Luigi et sa maman admirèrent une fois de plus l'énergie de la mère et de la fille.

Dans la voiture qui les emmenait, moins vite qu'ils étaient venus, reconnaissante, Suzelle dit à ses deux amis :

– Maintenant, quoi qu'il arrive, je ne me plaindrai jamais puisque le Bon Dieu me laisse maman. Si je suis refusée à l'examen du Conservatoire, je recommencerai, voilà tout.

Mais Luigi s'était fâché.

– Je ne veux pas que vous soyez refusée et vous ne le serez pas.

– Donnez-vous des ordres, Monsieur « je veux », au jury ?

– Non, mais il faut que votre jeu enlève tous les suffrages, vous le pouvez, nous allons beaucoup travailler.

Et le retour n'avait pas été triste. Les deux enfants admirèrent la campagne de France que l'automne proche rendait si belle. Suzelle fut conduite rue de Passy. Les deux amis se



quittèrent en convenant que le soir même ils se diraient bonne nuit par téléphone ; depuis deux mois ils ne s'étaient pas quittés et cette vie commune ne leur laissait que de bons souvenirs. Luigi avait encore quelques mauvais moments, parfois il sentait qu'il aurait aimé se mettre en colère, mais un regard du Suzelle, un mot gentil de la fillette, l'apaisaient.

– Laissez-moi cinq minutes, disait-il, cela va passer.

Et pendant cinq minutes il courait de toutes ses forces dans le jardin pour briser cette nature violente qui était la sienne et que tout jeune il n'avait pas voulu discipliner. Il revenait apaisé, guéri de cette rechute et reprenait avec Suzelle la discussion où elle en était restée.

C'est que les deux musiciens ne pensaient pas toujours de la même manière. Ils avaient leurs idées qu'ils défendaient, l'interprétation de la musique était souvent comprise par eux différemment, et pour quelques mesures ils bataillaient longtemps. Parfois la comtesse Mancinella leur reprochait ces discussions, mais

Suzelle lui répondait :

– On ne peut pas toujours s’entendre, il faut se disputer un peu pour être certain qu’on s’aime bien.

Et la maman de Luigi les laissait se disputer, car elle comprenait qu’ils s’aimaient bien.

Quand Suzelle débarqua avec Chéri, rue de Passy, le docteur n’était pas là, et ce fut le secrétaire qui lui ouvrit la porte. Il lui fit compliment de la mine qu’elle rapportait d’Alsace et lui dit aussi combien il était heureux de savoir que M<sup>me</sup> Marelle allait mieux.

Suzelle remercia et demanda tout de suite si César était à la cuisine ! Et comme le secrétaire lui répondit qu’il devait y être, elle y courut.

César s’y trouvait, debout devant son fourneau. Il ne se retourna même pas quand il entendit la porte s’ouvrir, pourtant il savait que la petite devait arriver avant le dîner.

– Bonsoir, César ! Comment allez-vous ? dit Suzelle en s’approchant du fourneau.

– Bonsoir ! répondit le cuisinier en continuant

à tourner la sauce qu'il était en train de faire. Je vais bien !

Et comme César ne lâchait pas sa cuiller de bois pour prendre la main que la fillette lui tendait, elle demanda :

– Vous ne voulez pas me dire bonjour ?

– Je vous ai dit bonjour.

– C'est tout ?

– Qu'est-ce que vous voulez que je vous raconte ? Je n'ai pas été en vacances, moi !

– Pourquoi ?

– Parce que cela ne me plaisait pas.

– Mais le docteur vous avait demandé de venir nous rejoindre à Barre.

– Merci, le pays est beau, on ne peut pas dire le contraire, je l'ai vu quand je vous ai apporté Chéri.

– Alors, pourquoi n'êtes-vous pas revenu ?

– Je déteste les nains ! Je crains leur méchanceté et je ne veux pas vivre près d'eux !

Suzelle s'était révoltée.

– Ce n'est pas gentil ce que vous dites là, César. Si vous saviez ce que Luigi et sa maman ont fait pour moi !

– Je le sais.

– C'est grâce à eux que j'ai pu rester deux mois près de maman.

– Possible.

– Et ces deux mois ont fait plus de bien à maman que tous les médicaments.

– Naturellement, je comprends que vous deviez rester là-bas, mais il n'y avait pas que les propriétaires du palais rose qui pouvaient vous garder. Moi, j'ai des économies, je ne suis pas sans argent ; si ça me plaisait, je pouvais vous payer l'hôtel pendant trois mois ! Il n'y a pas que le nain et sa maman qui soient capables de faire cela !

Suzelle a été désolée, tout ce qu'elle disait contrariait César. Elle n'osait penser qu'il était jaloux, et pourtant elle ne pouvait donner un autre nom à la mauvaise humeur de César.

Après cette courte explication où le valet de chambre avait mis, disait-il, les choses au point, la vie avait repris rue de Passy comme avant le départ pour l'Alsace. Le docteur avait été très content de retrouver sa petite compagne, César était redevenu affectueux, mais Suzelle ne lui parlait jamais du palais rose et de ses habitants. Elle y passait tous les après-midi, préparant ce fameux concours du Conservatoire qui devait être, disait Luigi, le début de sa vie d'artiste. Aussi, avec quelle passion il faisait travailler son amie, travaillant lui aussi autant qu'elle, plus qu'elle, apportant dans son travail cette ardeur violente qu'il avait, jusqu'à la rencontre avec Suzelle, si mal employée.

Le professeur d'harmonie avait vu les mélodies, nées en forêt comme disait Suzelle. Il les jugea intéressantes, conseilla à Luigi de persévérer ; un jour, peut-être, il arriverait à faire de belles choses. Quel espoir et comme avec cette espérance, le petit garçon trouvait la vie belle. Son infirmité, il y pensait encore – pouvait-il l'oublier ? – mais il y pensait sans révolte ; et maintenant il acceptait d'en parler avec Suzelle, il

se rangeait à l'avis de son amie.

– Luigi, lui disait-elle, vous ne pouvez tout avoir : une maman bien portante et adorable, la richesse qui vous permettra de faire beaucoup de bien, et peut-être un don qui fera de vous un grand compositeur. Le Bon Dieu vous a beaucoup donné. Il ne pouvait vous donner plus, il faut Le remercier de ce que vous avez.

Et Luigi écoutait ces paroles et trouvait que Suzelle avait raison de lui rappeler qu'un don, faisant d'un homme un artiste, est le plus beau parmi ceux que le Créateur donne à ses créatures.

Le jour de l'examen est venu. C'est un jour d'automne, gris, triste, annonçant l'hiver. Bien entendu, Luigi a voulu accompagner Suzelle. Il oublie qu'il y aura beaucoup de monde : élèves, mamans, professeurs, et que tous ces gens le regarderont. Aujourd'hui, il ne pense pas à lui et il faut qu'il s'y habitue ; toute curiosité doit le laisser indifférent ; plus tard, il accompagnera Suzelle dans les concerts et si la musique est belle, les auditeurs oublieront son infirmité.

Les examens d'admission ont lieu dans la salle

de l'ancien Conservatoire de Paris, et pour les grandes classes de violon, – ces classes qui forment des musiciens de premier ordre – les concurrents sont toujours nombreux. Garçons et filles passent le même jour, à tour de rôle ; chacun reçoit un numéro.

Quand Suzelle pénètre dans la salle d'attente avec Chéri – Luigi n'a pu la conduire que jusqu'à la porte – elle se sent très intimidée et éprouve un malaise désagréable. Dans cette salle règne la plus terrible des cacophonies ; chaque concurrent repasse son morceau de concours et joue plusieurs fois de suite les passages considérés dangereux.

Étourdie par ce vacarme, Suzelle s'assied sur un banc de bois peu confortable et attend son tour. Elle a le numéro treize. Excellent, a dit Luigi, avec ce numéro-là, elle gagnera. Et gagner, pour Luigi, c'est être reçue première.

Suzelle n'a pas autant d'ambition. Pourvu qu'elle soit admise à suivre les classes, cela lui suffit. Naturellement pour Luigi, pour son professeur, et aussi à cause de ses élèves, elle

aimerait avoir la première place, mais tous les concurrents sont plus âgés qu'elle et doivent être meilleurs. Elle s'efforce d'écouter leur jeu et ne comprend pas comment ils peuvent jouer au milieu d'un tapage pareil. Elle reste assise, trouvant que c'est inutile de s'énerver avant l'examen. Il vaut mieux être tranquille, se calmer avant d'être appelée.

Quand le numéro douze s'en va, Suzelle sort Chéri, enlève son chapeau, son manteau, et se rapproche du couloir d'où va sortir la concurrente qui la précède. La plupart des élèves se connaissent et quelques-unes regardent ce numéro treize qu'elles jugent bien jeune pour concourir dans les grandes classes.

Le numéro douze termine et l'huissier appelle le treize. Suzelle pénètre dans le couloir allant directement sur la scène.

La salle est sombre. Elle distingue à peine un groupe d'hommes, les examinateurs. Elle s'approche du piano, accorde son violon et tout de suite commence à jouer.

A-t-elle peur ? Non. Elle ne pense qu'à ce



concerto bien travaillé qu'il faut exécuter sans aucune défaillance. Cet examen est le début de sa carrière, cette carrière qu'elle veut très belle pour que sa maman soit heureuse. Elle joue avec toute son âme aimante, et la sonnette ne l'interrompt pas, bien que son professeur l'ait prévenue que les candidats ne terminent jamais leur morceau.

Quand le concerto est achevé, Suzelle est contente. Il lui semble que Chéri l'a aidée, il a chanté dans cette salle sombre mieux peut-être qu'il n'a jamais chanté. Le déchiffrement est facile, elle a tant déchiffré avec Luigi depuis quelque temps que rien ne la trouble ; et elle termine son concours aussi tranquillement que si ce n'était pas son premier examen.

Revenue dans la salle d'attente, elle remet Chéri dans sa boîte en lui disant un grand merci ; et si elle n'était pas entourée de tant de personnes qui examinent cette candidate silencieuse, elle embrasserait Chéri parce que, vraiment, il a répondu à tout ce qu'elle lui a demandé.

Dehors, elle retrouve Luigi ; il n'a pas voulu quitter la cour. M. Langeac est là, mais on ne

connaîtra les résultats que vers dix-sept heures, il est inutile d'attendre. La comtesse Mancinella propose d'aller goûter afin que le temps passe plus vite. Luigi s'empare de la boîte de Chéri. Il faut que la concurrente raconte tout : le bien comme le mal.

Suzelle répond qu'elle n'a pas eu peur ; pendant qu'elle exécutait son concerto elle a oublié que les examinateurs l'écoutaient. Elle était aussi calme que dans le studio de Luigi quand tous les deux donnent un concert à la comtesse Mancinella et à Mademoiselle.

Luigi est satisfait, mais nerveux, inquiet, et chez le pâtissier il ne réussit pas à cacher son anxiété. C'est lui le candidat et non pas Suzelle. Elle a bien travaillé, elle a fait tout ce qu'elle a pu, elle espère réussir.

Ce calme énerve le petit garçon. Il s'impatiente.

– Réussir ? Naturellement, vous réussirez, M. Langeac est certain que vous serez reçue, mais je veux que vous soyez reçue la première.

– C’est impossible. Il y a beaucoup de concurrents plus âgés que moi, ils ont déjà travaillé dans les petites classes et ont été récompensés ; celle qui me précédait était une première médaille et les premières médailles doivent passer avant les autres.

– Cela m’est égal ! Je veux pour vous la première place et pas d’autre !

– Quel orgueilleux vous êtes ! Plus tard, quand je ne jouerai pas bien, vous me battrez !

Et, en riant, Luigi répond :

– Je vous ai déjà battue ! Vous vous souvenez du coussin que je vous ai lancé à la tête le jour de votre première visite ?

– Oui, et vous souvenez-vous aussi que je vous l’ai renvoyé ?

– Oui, jamais je n’avais reçu de coussin à la tête. Je voulais vous griffer, vous mordre...

– Pourquoi ne l’avez-vous pas fait, Monsieur le tigre ?

– Parce que le coussin m’avait étourdi et vous m’auriez peut-être griffé et mordu aussi !

– Naturellement, puisqu'on était parti à se battre !

La comtesse Mancinella conclut en riant :

– Ce jour-là vous étiez bien gentils. Heureusement que vous avez changé ?

Luigi rectifie :

– À Suzelle il ne faut faire aucun reproche. Moi, j'étais ce jour-là un affreux...

Et comme la petite fille devine que Luigi va dire un mot que sa mère trouve si douloureux à entendre, elle l'interrompt en s'écriant :

– Oui, un affreux garçon que je détestais.

– Et maintenant ? demande la comtesse Mancinella.

– Maintenant, j'aime ce garçon parce qu'il a été si bon pour maman, pour moi, et qu'il le sera maintenant pour tout le monde. Elle ajoute en riant : Le tigre est apprivoisé.

Partageant sa gaieté, Luigi répond :

– Mais il est toujours un tigre.

Le goûter fini, il faut retourner au

Conservatoire. L'heure est proche où les résultats vont être donnés.

Dans la cour, la comtesse Mancinella et les enfants retrouvent le docteur Micht et M. Langeac. Suzelle et Luigi courent vers eux et apprennent que d'ici quelques minutes on connaîtra les noms des élèves admis.

Il faut attendre avec patience, mais comme ces minutes semblent longues. Luigi ne peut rester tranquille, il va et vient dans cette cour, ne s'occupant pas une minute de la curiosité que sa présence éveille. Il a gardé Chéri et cette boîte, trop grande pour lui, attire l'attention de tous. Est-ce un concurrent ? On ne l'a pas vu concourir.

Enfin deux hommes paraissent, dont l'un tient une grande feuille de papier. Cette fois, Suzelle est émue. Elle a peur et se rapproche du cher docteur Micht. Subitement le silence se fait et un des deux hommes dit d'une voix forte :

– Candidats admis : Mademoiselle Suzelle Marelle. Un temps d'arrêt après ce premier nom, puis les autres suivent.

Luigi s'est précipité vers la fillette qui, toute fière de ce succès, est intimidée. Autour d'elle, les gens la regardent et ce nain qui l'embrasse augmente leur curiosité.

La comtesse Mancinella et le docteur les entraînent, puis tous les quatre montent dans le taxi et s'en vont rue de Passy où ils doivent dîner. Le docteur a invité la comtesse Mancinella, son fils, Mademoiselle ; et César a consenti à faire la cuisine pour le nain. La petite reçue, on fêtera le succès, mais si par hasard Messieurs les Jurés étaient des sourds ou des ânes et osaient la refuser, quelques bons gâteaux et le nain la consoleraient. Levé de grand matin, César a passé sa journée à confectionner le dîner.

En arrivant dans l'appartement de la rue de Passy, folle de joie, Suzelle se précipite à la cuisine pour annoncer à César son succès.

– Je suis reçue la première ! crie-t-elle en ouvrant la porte.

César est en train de démouler un gâteau. Il répond tranquillement :

- Je le sais.
- Comment le savez-vous ?
- J’ai été là-bas entre deux fournées qu’une camarade m’a surveillées.
- Vous étiez au Conservatoire ?
- Dame oui !
- Je ne vous ai pas vu.
- Naturellement, vous ne vous occupiez que du nain !
- César, reprend Suzelle fâchée, aujourd’hui où je suis si heureuse, pourquoi cherchez-vous à me faire de la peine ?
- Je vous fais de la peine, moi, c’est trop fort !
- Oui. Pourquoi parlez-vous de Luigi ainsi ? Est-ce de sa faute si le Bon Dieu a voulu qu’il soit un nain... Il est très malheureux de l’être et au lieu de devenir méchant, d’en vouloir à tout le monde de son infirmité, il essaie de devenir bon, de s’occuper des autres, et il a prouvé qu’il était changé. Quand maman était si malade, c’est lui qui a demandé à la comtesse Mancinella la

voiture afin que je sois plus vite près de maman, et c'est encore lui qui a tout arrangé pour que je puisse rester à Barre. Vous n'étiez pas là, je ne pouvais vous demander de vous occuper de mon séjour. César, si ce soir vous voulez me faire plaisir, vous ferez la paix avec Luigi.

Furieux d'avoir été grondé par la petite – qui a raison – César répond :

– La paix, je veux bien, mais c'est lui qui ne voudra pas ! Je le connais, un domestique pour ce... ce bonhomme-là, ça ne compte pas ! Les habitants du palais rose, c'est plein d'orgueil !

– Vous vous trompez, César. Je vais chercher Luigi.

Dans le salon, Suzelle trouve le petit garçon. Il a ouvert la boîte où est Chéri, l'a sorti et mis sur la table du milieu, près d'un bouquet de roses que la comtesse Mancinella a fait envoyer à la jeune violoniste. Aujourd'hui, Chéri doit être à l'honneur.

Suzelle sourit au violon, aux roses, à ses amis. Elle est si gâtée qu'elle ne devrait pas cesser de



dire merci.

Elle s'approche de Luigi et lui prenant la main, dit :

– Venez avec moi.

Il y consent et dans l'antichambre Suzelle lui demande d'aller à la cuisine dire quelques mots gentils à César. Depuis ce matin il a travaillé pour eux afin que le dîner soit un bon dîner.

Luigi s'étonne de cette demande. Il faut avouer qu'il ne s'est soucié des domestiques que pour leur jouer, quand il était méchant, de mauvais tours. Aujourd'hui, il ne le fait plus, mais il ne songe jamais à eux ; ont-ils de la peine ou de la joie, cela lui est égal. Luigi a encore beaucoup à apprendre... Son cœur commence seulement à vivre.

– Que voulez-vous que je dise à César ? Je l'ai vu deux fois et il a toujours été désagréable.

– C'est pour cela qu'il faut lui parler.

– Pour le remercier ?

– Non, pour lui dire que vous voulez vous entendre avec lui.

– Je n’ai nul besoin de m’entendre avec César.

– Si, Luigi, il faut s’entendre avec tout le monde et quand on est heureux, comme nous le sommes ce soir, il faut que tous, près de nous, soient heureux. Et César ne l’est pas.

– Pourquoi ?

– Je crois, Luigi, qu’il est un peu jaloux !

– De qui ?

– De vous ! Il s’imagine que je lui préfère les habitants du palais rose, des habitants qui font tant de choses pour moi. Je vous aime beaucoup, Luigi, vous et votre maman, mais j’aime aussi César ; quand je suis arrivée ici, il a été si bon. C’est lui qui a osé demander au docteur la permission de m’installer dans la chambre de Madame Mère ; sans lui, j’allais à la pension et je ne vous aurais pas connu.

– Alors, dit le petit garçon, si je dois mon amie Suzelle à César il est naturel que je le remercie ; allons le voir.

Ils s’en vont vers la cuisine et Suzelle se demande avec inquiétude si César les accueillera

bien.

– Bonsoir, César, dit Luigi gaiement. Vous connaissez le succès ?

« Victoire sur toute la ligne ! À la fin de l'année, Suzelle aura son premier prix, le professeur nous l'a promis. Après le dîner, nous donnons ici un concert, nous allons faire un programme et vous lirez : « Suzelle, élève du Conservatoire et son pianiste Luigi », ça fait bien ! Et nous vous invitons... Vous êtes notre premier invité. »

Le premier invité ! Cela plaît à César, c'est très gentil d'y avoir pensé. Et malgré tout ce qu'il aura à faire après le dîner : les casseroles, la vaisselle, l'argenterie, il accepte l'invitation.

– Merci, dit-il, d'avoir pensé à moi. J'aime beaucoup la musique depuis que nous avons une musicienne dans la maison.

– Il y en a deux ce soir, César... Et vous entendrez des chansons que vous ne connaissez pas, reprend Suzelle.

– Je les écouterai avec plaisir. Et puisque vous

êtes venus me voir tous les deux, ce qui est gentil, faut le reconnaître, je vais vous montrer le dessert. J'ai voulu que Chéri soit honoré, venez par ici.

César emmène les enfants à l'office. Il ouvre la porte de la glacière et avec une certaine fierté leur dit de regarder. Suzelle et Luigi aperçoivent, sur un plat d'argent, un violon tout en nougat qui repose sur une purée de marrons.

– C'est magnifique ! s'écrie Suzelle. Et ce Chéri-là va être bon à manger !

– Le nougat, dit Luigi, c'est ce que je préfère.

Et César explique que le gâteau sera servi avec une crème vanille glacée.

– César, comme vous vous êtes donné du mal ! Ce doit être si difficile de construire un violon avec du nougat ; vous êtes bien gentil d'avoir tant travaillé pour notre gourmandise. Merci.

Et Suzelle embrasse le visage congestionné de César penché pour refermer la porte de la glacière.

Luigi est surpris par le geste de Suzelle, il est même choqué. Mais dans les yeux du valet de chambre il y a une telle joie que le petit garçon devine ce qu'un geste affectueux peut donner. Ce soir, comme Suzelle, il veut tout faire pour créer, lui aussi, du bonheur.

– César, dit-il avec énergie, je peux vous embrasser.

Ce désir surprend le valet de chambre mais il ne le laisse pas voir. Décidément Suzelle a raison : ce nain peut être gentil.

– Vous pouvez m'embrasser, monsieur Luigi, je me suis rasé ce matin.

Le baiser reçu, César plus ému qu'il ne veut le paraître, s'écrie :

– Sauvez-vous maintenant, sans cela j'oublierais tout ce qui est dans mes casseroles !

Les enfants quittent la cuisine ; dans l'antichambre, Suzelle dit :

– Vous avez été très bon, Luigi. Maintenant la paix est faite, je suis bien contente, tous les mauvais nuages sont ce soir dissipés, il n'y a plus

d'ombre, plus du tout d'ombre.

Et, grave, le petit garçon répond :

– Il y en a encore une que vous ne connaissez pas.

Surprise, Suzelle demande :

– Dites-la-moi. Allons dans la chambre de Madame Mère.

Les enfants s'asseyent en face l'un de l'autre et les yeux inquiets de Suzelle interrogent son ami.

– Je ne vous ai jamais raconté, dit Luigi, pourquoi j'avais été si malade.

– Vous aviez pris froid.

– Oui, volontairement. J'avais tant de chagrin d'être un infirme que je ne voulais pas accepter cette infirmité. Alors, une nuit d'hiver, j'ai quitté mon lit et sur la terrasse, bien que je grelottais, je suis resté sous la pluie très longtemps... C'est Mademoiselle qui m'a découvert.

Toute pâle, Suzelle demande :

– Vous cherchiez à être malade ?

– Oui, répond le petit garçon. Et il ajoute, désirant faire une confession complète : Je voulais mourir.

– Est-ce possible ! s'écrie la fillette effrayée. Mais le Bon Dieu vous le défend ! Vous ne pensiez donc plus à Lui ?

– Non.

– Oh ! Luigi, quel affreux péché vous avez commis.

– Oui.

– Vous en avez demandé pardon ?

– Oui.

– Et vous ne recommencerez plus jamais ?

– Non, jamais.

– Luigi, reprend Suzelle, j'ai beaucoup de peine. C'est terrible ce que vous avez fait là.

– Il ne faut pas avoir de peine, Suzelle, je suis sûr que le Bon Dieu m'a pardonné.

– Comment en êtes-vous sûr ?

– Parce qu'il vous a envoyée vers moi, c'est

une belle récompense ! S'il était encore fâché, Il ne me l'aurait pas donnée.

– Vous croyez ?

– Maman me l'a dit et elle ne se trompe jamais. Voilà l'ombre que vous ne connaissiez pas.

– C'est une vilaine ombre, mais vous avez eu raison de m'en parler, nous allons faire ce soir une association de consciences. Il faut nous promettre de nous dire mutuellement nos défauts, pour être de grands artistes nous devons devenir de grands chrétiens. Vous me surveillerez, je vous surveillerai, et tout ira bien.

– J'accepte l'association...

.....

« Le dîner d'honneur », comme César l'appelle, est un charmant dîner. Mademoiselle, venue se joindre aux convives, leur a appris qu'elle a pu avoir la communication téléphonique avec le sanatorium et que la maman de Suzelle se réjouit du succès de sa petite fille. Le violon au nougat est admiré et apprécié ; Luigi, plein



d'entrain, porte un toast à César.

Après le repas, les enfants demandent aux grandes personnes de venir dans la chambre de Madame Mère où doit avoir lieu le concert. Le docteur est installé dans son fauteuil habituel, en face de lui la comtesse Mancinella ; Mademoiselle s'assied près du piano et les deux amis vont chercher leur invité : César.

Quand ils sont tous réunis, les enfants cessent de rire et deviennent graves. Suzelle prend Chéri, s'approche du piano et l'accorde ; les mains posées sur le clavier, Luigi semble très ému.

– Nous voulions faire, annonce Suzelle, un programme, mais nous n'en avons pas eu le temps. Nous allons jouer ce soir, devant vous tous, qui êtes un public de choix, une musique que vous n'avez jamais encore entendue : « Chansons de la forêt », par Luigi Mancinella. La première s'appelle : *Chanson des myrtilles* ; la seconde : *La promenade des insectes* ; la troisième : *La forêt en colère* ; la dernière : *La prière des oiseaux*.

Luigi et Suzelle commencent à jouer ces

mélodies nées dans une forêt d'Alsace ; et le Dr Micht comprend que M. Langeac a raison de juger les essais de Luigi pleins de promesse. Avec quelle fierté et quelle tendresse la violoniste interprète ces chansons ; elle suit le musicien, elle est la fidèle exécutrice de sa musique.

Bien émue, la comtesse Mancinella écoute et regarde son fils, ce nain qui l'a tant fait souffrir ; et le rayonnement qu'elle découvre sur son visage lui donne une joie qu'elle n'a jamais connue.

À voix basse, se penchant vers le docteur, reconnaissante, elle murmure :

– Vous m'avez sauvé, mon enfant.

– Non, Madame, répond-il, ce n'est pas moi. Dieu a voulu que je découvre dans une mansarde une petite fille, elle a été choisie par Un Autre que moi.

Le docteur et la comtesse Mancinella se taisent, car César, furieux de voir qu'ils osent bouger et parler, les regarde avec une colère non dissimulée.

Le concert continue. La violoniste joue avec amour, le pianiste avec son âme qu'il avait perdue et qu'il a retrouvée. Et pour elle, pour elle seule, en regardant son fils, la comtesse Mancinella se répète les paroles du docteur, qu'un jour douloureux elle n'avait pas comprises : « Il y a autre chose que le corps : une belle âme, cela vaut mieux. »



Cet ouvrage est le 424<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.